Maurice Ray

Médecines parallèles : oui ou non?

Médecines parallèles: oui ou non?

*Aux Editions Ligue pour la lecture de la Bible:*

Du même auteur:

* *L’occultisme à la lumière du Christ* (4e édition)
* *Non au yoga* 2e édition
* *Echec à l’oppresseur*
* *S’aimer* (5e édition)
* *Commentaire de 1 Pierre* (2e édition)
* *Commentaire de 2 Pierre et Jude*
* *Théologie pratique*

*volume 1* Dieu nous veut compagnons

*volume 2* Pour que nous soyons réconciliés

*volume 3* Pour que nous soyons visités

*volume 4* Pour que nous soyons libérés

*volume 5* Pour que notre service trouve son lieu

En collaboration avec Alain Burnand:

* *Deux oui pour un nom*
* *Demain, lfau-delà*

Dans la même collection:

* Radiographie chrétienne du yoga, de la méditation transcendan­tale et de la réincarnation. Denis Clabaine

Maurice Ray

Médecines parallèles:
oui ou non?

*Nouvelle édition
complétée d'une postface de l'auteur*

Editions Ligue pour la lecture de la Bible
Lausanne

© Tous droits réservés

Ligue pour la lecture de la Bible,

Lausanne (Suisse) 1983 et 1987

ISBN 2-8285-0072-1

Imprimé en Suisse

La couverture est d’Elisabeth Ruey-Ray, Atelier Orange, 1260 Nyon

Avant-propos

Ce livre donnera matière à réflexion. J’ai obéi à la conviction que je devais l’écrire. Il pourrait m’en coûter. En effet, son contenu étonnera quelquefois, indisposera souvent. Ne remet-il pas en cause des acquiescements éprouvés, des pratiques rangées à l’enseigne de la science, des moyens de guérison tenus pour admirables, même providentiels?

Je ne l’ai pas écrit dans un désir de contestation. Ma démarche est avant tout une recherche de la vérité. Par l’Esprit Saint le Christ nous la révèle dans l’Ecriture. La guérison de l’homme y tient une grande place. Cette guérison concerne notre vie intérieure autant que notre vie communautaire et sociale. Elle s’intéresse à toute notre personne, esprit, âme et corps. Inspirés de l’Ecriture et pré­sentés comme étant en accord avec elle, beaucoup de moyens de guérison nous sont offerts aujourd’hui. S’il appartient à l’homme de les choisir, il lui appartient aussi de reconnaître s’ils sont de Dieu ou s’ils sont une aliénation supplémentaire à laquelle notre enten­dement consentirait, trompé par l’Adversaire.

Ma démarche se voulant soumise à l’autorité du Seigneur et de sa Parole, cela exigeait un discernement constant. Je suis faillible et je n’ai peut-être pas toujours su le garder. J’aimerais que ceux qui m’en feraient reproche s’interrogent eux aussi quant au bien- fondé scientifique et spirituel de leur contestation.

Il manque beaucoup de chapitres à ce petit livre. En effet, je n’ai pas porté mon attention sur toutes les médecines parallèles. Aurais- je voulu le faire, il aurait pris les dimensions d’un épais volume avec un avertissement aux lecteurs quant à la liste des médecines non examinées. En effet, quasi chaque mois nous est proposé un nouveau (?) moyen de guérison...

5

Et puis il manque à ce livre plusieurs chapitres qui exposeraient la guérison que Dieu nous propose par une médecine à la fois naturelle, scientifique et spirituelle. Cet enseignement a été donné souvent et les ouvrages qui nous en instruisent ne manquent pas en librairie. Mais rares sont les églises prêtes à prier pour les malades, à leur imposer les mains, à leur faire l’onction d’huile, à mettre en œuvre leur foi en la puissance du Seigneur. En ce domaine, leurs connaissances restent une orthodoxie regrettablement timorée devant sa mise en pratique.

Il n’y a donc pas lieu de nous étonner d’un fait courant : lors­qu’ils sont malades, les chrétiens pour la plupart n’interrogent ni le Seigneur, ni l’église, mais recourent aux médecins. Leurs conseils, bien sûr, peuvent être l’expression de la sagesse et du secours di­vins. Les chrétiens en douteraient-ils? On peut le penser lorsqu’on constate la tendance actuelle. Beaucoup de patients, sans se poser aucune question, ne recourent plus à la médecine officielle mais aux médecines parallèles.

Une critique de ces médecines ne signifie pas ipso facto une approbation sans réserve de la médecine allopathique officielle. N’y a-t-il pas lieu de penser que la prolifération des moyens de guérison en marge de cette médecine va de pair avec ses échecs, peut-être aussi parfois sa déshumanisation? Quand l’homéopathie enseigne qu’il n’y a pas de maladie, mais des malades aux types constitutionnels différents, elle met en évidence ce qu’oublie occa­sionnellement une médecine froidement officielle, quelquefois même un peu usinière. Mais la question m’apparaît importante, et je la pose tout au long de ce livre : Médecines parallèles et Méde­cines officielles sont-elles deux rameaux d’un même tronc?

Préalablement à sa diffusion, cette étude a été soumise à la criti­que de deux médecins. Ils ont été choisis parmi ceux qui, par voca­tion et dans la dépendance du Christ, font de leur art médical un service du prochain en même temps qu’un signe du Royaume de Dieu. Je dis aux Docteurs Jean-François Rieben et James Alexander de Genève ma profonde gratitude. Leur intérêt et leur encoura­gement dans ma recherche, leurs judicieux conseils et leurs propo­sitions de corrections ont permis une meilleure approche des “Médecines parallèles”, difficiles à cerner dans leur diversité comme dans leurs imprécisions aussi bien théoriques que pragmatiques.

M.R.

6

-

CHAPITRE I

Intention et cadre
de nos réflexions

En prenant la plume sur les sujets dont nous allons débattre, je réponds à un vœu fréquemment exprimé et à un service souvent sollicité. Téléphones, lettres, demandes d’entretien et de confé­rences publiques m’interrogent sur le crédit à accorder ou à refuser aux thérapies communément rangées aujourd’hui sous le terme: “médecines parallèles”. La question est importante. Elle est même urgente. Pour trois raisons:

1. Il existe une abondante littérature non scientifique sur ces sujets. Disons d’emblée qu’elle serait ignorée du plus grand nombre — la lecture d’ouvrages documentaires restant le privilège d’une minorité — si les media n’étaient pas devenues les porte-parole — on ose dire les coryphées, les enseignants, les propagateurs, les illus­trateurs — de cette médecine dite recommandable, efficace, écono­mique, équilibrante, dynamisante, et j’en passe ! Et dans ce domaine particulier, les gens ont des yeux pour regarder et des oreilles pour entendre. On lit avec attention ce que disent les journaux. On re­tient ce que prônent radios et télévisions. D’autant plus qu’à la clef de cette panacée tenue pour nouvelle s’inscrivent deux mots au­jourd’hui percutants: santé et bonheur!
2. Nous appartenons à une génération menacée de bien des manières, mal préparée à la résistance psychique dont elle devrait disposer. Le mythe du progrès laisse voir de plus en plus ses graves

7

fêlures. On ne sait plus à qui ou à quoi attribuer ce mal-être qui atteint l’économie autant que la société, la famille autant que l’individu. Même l’athéisme est en crise. Les idéologies qu’il inspi­rait ne cachent plus leurs doutes. On est à la recherche d’un nouvel homme, de nouveaux modes d’existence, de nouveaux mondes. Hier, Dieu était mort; aujourd’hui, on spécule quant à son existence et l’on s’intéresse à toute possibilité de le rencontrer ou de partir à sa découverte. La métaphysique, la parapsychologie, l’irrationnel sont à l’ordre du jour et retiennent l’attention.

1. La médecine courante dite classique ou scientifique reste au tableau d’honneur. Et pourtant elle inquiète, elle aussi. D’abord par ses coûts. Puis par son acharnement à prolonger la durée de notre vie au détriment de sa qualité. On va même jusqu’à lui en vouloir de faillir au miracle de nous garder toujours jeunes, toujours ingambes et capables de performances. Aussi lui réclame-t-on, outre ses interventions habituelles, des adjuvants qu’on voudrait exceptionnels et qui finissent par devenir quotidiens: des excitants, des remontants, des apaisants, dont l’effet devrait être, à notre gré, immédiat et souverain.

En même temps, on lui reproche de pallier le mal dont on souf­fre, mais sans rétablir véritablement notre santé. On lui reproche aussi d’infecter et d’affaiblir notre organisme par sa chimiothérapie, plus ou moins opérante, ou alors d’une efficacité dont on redoute les effets secondaires. Dans cette situation complexe et contra­dictoire, voici qu’on nous présente des médecines parallèles, nou­velles, économiques, douces, naturelles et naturistes, bénéfiques de toute manière puisque corps et âme y retrouvent en même temps leur santé et leur équilibre. Mais cela ne s’arrête pas là. Les composantes de ces thérapies novatrices nous sont souvent présen­tées dans le cadre des “énergies cosmiques” dont elles seraient une émanation. C’est pourquoi nombre d’entre elles nous sont recom­mandées avec les pouvoirs qui les accompagneraient et nous ren­draient aptes à transcender nos limites, dans l’espace et dans le temps. En d’autres termes, par ces thérapies, nous aurions accès à d’autres dimensions de la vie, en attendant notre promotion dans d’autres vies et d’autres mondes...

Il est vrai que de telles perspectives peuvent retenir l’attention. Les aléas du temps présent eux-mêmes nous inviteraient à nous y

8

intéresser! L’attention majeure accordée aujourd’hui au seul maté­rialisme tient plus des loisirs espérés ou procurés que d’une réfle­xion véritable et personnelle. La satisfaction qu’il apporte, réelle ou apparente, n’est qu’illusoire. Elle va de pair avec son corollaire: l’incrédulité.

De fait, la majorité déclarée incrédule ne l’est pas réellement. Elle n’est même pas dupe de ses propres dénégations religieuses. Il est vrai qu’elles sont souvent affichées en apparence, mais c’est surtout pour se protéger des intrus. Car, au-dedans, rien n’est ré­solu. Et la santé ne l’est pas non plus, en dépit de toute l’attention et de tout l’argent qu’on y consacre. Et l’on écrit : “Non à une médecine déshumanisée, oui aux médecines sages”, avec cette autre précision: “Nous plaidons pour une médecine plus humaine, une médecine de bon sens et de dialogue qui ne considère plus l’hom­me comme un objet mesurable, “médicable” et “charcutable” à merci... Une médecine pratiquée par des hommes compétents qui n’ont pas oublié les préceptes essentiels d’une sagesse éternelle.”1 C’est pourquoi, devant les offres alléchantes de ces thérapeutiques, rares sont les indifférents. Les media le savent bien. Pour cette raison, elles leur consacrent beaucoup de leur temps, de leurs en­quêtes et de leurs dossiers.

Les chrétiens, eux aussi, sont intrigués. Ils ont raison de l’être. Avec cette remarque obligée: ils ont peut-être trop tardé à s’inter­roger. Car leur ignorance en ce domaine est allée de pair, ou bien avec un acquiescement naïf à ce qu’on leur propose, ou bien avec un refus non moins simpliste d’y prêter la main. A leurs interlocu­teurs indignés, ils disent tout froidement et sans autre démonstra­tion à l’appui: “C’est du diable et je m’en abstiens!”

Il n’y a que les sots pour en rire. Les intelligents, eux, s’en indi­gnent et, une fois de plus, trouvent l’occasion de tenir les chrétiens pour des sectaires un peu demeurés.

Il est facile aux scientifiques, même religieux, d’accuser les chré­tiens d’étroitesse sectaire et bornée. Nous pourrions leur retourner leurs griefs et leur faire remarquer qu’ils s’enferment, eux aussi, dans les limites singulièrement étroites d’une connaissance toute humaine. Combien sont-ils, parmi les tenants et les aboutissants

1 “Santé magazine” no 84, décembre 82, p. 18-21

9

des médecines parallèles et des spiritualités ou philosophies qui les inspirent, à connaître en vérité et en profondeur l’Evangile de Jésus-Christ dont se réclament leurs constestateurs?

Certes, ces derniers ont gravement tort de ne pas savoir motiver leur refus et de l’inscrire sous la seule et contestable étiquette du diable. C’est pourquoi les pages qui suivent apportent à tous ceux qui s’interrogent:

* d’abord une information quant aux propriétés naturelles ou surnaturelles des “sciences nouvelles” qui leur sont proposées;
* puis une confrontation entre elles et l’Evangile;
* enfin une motivation fondée du refus de leur accorder le crédit auquel elles prétendent.

Précisons que ces pages n’ont rien d’exhaustif dans ce qu’elles exposent. Elles se veulent plutôt des pistes de réflexion.

10

CHAPITRE II

Description
des thérapies

En faisant défiler devant nous, puis en examinant attentivement chacune des techniques thérapeutiques en vogue à l’heure actuelle, nous découvrons qu’elles procèdent toutes d’un arrière-plan philo­sophique et religieux. Il importe donc que nous en ayons connais­sance afm de comprendre les principes auxquelles elles sont subor­données, puis les remèdes, les exercices, les modes de vie, les dé­marches qu’elles proposent.

L’acupuncture.

Elle nous vient de Chine et, depuis plusieurs milliers d’années, se réclame d’une conception de l’univers propre à ce pays. En voici les données principales. L’homme est un microcosme (petit uni­vers), réduction du macrocosme (grand univers dans lequel tourne notre planète). *Ki* est à l’origine de tout. Ce n’est ni un dieu, au sens qu’a pris ce terme en Occident, ni une Intelligence supérieure comme l’entendait Platon. C’est une ENERGIE, une force vitale, capable de se communiquer.

11

L’homme, microréflexion du cosmos, serait régi par cette énergie universelle cosmique et animé par elle selon deux principes:

1. *Le tao ou principe binaire.* Il a deux faces: le *yin* et le *yang,* opposées l’une à l’autre et pourtant une. Le yin symbolise la fémi­nité, la nuit, la lune. Il a un pôle négatif, tandis que le yang a un pôle positif et symbolise la masculinité, le jour, le soleil. L’équilibre entre yin et yang est facteur de santé, tandis que l’état de maladie résulte d’un déséquilibre dont il convient de chercher la cause et que l’acupuncture peut rétablir.
2. *Les cinq éléments ou le principe quinaire.* Selon cette con­ception de l’univers, une interaction lie et rend dépendants les uns des autres les êtres et les choses. Ce processus attribue des inten­tions même aux éléments naturels. Ramenés au nombre des princi­paux — bois, feu, terre, métal, eau — ils ont cinq organes corres­pondants dans le corps: le cœur, les poumons, les reins, le foie, la rate, auxquels sont associés cinq auxiliaires: le gros intestin, l’intes­tin grêle, la vésicule biliaire, l’estomac, la vessie. Ils jouent un rôle majeur dans l’explication de phénomènes en rapport avec le fonc­tionnement de ces organes et de leurs auxiliaires, en rapport aussi avec la force vitale cosmique.

Nous ne pouvons pas, ici, rendre compte de tout le processus mais seulement en laisser percevoir certains aspects. Par exemple, à l’élément bois sont associés le printemps, la couleur verte, la planète Jupiter, la colère. A chaque élément correspondent une couleur, des sentiments, une saison, une planète. Leur indépen­dance est aussi liée à deux lois :

Celle de la *production* (le bois produit le feu, la terre produit le métal, etc. comme dans le microcosme, le foie agit sur le cœur, le cœur agit sur la rate, etc.),

puis celle de *l'inhibition,* rétablissant l’équilibre entre deux élé­ments quand l’un aurait tendance à dominer l’autre.

C’est à partir de ces données sommairement exposées que s’explique en partie le système philosophique qui est à la base de toute la culture chinoise mais aussi la pratique médicale dont l’acupuncture n’est qu’un aspect.

En effet, le corps humain étant une réplique de l’univers, le soi­gner c’est tenir compte des lois qui régissent ce dernier. A l’origine, l’acupuncteur n’était pas nécessairement médecin. En revanche, il

12

fallait qu’il soit sage, astrologue, prêtre, ces trois disciplines étant prépondérantes au service de la médecine. L’implantation d’aiguilles dans le corps d’un patient résultait d’un diagnostic qui décelait le déséquilibre intervenu dans le microcosme et y remédiait par une action en harmonie avec le macrocosme.

Un dernier détail est ici important à relever: d’une part, l’équi­libre entre le yin et le yang et, d’autre part, l’équilibre entre les cinq éléments contribuent à la santé spirituelle et physique de l’homme, et, parallèlement, à une progression de l’univers lui-même. La similitude entre le microcosme et le macrocosme est la justifica­tion de cette interaction.

\* \* \*

Mais il faut en arriver à la pratique de l’acupuncture et, pour cela, visualiser l’homme tel que se le représente la médecine chi­noise.

Au vu de l’explication donnée plus haut, l’homme est donc un émetteur-récepteur dans lequel se rencontrent le yin et le yang, manifestation de la Ki-énergie. Celle-ci circule par de multiples canaux appelés méridiens principaux et secondaires; ils sont situés à trois niveaux : celui du ciel correspondant à la surface de la peau, celui du sol correspondant à la profondeur maximale de l’implan­tation d’une aiguille, celui de l’homme au niveau intermédiaire.

Sur ce réseau de méridiens sont répartis environ cent points d’acupuncture. Deux précisions importantes : les lignes de force le long desquelles court l’énergie sont à dissocier totalement des sys­tèmes veineux et nerveux; en outre, lorsque l’aiguille agit sur la peau, donc touche à l’être physique, son action par les méridiens vise essentiellement le corps psychique dit aussi corps subtil qui, outre son réseau, est constitué de trois foyers principaux nommés les triples réchauffeurs :

* le premier dans la tête, en rapport avec la spiritualité de l’être;
* le second, médiateur du Ki-esprit vital, situé sous le plexus solaire;
* le troisième, dans le ventre, au service de l’énergie sexuelle, situé à l’aplomb du nombril.

En théorie “l’acupuncture consiste à piquer certains points du corps à l’aide d’aiguilles afin de rétablir l’équilibre entre les niveaux

13

lorsqu’il y a excès ou carence d’énergie, ce qui provoque la ma­ladie”.1

En vérité, cette forme de traitement est beaucoup plus compli­quée que ne le laisse entendre cette citation.

Il y a, en effet, deux sortes de points d’acupuncture. Le premier se fait en posant la pointe sur la peau (“le ciel”). Elle agit comme un “résonateur cyclique”; nous apprenons qu’il y a alors “modifi­cation de la qualité du système”. Ce qui range cette forme d’inter­vention à l’enseigne d’une acupuncture “métaphysique”. On parle aussi, en ce cas, de “transmutation alchimique”. Cela correspond à une médecine préventive.

L’autre forme de point enfonce l’aiguille et agit sur “le sol” tel un “concentrateur statique modifiant le métabolisme”. En ce cas, l’aiguille agit sur l’organe malade par flux ou retrait de l’énergie vitale.

L’une ou l’autre de ces interventions sont en rapport direct avec le diagnostic, avec la détermination de la nature yin ou yang du patient, avec le choix des points.

On le conçoit aisément: Pour toute thérapie, le diagnostic est primordial. Pour l’établir, la médecine chinoise use de la méthode des pouls. Classés au nombre de douze, ils correspondent aux méri­diens à raison de six par poignet et sont porteurs d’indications pré­cises suivant qu’ils sont “tendus, évanescents, alternants, onctueux, faibles, flous, sidérés, frappants, impétueux, contractés, freinés, interrompus’’. “Prendre le pouls” consiste à définir quel méridien est perturbé, et s’il se trouve en manque ou en surabondance d’énergie. A partir de ce diagnostic, complété par d’autres observa­tions du patient et du thérapeute, l’acupuncteur peut alors piquer.

Nous n’étonnerons personne en précisant que la méthode des pouls exige une sensibilité et un apprentissage de longue durée pro­pre à décourager l’Européen qui penserait à se former à cette disci­pline. Il suffit d’évoquer le rationalisme et le matérialisme à l’arrière- plan de notre médecine occidentale, pour comprendre que cette dernière a cherché une adaptation de la méthode. Elle l’a trouvée sous la forme d’un appareil électronique complété par des cartes perforées, indiquant les principaux points à piquer. L’acupuncteur

1 “L’acupuncture à la portée de tous”, A. Leptince, Ed. Dangles.

14

tient en main un stylet, parcourt le ou les méridiens à traiter et repère ainsi, grâce aux indications de son ohmmètre, l’endroit où il plantera son aiguille.

C’est simple.

A vrai dire, les acupuncteurs sérieux n’aiment guère ces simplifi­cations. Non sans raison, ils redoutent la superficialité des diagnos­tics, conséquemment celle du traitement. Sur le chemin de la gué­rison, l’intervention de l’aiguille n’est qu’une première étape. Si l’équilibre recherché est rétabli, l’important reste encore à faire : déterminer la ou les causes de la maladie. La plupart des acupunc­teurs occidentaux utilisent les méthodes de la médecine scientifique pour établir le diagnostic. En Suisse, il faut être médecin diplômé pour pratiquer les médecines alternatives.

A la manière de l’homéopathe, l’acupuncteur doit mener une enquête étendue, faire un examen attentif et minutieux du patient, et cela par l’interrogation, la palpation, l’écoute des tonalités de la voix, l’observation des sécrétions; et j’en passe! Et la médication qui s’ensuivra tiendra compte de facteurs propres à une véritable médecine de la personne : type de tempérament du malade, saison et climat de l’endroit où il vit; phase de la maladie, heure conve­nable au remède prescrit, etc. Non seulement cette thérapie chi­noise connaît une pharmacopée d’herboriste, mais elle fait large place à d’autres moyens curatifs tels les massages, l’acupressure — c’est-à-dire le toucher de “points de traitement” dits aussi “points- réflexes” correspondant à certains méridiens — les pratiques de respiration mais aussi de méditation en accord avec la sagesse du Tao.

Les réflexologies.

Elles se réclament des mêmes principes que l’acupuncture. Par rapport à cette dernière, la différence porte sur le procédé et ses applications limitées aux pieds, considérés comme un lieu cumul des zones-réflexes, c’est-à-dire un lieu d’insertion des méridiens reliés à une partie éloignée du corps.

La *digipuncture* (la pression du doigt remplace l’aiguille de l’acu­puncture) accélère l’irrigation de la zone “punctée”. Conséquem­

15

ment celle de l’organe ou du membre correspondant. La *masso- puncture* opère semblablement, soit par le massage des zones- réflexes des pieds, soit par les massages le long des méridiens.

Comme le dit une fervente praticienne: “La zone-réflexe fonc­tionne tel un appareil téléphonique. Au lieu de décrocher le récep­teur, on pèse à un endroit précis pour établir le contact avec l’or­gane correspondant. C’est aussi simple que ça !”

A noter que dans certains traitements, une méthode annexe — la moxibuxion (en Chine : le Kao) — remplace l’aiguille ou la digi- puncture par un bâtonnet d’armoise dont on allume l’extrémité et qu’on approche puis éloigne de la zone-réflexe dès que la chaleur devient brûlante et insupportable.

Une autre méthode encore, *l’auriculothérapie*, utilise les zones- réflexes des pavillons des oreilles.

Les sophrologies.

Il faut, en effet, les mettre au pluriel, puisque de l’avis même d’un sophrologue, cette science humaine relativement récente a autant d’aspects que de défenseurs. Son inventeur est un psychiatre colombien et espagnol, Monsieur A. Caycedo.

Dès 1960, les lettres de crédit de sa trouvaille ont retenu l’atten­tion et l’entière confiance de gens on ne peut plus sérieux : méde­cins, dentistes, psychiatres, psychologues, animateurs de groupes, physiothérapeutes, infirmiers et infirmières, sportifs et sportives, éducateurs et éducatrices, etc. Il existe aujourd’hui une Association suisse de sophroprophylaxie, un Collège international de sophro­logie médicale qui publie un bulletin d’information. Partout s’orga­nisent des cours, des conférences, visant à faire connaître la sophro­logie et ses bienfaits, visant aussi à former des sophrologues. Il n’est bientôt plus une seule Ecole en rapport avec la santé publique, qui n’inscrive pas des cours de sophrologie au programme de la forma­tion des élèves. Alors de quoi s’agit-il?

Son nom est un assemblage de mots grecs correspondant à ses intentions: *sos* (équilibre, harmonie), *phren,* (cerveau, esprit), *logos* (étude, science). Disons-le d’emblée, il s’agit moins d’une science ou d’une sagesse que d’une technique au service d’un art de

16

vivre et du développement de la personnalité. Cette technique vise aussi à libérer tous “les prolétaires du mal dans la peau, du mal dans le cœur, du mal dans l’esprit”. C’est dire que son champ d’application est vaste et, de mois en mois, étend ses conquêtes, soit directement, soit indirectement, en mariant ses techniques à celles d’autres méthodes prophylactiques et thérapeutiques.

La sophrologie connaît plusieurs degrés dans l’entraînement qu’elle exige; elle est liée à la relaxation physique et psychique. Lorsque le sujet est seul en cause, elle lui apprend à s’approcher de lui — en particulier de son corps — à prendre conscience, comme on le fait dans le yoga, des différentes parties qui le constituent. Il agira sur elles par la respiration, par la concentration, et bientôt par la méditation. C’est ainsi une forme d’auto-suggestion, comme dans le *Training autogène* de Schultz.

Je combats le stress en me répétant à moi-même que je suis un homme calme... relaxé; je m’oppose à la douleur en m’assurant que j’en élimine progressivement et volontairement la sensation. Je peux aussi me projeter dans l’avenir en me visualisant avantageusement dans la réussite que je me prépare ou dans la course que je vais gagner. L’équipe suisse de ski engagée aux jeux olympiques de Sapporo a été préparée par un sophrologue.

L’intervention d’un sophrologue “maître compétent” est pré­conisée de toute manière, surtout si l’on veut passer à des degrés supérieurs de la conscience sophronique. Comme dans le zen ou le raja-yoga (yoga de méditation), le maître entraîne le sujet à la perception, puis à la communication avec le cosmos, en l’occurence avec des sphères intellectuelles et spirituelles. Le suprême degré sera la fusion possible avec “ce qui était avant” et “ce qui sera après”.

Le moyen usité par le sophrologue tient compte de la disjonction connue entre le système cérébro-spinal et le système neurovégétatif qui président, le premier, à notre existence volontaire, le second, à notre existence autonome. Cette disjonction survient à l’instant d’un assoupissement. Tandis que progressivement nous entrons dans un état de somnolence, le sophrologue, empruntant une voix agréable, douce, persuasive, souvent sur un arrière-plan musical, enjoint le sujet de croire ce qui lui est dit, d’obéir à ce qui lui est ordonné. A cause de l’état d’acceptation passive dans lequel il est

17

entré, le sujet intériorisera puis s’appropriera le courant de pensées et de sentiments suggérés qui modifieront son état premier.

Le Dr R. Abrezol, praticien lausannois, dans le bulletin “So­phrologie” no 5 de février 1980, écrit : “Le sophrologue doit réaliser qu’il manipule la psyché de ses patients; autant dire de la dynamite ! 11 doit être conscient de ses possibilités d’action en profondeur sur l’être humain, sur le conscient d’abord, puis sur l’inconscient...”

Mais il précise aussi : “Pour réaliser une communication parfaite avec son malade... le sophrologue doit pouvoir entrer lui-même en état sophronique et s’élever dans cet état de conscience. Il doit vivre la sophronisation... avec ses patients... C’est comme s’il absorbait le mal de son patient... Il se produit entre le sophrologue et son patient un échange énergétique difficilement compréhensible, mesurable par la biochimie. Il y a quelque chose qui passe de l’un à l’autre”.

Il semble que la sophrologie s’apparente ou alors trouve ses sour­ces à la fois dans l’hypnose, dans le zen, dans le yoga, dans le trai- ning autogène de Schulz, dans la méthode Coué, et qu’elle peut avantageusement compléter sa méthode par une physiothérapie appropriée au but qu’elle veut atteindre. Il nous faut donc dire quelques mots de chacune de ces sources ou de ces pratiques con­comitantes.

L’hypnose.

Il y a des points de vue contradictoires au sujet de ce sommeil provoqué par la fixation du regard accompagné de suggestions hypnotiques, c’est-à-dire provoquant un sommeil par palliers suc­cessifs jusqu’au somnambulisme, en passant par l’état léthargique et l’état cataleptique. Ce même pouvoir suggestif est ensuite utilisé, ou bien à insensibiliser le patient sur des points précis, ou bien à le convaincre de possibilités qu’il récusait, ou bien à déjouer ses simu­lations, ou bien à l’amener à des aveux de réminiscences enfouies en son subconscient, ou encore à l’inciter à une action qu’il accom­plira à son réveil.

Dans le grand public, on pense que la personne hypnotisée de­vient inconsciente, qu’elle est en quelque sorte le jouet de l’hypno­

18

tiseur. En réalité, même sous hypnose profonde, le sujet reste consciemment éveillé et ne saurait être amené à agir contre sa fer­me volonté. Cependant, s’il est admis par tous les expérimentateurs que l’hypnotiseur n’est pas omnipotent, le pouvoir suggestif dont il dispose, s’il est mal utilisé, peut provoquer de graves troubles chez le patient. Il y a en outre les dangers qu’il lui ferait courir s’il omettait de le libérer d’une suggestion momentanée qu’il avait faite ou de lui rendre une sensibilité dont il l’avait privé.

Cette méthode peut conduire à un exercice parallèle complé­mentaire appelé l’auto-hypnose, qui est présentée avec sa gamme de possibilités: vaincre l’insomnie, supprimer la fatigue, fermer la porte à ta douleur, renforcer le pouvoir de concentration, retrouver des souvenirs oubliés.

La méthode Coué, du nom de son auteur, un Français de Nancy.

Elle fait également appel à la puissance de l’idée suggérée, mais sans utilisation hypnotique. L’auto-suggestion est pratiquée en vue d’un résultat désiré. Elle peut tenir en deux phrases, évidemment simplificatrices. “Lorsque l’imagination et la volonté entrent en conflit, c’est toujours l’imagination qui gagne”. Si, quotidienne­ment, vous vous répétez matin et soir: “Je vais chaque jour, à tous points de vue, de mieux en mieux”, vous vous en trouverez fort bien!

Les deux méthodes conjuguées sont présentées comme une hypno- et une auto-thérapie.

Il y aura lieu de s’interroger quant à la valeur réelle de telles mé­thodes. On peut cependant remarquer que la seconde voit beaucoup de ses lois reconnues en médecine psychosomatique.

Le Zen.

C’est un mysticisme dérivé du bouddhisme et du taoïsme chi­nois. Il doit ses lettres de crédit à l’éclat que lui a donné l’intelli­gentsia nippone. A l’inverse des philosophies s’attachant à tout ce que l’intelligence peut rationnellement concevoir, à l’inverse égale­ment des religions intéressées à des dogmes, le zen, par le biais

19

d’une méditation qui lui est propre, veut aider au dépassement du “moi” conditionné par les limites de la raison, développer en l’homme sa personnalité cachée et retrouver son accord profond avec les énergies cosmiques répandues dans l’univers. Dans un article de Construire no 17/71, R. de Prelle, rendant compte de la visée du zen, le présente comme le moyen “de redonner à l’être humain le sens de son être authentique et des lois naturelles qui le gouvernent à un niveau profond. Le règne de l’individualisme compartimenté et restrictif a pris fin. L’ouverture sur le cosmique, d’une part avec ses exigences, d’autre part avec ses promesses de rénovation de l’homme au sein d’un “tout” qui le dépasse infi­niment, telle est la perspective qu’offre le zen aux générations futures.”

Il faut noter que cette perspective visant au bonheur étemel et à la liberté infinie comporte des aspects moraux inspirés de ce que la vie elle-même nous apprend. Chaque créature, végétale, animale, humaine, porte en elle une parcelle de vie; dans le maintien et le développement de celle-ci, nous sommes interdépendants. Cette solidarité nous enseigne l’esprit de sacrifice des uns en faveur des autres, puisque la terre se sacrifie pour nourrir les plantes, qui se sacrifient pour nourrir les animaux et les hommes, qui eux-mêmes doivent se sacrifier pour instaurer la vie véritable à venir. Cette philosophie doit devenir celle de notre être tout entier.

L’un de ses promoteurs, Georges Ohsawa, auteur de plusieurs ouvrages, est connu par son livre : “Le zen macrobiotique” (du grec *macro,* grand; et *bios,* vie; c’est-à-dire: technique de longue vie). Il enseigne un “régime alimentaire conforme à ses conceptions phi­losophiques et morales”, autrement dit: une diététique. Selon lui, alors que l’Orient est tout entier intéressé à l’art divin de la vie, l’Occident ne recherche que le plaisir et les moyens de se le pro­curer. Ayant établi un rapport entre la nourriture et la civilisation qui en est l’expression, il veut corriger le malheur de la civilisation occidentale par une cuisine qui “améliore le jugement”. Ce n’est pas là une boutade. C’est au contraire une science extrêmement savante, à l’origine de laquelle se retrouvent les deux forces antago­nistes bien connues de la philosophie religieuse chinoise : le yin et le yang. Elles sont actives à l’arrière-plan de tout ce qui existe, aussi bien des corps chimiques, des températures, des couleurs, des ten­

20

dances, des directions, que des goûts, des sexes, des contrées, des saisons. L’équilibre de ces deux forces, c’est la clef de la santé et du bonheur. D’où la cuisine macrobiotique enseignant le dosage et la préparation des éléments yin et yang de notre nourriture et de nos boissons au service de notre vie éternelle.

Une citation dira l’importance et l’étendue de cette science phi­losophique et religieuse: “Le christianisme importé d’Orient... est maintenant périmé, symbolique et impraticable dans notre vie jour­nalière. Il faut composer une nouvelle formule, d’ordre biologique et pratique, de la conception chrétienne de l’univers telle que nous l’offre la macrobiotique. Voilà la vraie portée de la rencontre de l’Orient et de l’Occident.”1

L’instinctothérapie.

Sans se réclamer de la même philosophie que le zen macrobioti­que, elle lui est apparentée et tient, elle aussi, la diététique pour un facteur de santé de l’homme tout entier. Son propagateur et expéri­mentateur, M. J.-C. Burger, part d’une constatation de faits: «L’animal en liberté à l’instinct sûr mange et boit strictement ce qui lui est nécessaire. L’homme, pour son malheur, a inventé la cuisine. Il a, de ce fait, complètement détraqué son organisme. Le vrai car­burant de notre vie est à retrouver dans une nourriture non apprêtée. Son effet rétablit l’homme dans sa santé originelle, le libère des tares de son hérédité, lui rend «l’instinct olfactif et gustatif permettant d’apporter à l’organisme exactement les substances nutritives ou médicinales qui lui sont nécessaires.»

Le Training autogène de Schultz.

Cette technique date de 1912. Par elle, Schultz veut former le patient à une auto-relaxation conduisant à une auto-guérison. On retrouve l’un ou l’autre des principes de sa méthode dans l’auto­hypnose, plus encore dans la sophrologie.

C’est à la fois une gymnastique mentale, psychique et physique. Le patient, yeux fermés, se voit en imagination dans une situation

1 G. Ohsawa: “Le zen macrobiotique” Libr. J. Vrin. p. 208.

21

favorisant sa détente. Il concentre son attention successivement sur l’un ou l’autre de ses membres. Exemple : S’étant répété à lui- même qu’il était parfaitement à l’aise et détendu, il se convainc que sa jambe gauche devient de plus en plus lourde. Elle le deviendra jusqu’au point mort. Après une minute de cette sensation devenue réelle, le sujet ramènera sa jambe à la réalité. Ainsi de suite pour ses différents membres, à une cadence progressive. Cette première action — on devrait plutôt écrire désaction — conduit à cinq autres étapes comprenant le contrôle de la relaxation vasculaire (chaleur ou refroidissement d’un membre), cardiaque (régulation des batte­ments du cœur), respiratoire (amplitude du souffle comparée à celle des vagues de la mer), du plexus solaire (dit “creux de l’esto­mac” agissant sur les organes abdominaux). Enfin, dernière étape, une action visant à agir sur les nerfs qui commandent la constric- tion ou la dilatation des vaisseaux sanguins du cerveau. Après quel­ques mois de ce travail reconnu de longue haleine, le patient, nous dit-on, pourra se mettre en état régulier et contrôlé d’anti-stress, de vie au ralenti, sinon de vie en hibernation.

La scientologie.

La scientologie est, elle aussi, une philosophie de l’existence, embrassant un champ de connaissances capable, par sa technologie d’application — du moins nous l’assure-t-elle — d’opérer les chan­gements les plus nécessaires et désirables dans la vie de tout hom­me. Elle part de deux a priori :

L’homme naît bon et il dispose, à l’origine, d’une intelligence comparable à un ordinateur perfectionné, incapable d’erreurs. Celles qu’il commet tiennent à un dispositif du mental humain composé de deux parties : “l’analytique” et le “réactif”. Le premier perçoit et analyse les données de toute expérience humaine; le se­cond, au niveau du subconscient, mémorise toute émotion (joie et douleur) accompagnant les faits de notre existence. Or, cet enre­gistrement non analysé marque de son empreinte toute expérience nouvelle offrant des similitudes avec celle qui l’avait initialement provoquée. Ce qui fausse et perturbe la santé morale, psychique, physique de l’homme.

22

Le remède approprié est la dianétique (du grec *dia* = à travers et *nous* = pensée). Il s’agit d’une technique, ou mieux d’un art comparable à la démarche psychanalytique, au moyen duquel le thérapeute aide le patient à la libération des fausses données du “réactif” et à la compréhension corrigée de l’expérience au niveau de “l’analytique”.

Troubles psychosomatiques et angoisses étant ainsi dépistés et guéris, c’est la santé physique, c’est l’être tout entier qui retrouve vigueur, liberté, bonheur. Mais ce n’est là qu’une étape. Car, en remontant le fil du temps, on peut retrouver son intégrité pre­mière, en particulier celle qu’on avait dans des vies antérieures. C’est en tout cas ce que nous assure Ron Hubbard le fondateur de la scientologie. Nous sommes alors engagés dans un nouveau chemi­nement, faisant de l’homme non plus un être soumis aux vicissi­tudes de cette vie, mais un “homme cause”, maître du présent et de l’avenir.

Certes le mystère de la mort n’est pas dissipé pour autant. Ce­pendant, l’homme né bon, progressivement rétabli par la sciento­logie, connaît la condition d’un dieu.

Le yoga.

Si, dans cette étude, nous nous intéressons à nouveau à cette technique longuement décrite et sévèrement dénoncée par ailleurs,1 ce n’est pas que nous nous plaisions à répéter les mêmes choses jusqu’à en fatiguer les lecteurs. Comme nous le fera découvrir le chapitre prochain, le yoga s’apparente à l’ensemble des médecines parallèles en ce qu’il recourt, lui aussi, aux prétendus bienfaits de l’énergie cosmique.

C’est à ce titre qu’il a sa place ici, car il prétend apporter une guérison qui dépasse de beaucoup la santé physique et psychique. Selon lui, elle comporte une promotion conduisant la personne vers une existence nouvelle, assurée divine.

1 Editions Ligue pour la lecture de la Bible : “Non au yoga” Maurice Ray.

“Radiographie chrétienne du yoga, de la M. T. et de la réincarnation” Denis Clabaine.

23

Au premier chef, en effet, le yoga vise à rétablir l’homme dans une profonde communion avec Dieu. Mais n’allons pas entendre sous ce terme le Dieu révélé par le Christ, Dieu créateur, unique, personnel, Père, Fils et Saint-Esprit. Il s’agit ici du Dieu tel que le conçoit l’hindouisme, d’autant plus difficile à caractériser qu’il est le contraire d’une personne. Certes, on le tient pour “suprême” et “divin”, mais à vouloir le nommer par un ou plusieurs termes qui nous permettraient d’en saisir la véritable essence, on le défigure­rait. Car il est “l’intelligence créatrice”, “la Conscience pure”, “l’Absolu Impersonnel”, “le Moi universel et cosmique”, “le Pur Esprit Incréé”.

Il est bien la source de tout ce qui existe, mais il serait rabaissé au niveau de la créature s’il existait concrètement. Il est donc le *Non Existant,* il est *l’Existence* même.

Par le yoga, on ne rejoint pas Dieu, on devient Dieu. On passe du petit moi humain, individuel et personnel, au grand Moi ultime­ment impersonnel, universel, cosmique, divin. Dans le nirvana (en sanscrit : extinction), il a atteint son état de sérénité suprême, le multiple humain ayant fusionné dans un Tout indistinct, illimité et éternel.

Le yoga est l’un des chemins de cette divinisation. Encore nous égarerions-nous si nous pensions que ce passage de l’individu au Non Etre suprême est une marche ascendante. Elle l’est par certains aspects, mais il faut entendre qu’elle est plus évolutive que progres­sive; au besoin et à long terme, cette divinisation est réalisable par quelques réincarnations.

Cela mis en lumière, nous saisissons mieux la visée profonde des différents yogas et de leurs différents aspects.

Il s’agit littéralement de désindividualiser, de dépersonnaliser, de dissoudre l’homme, afin qu’il échappe aux limitations dans les­quelles ce monde et cette vie l’enferment et l’asservissent et qu’il rejoigne son état d’Absolu divin et impersonnel.

A cette fin travaillent les poses et les exercices respiratoires du hata-yoga, les répétitions de formules du mantra-yoga, l’action du karma-yoga, la méditation du raja-yoga. Et il y a encore d’autres yogas.

Une comparaison peut illustrer cette divinisation par la fusion. Notre nature humaine originale, distincte et dissemblable, peut

24

être comparée à un morceau de glace. Celui-ci rejoindra d’autant mieux sa véritable unité impersonnelle qu’il deviendra eau, puis vapeur et gaz.

A l’évidence, les praticiens occidentaux du yoga, dans leur très grande majorité, ignorent cette visée et ne voient dans le hata-yoga, communément enseigné, qu’un moyen de relaxation.

Examinons avec quelque attention ce “moyen” afin de discer­ner ce qu’il implique en réalité. Dans le contexte de ce qui vient d’être dit, le propos d’un enseignant du yoga nous éclairera :

“Couché sur le dos, jambes un peu écartées, mâchoires entrou­vertes, pensez au mot *rien* ou au chiffre *zéro.* Ensuite, passez en revue tout ce qui pourrait être encore crispé, et relâchez-le. Lorsque tous vos muscles répondront *absent,* laissez la torpeur qui sur­viendra vous envahir pendant quelques minutes. Voilà ce qu’est la décontraction...”1

Cette première étape est indispensable et précède les autres éta­pes du yoga. Cela est connu : celles-ci conduisent aux poses, elles- mêmes accompagnées d’exercices particuliers de respiration.

Notre dessein n’est pas ici de les décrire, mais d’en comprendre le sens. On me permettra simplement de me citer puisque le yoga a déjà fait l’objet de l’une de mes publications :2

“Chaque exercice est caractérisé par une position particulière ayant des effets sur telle ou telle partie de notre corps, avec des répercussions sur l’être tout entier, aussi bien physique que moral et spirituel. Cette action est liée à la respiration qui non seulement oxygène notre organisme mais nous permet parallèlement d’emma­gasiner le *prana,* appelé ailleurs l’énergie vitale cosmique... Poses et respiration nous permettent d’agir sur toutes les parties du corps, même sur les battements du cœur, les sécrétions d’une glande, l’afflux du sang dans un membre, de travailler donc au rétablisse­ment, au maintien et à l’accroissement de la santé. La maîtrise de la personne serait de piètre valeur si elle devait nous permettre unique­ment de durer... dans l’attente de la mort. Le yoga l’enseigne: la vie de l’univers tout entier est liée au rythme, à l’échange du courant né de la polarité. En l’homme, le pôle positif, résidence de l’esprit,

1 “Yoga pour soi” E. Longue, M.C.L. Rue Bergière Paris, p. 34

2 “Non au yoga” Ed. Ligue pour la lecture de la Bible

25

se situe dans la partie élevée du crâne; le pôle négatif, concentra­tion de la nature divinisée, est à la hauteur de la dernière vertè­bre. Elle y est représentée comme un serpent enroulé sur lui-même. Dans leur visée ultime, les exercices de yoga tendent donc à éveiller le pôle négatif et à conduire l’énergie qui s’en dégage vers le positif, en empruntant des condensateurs d’énergie situés le long de la colonne vertébrale... Cette élévation intérieure conduit à la béati­tude recherchée, l’extase, l’état de plénitude et de perfection. C’est le plan le plus élevé, celui où la conscience individuelle se fond et ne fait plus qu’un avec Dieu.”

Si le hatha-yoga est la base de lancement de cette recherche, le raja-yoga en est l’étape suivante. Au dernier stade de sa démarche, il prétend à la transfiguration de la matière en esprit. Sur le chemin qui mène à l’infini, le yoga devient une technique de salut, un affranchissement du monde physique, une réintégration au seul monde de l’Absolu.

La Méditation Transcendantale connue sous l’appellation M. T.

Un Yogi, Mahrishi Mahesh, en est le fondateur. La M. T. n’est qu’une variante moderne et occidentale du yoga. Ici encore, le voca­bulaire pourrait prêter à confusion si nous ne rappelions pas que l’hindouisme dont s’inspire la M. T. ne fait pas de différence essen­tielle entre matière et esprit. Il n’y en a pas non plus entre la vapeur d’eau ou de la glace. Ce qui les distingue ne tient pas à la nature (c’est de l’HzO dans les deux cas) mais à des degrés de condensa­tion ou de dispersion, de solidité ou de fluidité. Donc, ici encore, par une voie appelée “mécanique”, le moi est entraîné à rejoindre le moi divin — il n’en est qu’une émanation matérialisée — par un processus identique à celui du yoga. Avec cette différence — selon les propres termes du Maharishi — que “les approches pour la réalisation du Dieu impersonnel” (c’est-à-dire : la fusion en Lui ou la dissolution en Lui) ajoutent au yoga habituel ou lui substituent le mantra-yoga sous la conduite d’un guru.

Dans une cérémonie d’initiation, à laquelle le “Maître” préside, le candidat reçoit son “mantra”, formule phonétique personnelle, qu’il devra répéter chaque jour, si possible durant deux fois vingt minutes.

26

Cette répétition “est destinée à agir à la manière des techniques de transe... pour rétrécir le champ de conscience... et amener le sujet à un état second... c’est-à-dire à le faire passer progressivement de son état individuel à un état universel, cosmique, divin”.1

Donc, par ce type de méditation, l’être âme et corps est mis en condition afin de devenir champ opératoire de l’omniprésent Absolu et de son flux vital cosmique. Le caractère “religieux” de cette démarche est évident. L’intermédiaire du guru nous commu­niquant un mantra personnel en est la démonstration.

Les Rose-Croix ou Rosicruciens2

Comme les Francs-Maçons auxquels on peut les apparenter, ils constituent une fraternité qui, dans son information, nous assure avoir des origines remontant au 16e siècle avant J.-C. Ils s’intéres­sent avant tout à l’étude de la tradition ésotérique (c’est-à-dire compréhensible aux seuls initiés) et sont connus dans les pays francophones d’Europe et d’Afrique sous l’appellation AMORC (Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix). Les textes originaux dont ils s’inspirent et qui datent du 17e siècle disent leur intention: travailler à une réforme universelle, à une rédemption du monde et de l’humanité. Et ce travaille accorde la primauté à une recherche englobant aussi bien la philosophie que l’ensemble de toutes les sciences, aussi bien les religions connues que les mystiques antiques ou modernes. La plus large tolérance dans la plus stricte indépen­dance en est la règle. Donc, l’occultisme sous toutes ses formes y est admis puisque rien de ce qui est à la portée de l’homme ne saurait rester étranger à une totale connaissance. Tout penseur est honoré dans la mesure où sa philosophie ou sa religion peuvent contribuer à la maîtrise, par l’homme, de son destin.

Ils disent offrir une “source de connaissances sûres que vous trouverez difficilement ailleurs”. Par un enseignement personnel et progressif, ils vous proposent de “réformer votre vie et de vous aider à découvrir vos facultés latentes”.

1 “Le yoga face à la croix”, D. Clabaine, auteur et éditeur.

2 Relevons d’emblée que la thérapie inspirée de cette philosophie religieuse n’est pas considérée comme une médecine parallèle par la médecine officielle.

27

Les titres des monographies à la base de cet enseignement disent bien dans quel cadre et à quelle fin il est proposé. En voici quelques- uns : “La vérité sur les vibrations et leurs effets sur nous — Le déve­loppement du magnétisme personnel — L’aura humain et son effet vibratoire — Les enseignements des Maîtres orientaux — Le pouvoir créateur, la conscience cosmique, etc.”1

Dans cet enseignement, la recherche de la santé n’exclut pas le recours aux guérisseurs et à leurs pratiques magiques. La philoso­phie enseignée n’ignore pas la morale ou l’ascèse et porte un intérêt compatissant aux nécessités d’autrui.

Comme dans la Franc-Maçonnerie, la formation est liée à une initiation qùi range le Rosicrucien parmi l’élite promise à une communion aux Forces du cosmos, à une promotion qui, par réincarnations successives, permet à l’homme de fusionner finale­ment avec l’Absolu cosmique.

Si les Rosicruciens ont un respect des religions des pays où vivent leurs adeptes, c’est qu’ils tiennent ces religions pour une étape pri­maire. Ils se considèrent aussi comme les Maîtres de connaissances métaphysiques infiniment supérieures. Ils les partagent avec les ini­tiés célèbres de l’antiquité, tels Bouddha, Pythagore ou Mahomet. Jésus est aussi un de leurs Maîtres à penser. (Soit dit en passant, il est aussi reconnu comme un “initié” par certaines obédiences maçonniques). Il serait une réincarnation de Zoroastre et, bien sûr, sa biographie n’est pas celle des Ecritures. “Leur” Jésus, Essénien zélé (Joseph de son vrai nom) aurait été initié aux mystères de l’Inde, puis du Tibet, de Babylone, puis de la Grèce, enfin de l’Egypte. Il aurait disposé d’une technique spirituelle dont ses miracles sont la démonstration. Ses techniques auraient permis à ses disciples, eux aussi initiés, de le réanimer après Golgotha. Il aurait poursuivi son existence terrestre dans une communauté cachée. Il aurait vécu jusqu’à 70 ans. Il aurait “transité dans le plan cosmique” où il aurait rejoint *YEgrégore,* c’est-à-dire “le conclave” des Maîtres invisibles et hiérarchisés qui constitue cette “conscien­ce pénétrant tout l’espace, vitalisant toutes choses”, “ce point focal de toutes les pensées positives transcendantes et de toutes les con­ceptions des hommes”.

1 La maîtrise de la vie, document AMORC, 27110 Neubourg

28

L’ordre rosicrucien comprend un centre mondial connu sous le nom de *Grande Loge Suprême* à San José en Californie et des loges régionales dont l’une en France. L’adhérent connaît un noviciat, puis une initiation, puis une formation de neuf degrés. Les réunions sont réservées aux seuls membres de l’Ordre. Ils ont leur calendrier, leur temple, leurs prières, leurs symboles (y compris la croix), leurs mantras, leurs prédictions quant à la fin des temps.

Notons enfin que par comparaison avec l’ordre rosicrucien, la Franc-Maçonnerie, elle aussi secrète et ouverte aux seuls initiés, n’a pas la prétention de donner à ses membres “une connaissance métaphysique supérieure à tout ce que peuvent enseigner les reli­gions courantes”, ni de leur enseigner que par cette connaissance “ils deviendront capables de diriger leur destin”.

La Franc-Maçonnerie n’a pas non plus de profession de foi. Elle se réclame certes d’une certaine métaphysique, de rites et de sym­boles, mais oriente ses-intérêts vers une fraternité moins cosmique qu’amicale, fraternelle et, au besoin, secourable matériellement.1

L’iridologie

Il s’agit d’un diagnostic par l’observation minutieuse de l’iris des deux yeux. Chaque iris, tel le cadran d’une horloge, est partagé en champs d’observation dans lesquels se lit l’état de santé ou de ma­ladie d’organes ou de parties du corps correspondant à ces champs. Cette lecture se fait aussi à partir des taches de couleurs, d’inten­sité, de formes diverses et variables, repérables dans tel champ. D’autres indications précieuses sont données par les anneaux con­centriques plus ou moins larges, faibles ou forts, que comporte

1 Profitons de ces pages d’information pour dédouaner l’Ordre des Bons Templiers de la suspicion que son appellation provoque quelquefois. Les mots “temple”, “ordre”, “loge”, en usage dans ce Mouvement international laisseraient facilement croire que cette société est affiliée à la Franc-Maçonnerie. Ce n’est pas le cas.

Les Bons Templiers ont vu le jour aux USA en 1851 et constituent une société d’absti­nence. Intéressés d’abord à la lutte contre l’alcoolisme, mais aussi à toute forme de dépendance - la drogue, le tabac, par exemple - ils contribuent par leurs écrits et leur interventions publiques, à sauvegarder la famille, à lutter pour que soient accordés à chacun de justes moyens d’existence, à rendre conscient tout citoyen ou citoyenne de sa responsabilité dans la défense de la santé publique.

A ce titre, les Bons Templiers sont actifs dans l’information prônant une alimentation saine et les boissons non fermentées.

29

l’iris. Enfin, ce tableau clinique se parachève par le repérage du “centrement”, de la dilatation, de la contraction, de la déforma­tion, de l’inégalité des pupilles.

Une première constation doit être faite. La surface de l’iris de­venue champ d’observation est partagée en segments. Or, les irido­logues n’ont pas tous la même clef de partage. Si celui-ci compte douze champs, celui-là en compte plus d’une centaine. De plus, leurs descriptions des taches, de l’intensité de leur couleur, de la minceur ou de la largeur des anneaux, varient souvent.

C’est déjà là un indice quant à la “fiabilité” relative de ce diagnostic. Certes, tout médecin saura lire les informations appor­tées par l’examen de la cornée, de la pupille et de la rétine. Mais au-delà de ces indications usuelles et limitées, de nombreux hom­mes de sciences interrogés quant à la sûreté de la méthode iridolo- gique d’examen ont publiquement fait connaître qu’ils ne lui re­connaissaient aucun fondement scientifique. Il y aura donc lieu de revenir, plus loin, sur la valeur réelle de l’iridologie qui n’a du reste aucune prétention thérapeutique.

L’homéopathie.

F. Hahnemann, médecin allemand (1755-1843) est à l’origine de cette médecine d’abord fortement contestée, aujourd’hui sou­vent enseignée (en Suisse, sans label officiel).

Deux principes en sont la base :

1. *La similitude.* On obtient la guérison en administrant au ma­lade la substance même qui, chez un homme en santé, a provoqué la maladie.
2. *Les doses infinitésimales.* La substance devient remède lors­qu’elle est administrée à des doses infimes, obtenues par dilution décimale ou même centésimale dynamisée. Il est connu que cer­taines substances “inertes à leur état naturel” augmentent leurs propriétés actives lorsqu’on les triture ou les secoue. Cette dynami­sation du remède permet une échelle des doses en rapport avec la manifestation de la maladie ou encore avec les réactions de l’orga­nisme du malade.

Tandis que le médecin allopathe s’intéresse à la maladie — même s’il allie souvent connaissance du malade et combat contre la mala­

30

die — l’homéopathe est à ranger parmi les médecins de la personne. En effet, son attention se porte sur le patrimoine génétique consti­tutionnel du patient, c’est-à-dire sa nature, son histoire passée et présente, ses conditions d’existence, son travail, le stress dans lequel il vit, le choix de son alimentation, le climat de la région ou du pays où il réside. Il tient compte aussi des maladies ou accidents qu’il a eus, des remèdes absorbés, des injections qu’on lui a faites. Certes, ce sont là aussi les caractéristiques classiques de la médecine universitaire. Mais la recherche première de l’homéopathie est de déterminer le processus expliquant l’agression de la maladie chez le patient. Le traitement remontera des effets aux causes, c’est-à-dire visera à assainir le terrain afin d’éliminer en même temps que la maladie ce qui l’a provoquée ou l’a rendue possible.

Ces quelques données peuvent déjà faire comprendre la difficulté d’une véritable médecine homéopathique. Outre qu’elle exige des connaissances semblables à celles requises du médecin allopathe, elle tient compte des données en rapport avec le processus, soit de la maladie, soit de la guérison. Comme dans la médecine classique, il s’agit non seulement de déterminer le type d’affection dont souffre le patient, d’évaluer le stade d’évolution de la maladie, de choisir le plan et le mode de traitement, mais de mesurer la réserve d’énergie de l’organisme nécessaire à l’action du remède, de prévoir les actions ou réactions possibles du “simile” prescrit (au besoin d’en corriger le dosage), de comprendre et de suivre les différentes phases de réorganisation de l’organisme engagé dans son assainisse­ment, d’ordonner une programmation du ou des remèdes confor­me au processus envisagé, de connaître le temps biologique néces­saire à l’effet de la médication. Et j’en passe, car cette médication peut devenir “personnelle”, avoir à tenir compte de votre type (morphologie, tempérament, âge, constitution), de la saison en cours, de l’heure de la journée où elle agira le plus efficacement, etc.

Concernant encore cette médication, je cite un homéopathe connu, le Dr Senn de Lausanne: “Dans le commerce pharmaceu­tique, il existe des préparations homéopathiques appelées ‘com­plexes’. Elles peuvent être utiles dans les affections mineures et plutôt superficielles telles que les rhumes, les états grippaux, les catarrhes, les angines, les sinusites, les toux, les vertiges, etc. Mais si les symptômes ne s’amendent pas rapidement, il faut absolument

31

consulter le médecin. Ces remèdes composés ne modifient pas le terrain de fond mais sont certes moins nocifs et même plus actifs qu’une profusion d’antibiotiques.”1

Cela nous aide à comprendre pourquoi il y a peu de vrais homéo­pathes, pourquoi également l’art de beaucoup de ceux qui s’en donneraient le titre se limite à certaines maladies ou alors combine homéopathie et allopathie dès qu’il s’agit de cas graves, ce qui est la seule forme d’homéopathie reconnue !

Le médecin consulté doit avoir une formation éprouvée. De plus, le traitement approprié exige une observation attentive, une analyse qui doit l’être également, un accompagnement constant du patient par le médecin.

Dans ces conditions, quel homéopathe sérieux pourrait recevoir ou visiter vingt à trente malades chaque jour? Ce qui fait dire à certains que les maladies susceptibles de bénéficier de l’homéo­pathie sont des “petites” maladies!

Cela explique sans doute aussi une double constatation éclairée par la citation que voici: Dans son “Manuel théorique et pratique de l’homéopathie” le Dr Albert Prince souligne “l’importance primordiale du *médicament et sa prescription en rapport avec le type du malade* (lymphatique, sanguin, nerveux, bilieux, *mais aussi son signe astrologique”* (c’est nous qui soulignons). Parlant de l’avenir de l’homéopathie, il dit aussi : “N’étiquetons pas *charlata­nisme* par simple ignorance et paresse, des méthodes thérapeutiques qui, pour n’être pas toutes très au point, ne comportent pas moins à leur actif de très réels et très nombreux succès... L’homéopathie n’est pas conformiste... Qui nous dit qu’un jour le pendule ne pourra déceler la présence ou utiliser la localisation de néoplasmes (tumeurs) non apparents?”2

Le Dr Prince a-t-il été pris au sérieux et suivi moins dans sa science homéopathique que dans ses suggestions de recourir à ces deux adjuvants occultes: l’astrologie et le pendule?

Notre évaluation de cette médecine aura à tenir compte de ces données.

1 “La Balance tropique’’ Dr. Dominique Senn, Ed. Fondation Cornélius Celsus, p. 189.

2 Dr. A. Prince, Ed. Dangles, 38, Rue de Moscou, Paris 1951, p. 57-58.

32

La dynamique de groupe.

Certains pourraient s’étonner de ce que nous rangions cette dynamique parmi les médecines parallèles. Car au service d’une gué­rison intérieure et d’une meilleure relation avec autrui, elle est une méthode recommandable. Elle permet, en effet, de résoudre les tensions et les problèmes complexes de toute vie en commun.

Elle met en lumière des pensées, des sentiments que la timidité des uns ou l’extraversion des autres auraient étouffés. Dans un groupe de réflexion et de partage, elle favorise l’expression de ri­chesses de connaissances ou d’intuitions qui, sans cette dynamique, seraient restées cachées. C’est donc une méthode aujourd’hui large­ment recommandée et pratiquée.

Cependant, à l’arrière-plan de toute difficulté relationnelle, il y a le *moi* que l’Ecriture dit *charnel* et *pécheur.* La dynamique de groupe prétend travailler à la libération de ce *moi* et de ses effets destructeurs. Sous la responsabilité d’un meneur de jeu, après un silence mutuellement consenti, tout masque étant ôté, chacun a liberté d’exprimer ce qu’il ressent envers les membres du groupe, meneur compris.

Cette manifestation de soi, sur la seule base de la considération que les autres vous accordent indistinctement, a certes quelque chose de libérateur et d’exaltant. Mais à ce stade, il faut pour le moins s’interroger quant à la nature de cette libération efficace et quant à l’esprit qui l’anime. Peut-être serons-nous quelque peu inquiétés, sinon rendus attentifs, au fait qu’à partir de cette com­munion réelle mais strictement psychique, la dynamique de certains groupes connaît les prolongements où le meneur encourage la communion des corps par attouchements et caresses, soit aussi “une exploration sensible et consciente de son propre corps et de celui de l’autre”.

Dans cette “exploration” à quelle source s’alimente une telle dynamique? A cette question, nous chercherons la réponse.

33

CHAPITRE III

Quelle ‘énergie’?

Précisons d’emblée que nous opérons une claire distinction entre l’énergie physiologique ou encore biochimique (caractéristiques de la vie) et l’énergie cosmique. Alors, une première question ressort de l’information que nous proposait le chapitre précédent. Y a-t-il réellement une “énergie cosmique” ou bien la référence à cette “énergie” est-elle une fiction?

La réponse est claire, même si elle nous oblige à poser encore d’autres questions importantes: Il y a énergie!

Elle est démontrée par ses effets. Il faudrait être de mauvaise foi pour les nier. L’acupuncteur guérit. Le sophrologue agit. Les performances des yogis sont démontrées. Les prédictions des astrologues ne sont pas simplement dues au hasard. Et ce serait s’illusionner volontairement que de ranger à l’enseigne de l’imagi­naire les performances de la Méditation Transcendantale.

Osons le dire aussitôt: Les résultats incontestablement obtenus ne sont pas pour autant la garantie de l’explication qu’on nous en donne. Et nous sommes d’autant mieux autorisés à la contester que cette explication n’a aucun des caractères d’une démonstra­tion dite scientifique.

35

Dans tout ce que nous avons lu, c’est toujours par comparaison que cette énergie nous est présentée. Elle est dite vibratoire, telles les ondes de la lumière ou du son. Comme ces dernières, elle aurait de basses ou de hautes fréquences, de grandes ou de faibles ampli­tudes; elle opérerait dans un espace limité appelé champ. Mais on nous avoue en même temps que cette énergie ne peut être ni maîtrisée, ni condensée, ni contenue, ni mesurée.

La lumière ou le son font partie du monde physique, sont régis par des lois connues permettant leur utilisation assurée. Or, on nous apprend que cette énergie cosmique transcende le monde physique. Ce qui fait dire à D. Clabaine, non sans humour: “Il s’agit, en réa­lité, d’une sorte d’hyper-physique: un système mi-métaphysique... mi-scientifique, l’autre “mi” touchant aux principes souverains mais cachés du monde matériel !”

En d’autres termes: dans ce type d’expériences, le scientifique qui refuse de franchir la frontière séparant la physique de... cette métaphysique reste devant une totale inconnue. Et notre informa­tion objective aboutit à ce constat peu satisfaisant: Quand on interroge les tenants de ces médecines parallèles sur le bienfondé *scientifique* de leurs explications, ils ont la loyauté ou la prudence de répondre qu’en vérité il leur échappe encore. Mais, c’est là l’exception! Car dans la règle la pertinence de leurs propos consiste surtout à habiller d’un vocabulaire pseudo-scientifique ce qu’ils tentent de faire reconnaître pour une science.

Une remarque complémentaire peut être faite ici: Si l’on recon­naît que ce type d’énergie échappe à la maîtrise réelle ou au con­trôle strict de son utilisateur, on doit admettre, *ipso facto,* que ses effets ne sauraient être entièrement ni maîtrisés, ni contrôlés. Cela nous paraît inquiétant! La science elle-même, qui se veut maître des causes et des effets, a de singuliers méfaits à son actif! Voir certains désastres écologiques actuels. En opposant aux médecines parallèles la vérité scientifique, nous ne faisons pas pour autant l’apologie de cette dernière. Elle procède, elle aussi, d’une certaine vision du monde, non nécessairement chrétienne. De plus, ce qui n’est pas reconnu scientifique aujourd’hui pourrait l’être demain; ce qui n’est pas explicable aujourd’hui pourrait l’être demain.

Ainsi sommes-nous devant une seconde importante question. Quel crédit pouvons-nous accorder à la métaphysique, à sa recher­

36

che visant à éclairer notre connaissance et notre compréhension du “vécu” de toutes1 les pratiques ici en cause?

L’information transmise par le chapitre précédent nous l’a déjà appris: Tout en se réclamant de principes dits scientifiques — encore que de nombreux praticiens soient sans connaissance réelle en ce domaine et soient, de ce fait, plus pragmatistes qu’hommes de sciences — l’origine et la nature de cette énergie sont communé­ment expliquées par les données des religions orientales. Elles sont diverses dans leur expression. Cependant, une étude comparative les ramène toutes à un Dieu qui serait la somme de tout ce qui existe, ce Dieu étant tenu par la majorité d’entre elles pour un Absolu impersonnel. D’où la démarche maintenant connue par l’information qui précède : retrouver la santé physique, psychique et spirituelle, garder son équilibre, éviter l’accident, triompher de la mort et même du risque d’une réincarnation, c’est prendre rang sans plus attendre dans un destin dont le *nec plus ultra* est de rejoindre l’état divin dont je suis une émanation. Car ma substance humaine, momentanément fixée à ma personne et au monde dans lequel je vis, n’est qu’une apparence. A preuve, dit-on, le caractère limité, mesuré, momentané, fini, de toutes les manifestations de mon être. Ma vraie destinée serait l’illimité, le Non Mesuré, le Permanent et l’infini, donc l’éternité de mon Etre. Ce qui revient à dire : moins je serai “moi”, plus je hâterai ma fusion avec le grand Moi Divin, ou encore mon retour ou mon ascension vers l’Absolu, le Un, l’Essence divine et créatrice, Dieu lui-même.

Le vocabulaire par lequel s’exprime cette métaphysique em­prunte, en Orient, d’autres mots ou d’autres démarches. Cependant l’intention et la finalité des expériences proposées restent les mêmes. On est un “dieu” qui doit redevenir Dieu.

Nous parlons du vocabulaire. Celui communément utilisé par les médecines parallèles pourrait intriguer ou même immédiatement séduire. En effet, le chrétien prête volontiers attention à toute démarche qui l’oriente vers une autre forme d’existence. La trans­cendance, la connaissance, le retour à Dieu, la guérison, le repos, le moi à combattre, la dévotion religieuse, la méditation,d’homme

1 Nous découvrirons plus loin que si certaines d’entre ces “médecines” disent ouverte­ment leur recours à la métaphysique, d’autres s’en défendent. Nous aurons alors à examiner la teneur “scientifique” de leurs explications.

37

nouveau, l’état d’âme, la “conscientisation”, la réalisation de sa destinée, les miracles, l’Esprit, voilà plus qu’il n’en faut pour laisser entendre à quiconque, tant soit peu “christianisé” ou tradition­nellement “églisé”, que nous sommes en pays de connaissances, en terre d’amis. Ces “religieux” ne nous disent-ils pas qu’ils sont adorateurs de Dieu, que notre Occident est malade de matérialisme, que nous aurions à retrouver la part de l’Esprit que nous avons effectivement perdue?

La charité n’étant pas soupçonneuse (mais est-ce manquer à la charité que de discerner entre les vessies et les lanternes?), les “christianisés” en grand nombre adoptent ou même recommandent l’une ou l’autre de ces pratiques. En vérité, ils restent parfois intri­gués. Ils se posent des questions. Dans le doute, certains s’abstien­nent ou alors opèrent un choix en soi arbitraire.

C’est ainsi qu’ils redoutent l’acupuncture, mais admettent la réflexologie. Ils rient de la méthode Coué, ont peur de l’hypnose, mais prônent les vertus de la sophrologie. Ils suspectent l’homéo­pathie, mais suivent sans l’ombre d’une hésitation un cours de yoga. Dans ce dernier cas, ils sont quelquefois encouragés parle fait que ce cours est donné dans des locaux paroissiaux ! Ou bien — et c’est une attitude également répandue — par ignorance ou par suite d’une fausse information, ils tiennent pour diaboliques toutes les formes d’intervention ou de guérison se réclamant d’une autre source que celle de la médecine officielle et son recours à la phar­macopée médicamenteuse.

Avouons-le: ce simplisme est aussi mal venu que le crédit naïf évo­qué plus haut. D’une part, si “diablerie” il y a — nous y revien­drons plus loin — l’intoxication due à l’absorption surabondante de remèdes allopathiques — une des formes actuelles de la toxico­manie — ne pourrait-elle pas aussi être attribuée au diable? Par ailleurs, cette hégémonie accordée au diable, sitôt franchie la limite du rationnel, non seulement est sans fondement biblique mais contribue regrettablement à laisser entendre que les chrétiens sont ignares, calfeutrés ou barricadés dans leurs idées bornées et pré­conçues.

Il nous faut donc revenir à la deuxième question posée et, cette fois, interroger non pas les philosophes ou les religions orientales, mais la sagesse du Christ. En précisant d’emblée que nous ne

38

l’écoutons pas comme un complément aux autres sagesses évoquées, encore moins comme un perfectionnement ou une quintessence de ces dernières, car ce serait une grave falsification de la vérité évangélique. Jésus, le Messie, n’est pas à mettre au rang des “initiés” au sens usuel de ce terme. Non, il n’est pas — avant Mahomet ou Monsieur Maharischi, ou à côté de Confucius, de Bouddha ou de Zoroastre — un connaisseur des secrets de l’invisible ou de l’irra­tionnel, un fondateur de religion ou l’une des manifestations d’un Dieu à la fois unique et multiple.

Citons les premiers mots de l’apôtre Jean : “Aux origines, avant que rien n’existât, le Fils, expression de Dieu, était. Il était face à face avec Dieu, étant lui-même Dieu. De toute éternité donc, il était là, face à face avec Dieu. Tout ce qui existe a été créé par lui. Le monde a été créé par lui et pourtant le monde ne l’a pas reconnu... Expression de Dieu, il s’est incarné, il est devenu homme et a vécu parmi nous... Personne n’a jamais vu Dieu, mais quelqu’un nous l’a révélé : le Fils unique, qui est lui-même Dieu et qui vit dans l’inti­mité du Père...” (Jean 1 ; version A. Kuen).

Nous ne parlons donc plus de “religion” et de volonté de l’hom­me religieux de parvenir jusqu’à Dieu, voire de lui ressembler. L’apôtre Paul était fils d’Israël, peuple unique appelé par Dieu à être historiquement et dès Abraham le *serviteur* par qui Dieu se fait connaître. S’adressant aux Athéniens1 et par eux à toutes les nations, Paul leur explique que les religions, louables dans leurs efforts et respectables dans leurs intentions, participent d’un aveu­glement généralisé. En conséquence, toutes tâtonnent et s’égarent dans leurs recherches. Les gens religieux ne se trompent pas en croyant que Dieu est à l’origine de leur existence et qu’ils lui doivent tout ce qu’ils ont en partage. Mais au-delà de cette juste conviction, tout ce qu’ils imaginent, toutes leurs spéculations métaphysiques et leurs pratiques contribuent à leur égarement. A preuve, cette pensée commune aux religions : Dieu est l’animateur de tout l’univers comme je suis l’animateur de tout mon être. En bonne logique, cela revient à dire que tout ce qui existe dans cet univers est une partie ou une expression de Dieu. Toucher ma main, c’est me toucher. Donc me toucher, c’est toucher Dieu car je suis un être divin dans mon origine...

1 Actes 17.29-31

39

Cette confusion entre le Créateur et la création est refusée par la révélation chrétienne. Ajoutons que ce refus porte sur un autre point fondamental. Les religions font de Dieu celui qui se situe au-delà du Bien et du Mal. Or, disent-elles, ces notions morales ne sont qu’apparence, dissipée dès l’instant où nous nous élevons jusqu’à la pensée de Dieu. Ce que nous considérons comme *un mal* ou *un bien* ne recevrait plus de notre part ces qualifications si nous savions mieux ce que Dieu sait. Car, en Dieu, il y a *l'être* et *la vie* dans ses diverses manifestations, et aucune d’elles n’est mauvaise en soi.

Cette conception panthéiste s’oppose fondamentalement à la révélation chrétienne, liée au judaïsme.1

Soulignons-le ici avec force: Toute la sagesse des religions laisse l’homme sans réponse et sans moyens devant l’esclavage du mal et de la mort. D’où l’intervention divine, salutaire et universelle dont l’histoire d’Israël et de Jésus le Messie, sont la révélation. Sans elle, nous serions à toujours ignorants et affligés, dans une existence plus riche de questions que de réponses. Dans l’Ecriture sainte, dans l’Evangile en particulier, nous trouvons tout ce qui est nécessaire à notre réconciliation avec Dieu et avec sa création, tout ce qui est nécessaire aussi à notre vie selon Dieu et notre marche selon sa volonté. Par Jésus-Christ — sa Parole, sa vie, son œuvre, sa mort et sa résurrection, sa souveraineté dans le ciel et sur la terre — les questions fondamentales de l’existence présente et à venir de l’homme trouvent leur réponse. Au niveau de l’entendement, certes! Mais l’homme n’est pas que pensée et raisonnement. Par l’Evangile, le cœur, l’esprit, la conscience, le corps, notre relation avec la création et avec les créatures, leur devenir et le nôtre, trou­vent enfin leur véritable sens, leur juste perspective, leur heureux aboutissement. Cette connaissance parfaite et exaltante n’a pas encore atteint la plénitude de sa mesure. Mais la part actuelle qui nous est assurée et renouvelée suffit à notre paisible attente de la totalité à venir.

En rapport avec ce qui précède et avec l’interrogation laissée sans réponse, il nous faut dire maintenant ce que l’Evangile de

1 Elle s’oppose aussi à l’Islam si on tient compte du fait que Mahomet, six siècles après Jésus-Christ, reconnaissait une certaine valeur à l’Ancien et au Nouveau Testament qu’il accommoda et transforma selon sa propre inspiration.

40

Jésus-Christ nous permet de connaître quant au cosmos et à l’éner­gie qui y est active, également quant à l’homme et à sa dépendance de cette énergie.

Afin qu’on ne nous prête pas une conception “dualiste\*\* du monde, conception attribuant l’existence de toute chose et de tout événement à l’action de deux puissances égales et opposées l’une à l’autre, nous soulignons préalablement ce qui suit :

Nous croyons, selon l’Ecriture, que Dieu est l’auteur d’une créa­tion originellement bonne, “très bonne” même (selon le premier chapitre de la Genèse), c’est-à-dire conforme au dessein que Dieu lui assignait en l’appelant à l’existence. Dans la destinée de tout être et de toute chose, le bien est donc la conformité à la volonté du Créateur, tandis que le mal est :

1. la perversion de cette volonté,
2. le refus de cette volonté et son remplacement par une volonté autonome conduisant à un mauvais usage des choses bonnes laissées à notre libre disposition.

Remarque importante: L’intelligence ou la connaissance des choses, le fait de vivre et de vouloir, appartiennent à notre condi­tion humaine arrêtée par Dieu. L’égarement n’est jamais dans le vouloir ou le connaître ou le vivre; il est dans un vouloir ou un connaître ou un vivre qui ne tiennent plus compte de la volonté du Créateur, qui ne reçoivent plus de lui sagesse et directives pour que le bien arrive.

Le mal est donc essentiellement une existence qui ignore Dieu, sa volonté et son dessein; c’est aussi une connaissance, une manière d’être et de faire sans l’accord du Créateur.

On peut reprendre ici l’enseignement clair et simple de C. S. Lewis: “Un des traits qui m’a surpris quand, pour la première fois, j’ai lu sérieusement le Nouveau Testament fut qu’à maintes reprises il parlait d’une puissance des ténèbres agissant dans l’univers. Un esprit mauvais d’où émanaient la mort, la maladie et le péché. Le christianisme affirme, et c’est là son originalité, que cette puissance des ténèbres fut créée par Dieu, qu’elle était bonne lors de sa création mais qu’elle s’est dévoyée. Le christianisme reconnaît avec le dualisme que la lutte sévit dans cet univers. Mais il ne croit pas que c’est une guerre entre puissances indépendantes. Il estime

41

que c’est une guerre civile, une rébellion et que nous vivons dans une partie de l’univers occupée par l’adversaire.”1

En effet, la création tout entière, tombée aux mains de cet adversaire, souffre de ce dévoiement. Mais quand nous disons créa­tion, il faut entendre non seulement la terre et tout ce qu’elle ren­ferme, non seulement l’espace et ce que l’astronomie y reconnaît, mais aussi tout ce que la révélation scripturaire nous en dit.

Ce n’est pas ici le lieu d’épiloguer sur l’ensemble de ces données. Par contre, il faut entendre ce qu’elles nous apprennent en rapport avec notre sujet.

Le monde visible ne constitue qu’une partie de la création. La partie invisible, “céleste”, échappe à notre connaissance scientifique mais laisse percevoir quelques-unes de ses manifestations. Quand les hommes cherchent à les expliquer, ils font trois hypothèses:

1. Celle du matérialisme, pour qui l’énergie, encore inexplicable quant à son origine, reste d’ordre électrique, chimique, thermique, mécanique, etc.
2. Celle d’un animisme, matérialiste lui aussi, ramenant tous les phénomènes, y compris celui de la pensée, à un principe universel et immortel encore inexpliqué quant à son origine. Les trois mots de Virgile : *mens agitat molem =* l’esprit anime la matière, en se­raient l’expression.
3. Celle des religions qui font de Dieu tantôt un Principe imper­sonnel — le Un, le Tout, l’Absolu, l’Incréé, etc. — tantôt une Ame pensante, une Intelligence supérieure, grâce à laquelle nous avons nous-mêmes de la connaissance. Cette Intelligence “crée l’univers mentalement par le même procédé que l’homme crée des images mentales”. Elle est manifeste dans la création visible, par la puis­sance de sa vitalité et selon diverses modalités d’expression: le magnétisme cosmique, le magnétisme humain, le prana lié à la respiration, les subtiles vibrations ordonnatrices du yoga, le fluide dans la main du guérisseur, etc.

Dans ce contexte, la maladie est une déficience de vitalité, défi­cience répercutée au niveau des organes. Soigner, c’est redonner au patient la vitalité ou l’énergie qui lui fait défaut, c’est rétablir en lui la circulation perturbée de ces effluves cosmiques.

1 “Voilà pourquoi je suis chrétien” Ed. Ligue pour la lecture de la Bible, p. 58.

42

En comparant ces enseignements de la métaphysique religieuse et ceux de l’Ecriture sainte, nous devons être attentifs à leurs ana­logies mais aussi à leurs différences fondamentales.

Un médecin écrit avec raison : “une certaine conception de l’homme et du monde engendre fatalement une certaine théorie médicale.” 1

Comme nous allons le découvrir, la révélation chrétienne ne nie pas la réalité d’“énergies” particulières à l’œuvre dans le monde. Sous une terminologie précise, elle leur accorde même des pouvoirs étendus et providentiels. Ils servent les desseins du Créateur, certes, mais non entièrement. Les désordres de notre création, ceux de nos vies également, leur sont imputables en partie. Nous avons donc à nous intéresser à leur action.

Pour sa part, la science connaît les “forces naturelles” qu’elle a cataloguées. La science médicale agit de même. Elle met au bénéfice des patients sa connaissance de la physique, de la biologie, de la chimie, de l’anatomie,2 de la physiologie, de la prophylaxie, etc.

Plusieurs médecines parallèles font intervenir, elles, un autre type de “forces” qu’elles désignent du nom d’“énergie cosmique” ou “énergie céleste”. Quelle relation faut-il établir entre cette “énergie” et “celles” que l’Ecriture sainte situe également dans le cosmos?

A la lumière de cette Ecriture, nous apprenons qu’une relation profonde existe entre le monde physique et les Forces *naturelles* qui l’animent, mais aussi entre certains phénomènes terrestres, humains, sociaux, même cosmiques, et ces Forces *célestes.* Exemple: l’or et l’argent sont des métaux reconnus comme valeurs d’échange. La Puissance céleste Mamon n’est pas étrangère au trafic né de leur emploi. On peut maîtriser l’or ou l’argent. Mais Mamon, qui le maîtrise? C’est jusqu’à la médecine scientifique qui peut devenir une puissance échappant à ceux qui prétendent la maîtriser !

Quand la science a une conscience, elle reconnaît ses limites et

1 “La Biothérapie”, Ed. Albin Michel, Claudine Brélet-Rueff, p. 29

2 Par souci d’objectivité, reconnaissons aux acupuncteurs chinois d’excellentes connais­sances en anatomie - à la manière de la médecine classique - leur recours... au “bon sens” humain et leur attention à des découvertes empiriques.

43

refuse de s’aventurer sur un terrain ou dans un domaine précis sans avoir la garantie qu’elle restera maître de ses interventions.1

C’est ici que se sépare la médecine scientifique des médecines dites parallèles. C’est ici également qu’une démarche objective nous conduit à un examen critique des affirmations de ces dernières, examen portant en particulier sur l’Energie cosmique dont elles se réclament.

\* \* \*

Il faut le dire d’emblée: l’appellation “médecines parallèles” est en soi une tromperie, aussi bien au niveau du vocabulaire qu’à celui de son champ d’action. Je ne suis pas le seul à le constater. Le Dr M. Mamie écrit.

“Les médecines parallèles sont innombrables et parfois des plus fantaisistes: la gelée royale, le gui, la betterave rouge, que sais-je encore, seraient capables de guérir le cancer. En général, ces théories disparaissent aussi rapidement qu’elles sont apparues, sans tambour ni trompette. C’est vraiment du folklore. Plus redoutables sont les autres démarches, qui sont le fait souvent de médecins, de diététiciens, qui ayant abandonné la médecine officielle se sont enrôlés sous d’autres bannières: modes alimentaires d’Extrême- Orient, phy tothérapies diverses, traitements par les cellules fraîches, par les anticorps, par les oligoéléments, et j’en passe. Les partisans de ces méthodes se plaignent souvent de l’attitude à leur égard plus que réservée de la médecine officielle. Ils donnent l’impression de craindre que leurs “panacées” soient soumises à des contrôles scien­tifiques rigoureux et ne veulent pas révéler leurs “secrets de fabri­cation”. Sans ce côté ésotérique, voire magique, leur impact s’en trouverait amoindri. La revendication au droit de cité à part entière de ces pratiques parallèles devient de plus en plus évidente. On parle pompeusement de retour aux sources (quelles sources? à quelle époque de l’histoire de l’humanité se réfère-t-on?), de retour à la nature (oublie-t-on qu’il existe une marâtre nature et que tout n’y est pas obligatoirement bon?). Ce néorousseauisme entre dans le cadre d’une certaine contestation de la société occidentale actuelle, venant s’ajouter aux critiques des écologistes, des pacifistes, des

1 Avec les exceptions et les graves accidents qui confirment cette règle. Pour mémoire, certains méfaits de la thalidomide, du stalinon, les leucémies dues à la méconnaissance des rayons X.

44

antinucléaires, exprimant ainsi le rejet d’un monde trop technique, considéré comme menaçant. Cette attitude de crainte, ce besoin d’un monde plus chaleureux, donnent à la contestation de la méde­cine officielle qui est censée représenter l’autorité et ses contraintes, qui est ressentie comme totalitaire et aliénante, une connotation politique de révolution culturelle que n’avaient certainement pas les prétentions de guérisseurs d’autrefois. Ce problème est complexe.”1

La médecine a pour objet le maintien ou le rétablissement de la santé ou la diminution des souffrances. C’est une science, c’est- à-dire non seulement un savoir-faire visant à des résultats plus ou moins certains, mais à un ensemble de connaissances énoncées par des lois vérifiables. Leur mise en pratique peut certes pâtir d’un enseignement ou d’une formation insuffisants, voire de négligences du praticien; mais pour autant cette médecine reste une science “fiable”, qui accepte la remise en question au gré de nouvelles acquisitions. Ajoutons que la médecine est aussi un art!

Une telle définition s’applique parfois difficilement aux “méde­cines” dont nous parlons.

♦ \* \*

Quant au terme “parallèle” il est trompeur lui aussi. En effet, si cette médecine est parallèle par référence à la médecine scientifi­que, il s’agit d’un langage hyperbolique, puisqu’en de nombreux aspects de la connaissance dont elle se réclame et des pratiques qu’elle accepte, elle diffère d’une telle médecine. Tout au plus, une similitude d’intentions pourrait-elle les associer. Mais cette simili­tude-là suffit-elle à justifier son appellation?2

Ce leurre au niveau de l’appellation se retrouve au niveau des sources et de leurs implications. Nous serions certes mal venus d’objecter à une thérapie qui se réclame de conceptions religieuses et non de la médecine d’abord. Mais il importe alors d’être loyal et de dire ouvertement aux patients qu’il ne s’agit plus d’une médecine au sens précis et scientifique qu’ils attribuent encore à ce terme, mais d’une thérapie inspirée de l’ésotérisme.

1 Dr Maurice Mamie, Journal des aînés, no 9/1982

2 A moins qu’avec un brin d’humour nous remarquions justement qu’elles sont “paral­lèles” puisque, hors l’infini, elles n’ont pas de réels points de rencontre avec ce que nous rangeons habituellement sous le terme de médecine!

45

Il est un autre leurre encore. Les guérisseurs sont cohortes. Ils sont souvent de bonne foi, sincères dans leurs intentions. Leur réputation et leur crédit tiennent sans doute en partie à leur intérêt compatissant pour leurs patients mais aussi à leur usage intelligent d’une psychologie élémentaire et reconnue efficace : les vertus étonnantes du placebo. N’en déplaise aux tenants de la méthode Coué, aux sophrologues et aux réflexologues formés en l’espace de quelques semaines et, eux les premiers, émerveillés de leurs réussites, celles-ci sont d’abord la démonstration du pouvoir de l’auto-suggestion.

Cependant, cette dernière a ses limites et nous nous garderons de prétendre que le pouvoir de la suggestion est l’énergie numéro un de ces thérapies.

Certaines disent ouvertement puiser leur dynamisme à des sour­ces cosmiques. Devons-nous, pour cette raison, nous en défier?

Cette énergie serait d’un usage délicat, même dangereux. Cela suffit-il pour la décrier?

L’Ecriture sainte apporte-t-elle une réponse à de telles questions? Voilà ce qu’il nous faut maintenant examiner.

\* \* \*

Trois épîtres de Paul1 — Galates, Ephésiens, Colossiens — nous apportent un enseignement qui, pour être partiel, n’en est pas moins éclairant. Notre propos n’est pas d’en faire ici l’exégèse, mais d’en retenir ce qui répond à notre préoccupation.

Sous la souveraineté de Dieu et à partir de la chute, deux étapes résument l’Histoire.

Dans la première, l’univers vit dans un état généralisé de ré­bellion. Dans cet univers, il y a ce que reconnaît la science objec­tive, et il y a “ce que l’œil n’a pas vu, ce que l’oreille n’a pas en­tendu”,2 mais que l’Ecriture révèle et caractérise comme l’action des “Rudiments” ou “Eléments du monde”.

Dans cette étape, en effet, la création tout entière, terrestre et céleste, connaît une économie dont l’armature et le fonctionne­

1 Gai. 4.3-9; Eph. 1.20-23;6.10-14;Col. 2.8-9,15, 20.

2 1 Cor. 2.9.

46

ment dépendent de la tutelle ou curatelle de ces “Eléments”. Leurs noms augustes disent leur empire sur la création et sur la destinée des humains: Puissances célestes, Trônes, Dignités, Seigneuries, Dominations, Principautés, Autorités. Ces appellations caractérisent non des forces neutres mais des créatures personnifiées (faute d’un vocabulaire adéquat, nous usons de ces anthropomorphismes). Leur intelligence est capable à la fois de logique, de volonté propre, d’hégémonie directive et opérationnelle jusqu’à faire servir à leurs propres fins les pouvoirs surnaturels dont elles disposent. Encore ne faudrait-il pas leur prêter indistinctement toutes ces possibilités. Il y a entre elles, créatures *célestes,* des différences essentielles qu’on trouve également entre les créatures *terrestres.* Le végétal n’est pas l’animal, et le minéral ne se confond pas avec l’homme. Le Temps (en tant que durée) est une créature céleste. Mais dans son être, il apparaît fort différent de cette autre créature céleste qu’est Mamon. De même, les Puissances rythmant les saisons et qu’interpella le prophète Elie. Comparées par exemple à l’étendue du pouvoir de Satan, elles ne disposent pas des mêmes possibilités. La dynamique des Eléments est donc active dans notre monde. Mais l’Ecriture nous enseigne qu’un grand nombre de ces Puissances appelées aussi angéliques, bien avant l’homme et comme lui, se sont dévoyées dans leur liberté d’action. Tout en restant par leur voca­tion dans une activité permanente conforme à la volonté du Créa­teur, elles sont en rébellion contre lui et entraînent toute la création dans leur égarement corrupteur et mortel.

Leur nature céleste et spirituelle les rend invisibles à nos yeux. En revanche, leur activité se révèle à tout observateur averti. Citons Jacques Ellul : “Elles interviennent à l’occasion de ce que l’homme fait et décide... Leur action a pour effet de transformer une réalité naturelle, sociale, intellectuelle, économique, en une Force excédant les capacités humaines *de résistance ou de contrôle"1* (C’est nous qui soulignons).

1 “Ethique de la liberté’’, Labor et Fides, Tome 1, p. 174-175.

47

Soit dit en passant, il est vraisemblable que cette activité prédo­minante aura conduit l’apôtre Paul à les appeler “Eléments du monde”.

\* \* \*

Selon l’Ecriture, la deuxième étape de l’histoire du monde est inaugurée par la venue du Christ. Il établit sur la terre et dans le ciel un nouvel ordre des choses. Selon la prophétie d’Aggée (2.22): “J’ébranlerai les cieux et la terre, Je renverserai le trône des royau­mes” — ce qu’à sa manière chante le *magnificat* de Marie : “Il a déployé la force de son bras... il a renversé les puissants de leurs trônes”1 — le Christ triomphe non seulement du péché et de la mort, mais de toutes les Forces célestes dévoyées et acharnées à maintenir la création, l’homme en particulier, en état d’asservisse­ment. Accomplissant toute la volonté divine, Jésus dépouille les Dominations, triomphe d’elles par la croix. Par son ascension à la droite de Dieu, il règne au-dessus de toute Autorité, non seulement dans le siècle présent mais dans le siècle à venir.

Cette économie nouvelle, liée à la personne et à l’action du Seigneur Jésus-Christ, garde encore cachée l’essentiel de sa poten­tialité. C’est à l’avènement du royaume qu’elle sera entièrement manifestée. Cependant et présentement, l’homme se voit offrir par le Christ une libération et une liberté qui le soustraient à toute emprise néfaste des Puissances angéliques. Car dans cette nouvelle économie, l’aspect “rébellion” de leur activité se heurte à la souve­raineté du Christ. Quand il l’ordonne, elles doivent même se ranger à sa volonté. Pour mémoire, l’épisode du lac de Génésareth. La barque transportant Jésus et ses disciples allait être engloutie par les flots déchaînés : “Jésus dormait. Réveillé, il menaça le vent et dit à la mer: Silence! Tais-toi. Et le vent cessa, et il y eut un grand calme. Saisis d’une grande frayeur, les disciples se dirent les uns aux autres: Quel est donc celui à qui obéissent même le vent et la mer?”2

1 Luc 1.51.

. 2 Marc4.35-41.

48

Paul rend témoignage de cette souveraineté du Christ sur les Puissances célestes. Il écrit aux Colossiens : “Il a dépouillé les Dominations et les Autorités, et les a livrées publiquement en spectacle, en triomphant d’elles par la croix”. Il avait dit aupara­vant : “Veillez à ce que nul ne vous prenne au piège de la philoso­phie, cette creuse duperie à l’enseigne de la tradition des hommes, des Eléments du monde et non plus du Christ”.1

Par ces mots, il ne s’en prend pas aux divers systèmes de la pensée humaine enseignés dans les écoles aujourd’hui encore. Sa véhémence prend à partie les laudateurs des théories religieuses sur Dieu, sur le monde, sur la vie, qui ignorent ou veulent ignorer le rétablissement des choses opéré par le Christ, et par là même s’exposent à rester asservis aux Puissances qui les dominent.

Or, de toute évidence, la plupart des doctrines sous-jacentes aux médecines parallèles d’aujourd’hui ont leur source dans ces théories. Elles empruntent à la science son vocabulaire et ses méthodes, alors qu’en vérité, sous cet habit trompeur, elles font bon ménage avec les spéculations religieuses, même astrologiques et mythiques.

Cela nous ramène à l’importante question débattue : Faut-il se défier totalement d’une Energie provenant d’une source cosmique et non du Seigneur lui-même?

Tout pragmatiste faisant appel à cette Energie admet qu’elle échappe au contrôle assuré de sa science. Celle-ci maîtrise les techniques d’application mais non leurs effets. Soit dit en passant, cela explique les interdictions de l’Ecriture à l’égard de l’occul­tisme et, en particulier,, la véhémence de l’apôtre Paul envers ceux qui se laisseraient “prendre au piège de ces duperies” ou, selon une autre version, “deviendraient leurs proies”. Car, à cet état d’assu­jettissement, à lui seul déjà inquiétant, s’ajouterait le risque certain d’entrer, volontairement cette fois, en rébellion contre Dieu.

\* \* \*

Mais un autre risque doit encore être ici dénoncé. Lorsque les tenants des médecines parallèles cherchent dans les philosophies religieuses non chrétiennes les sources et la justification de leurs

1 Col. 2.8, 15

49

“pouvoirs”, ils s’allient à ce qui, dès la chute, a tenu lieu de mani­festations intermédiaires de la divinité, manifestations usurpées et en dénégation du Dieu unique et trois fois saint : “Idées” des néo­platoniciens, “Logoi” des stoïciens, “Démons” de Plutarque ou de Lucien, “Anges” de Philon, “Eons” des gnostiques, “Eléments” ou “Rudiments” des hérétiques, “Trônes, Seigneuries, Dignités, Puis­sances” selon saint Paul.1

Ces Forces ou agents cosmiques, en accord avec leur maître Lucifer, se prétendent d’essence divine, alors qu’elles ne sont que des créatures célestes, leur habitat ne changeant rien à leur nature et à leur titre de créatures. Tel est leur dévoiement. Il s’y ajoute celui de leur prétention d’être des agents de rédemption au béné­fice de l’homme, pour le moins des agents de guérison.

Si ces prétentions étaient pur mensonge, les hommes ne tarde­raient pas à s’en apercevoir. En fait, le pouvoir des Eléments garde partiellement des vertus bénéfiques. Ils s’en servent pour faire de l’homme l’allié et l’instrument de leur volonté d’hégémonie. Si l’occultisme aux nombreuses facettes est l’instrument premier de leur action, ils ont trois autres claviers à disposition pour se faire entendre et obéir.

*Leur premier clavier,* à notre étonnement peut-être, est une certaine science qu’ils marquent de leur empreinte. Dans “Mythes modernes et création”, Jean Brun démontre le processus: “L’astronomie, la géologie, la physique, la chimie, etc... (sont) mobilisés pour nous faire comprendre et saisir la genèse des struc­tures du monde. Ainsi sont nées de nombreuses cosmogonies auxquelles on a accolé l’imposant adjectif de scientifique. Or si l’on veut bien faire preuve d’esprit critique et non d’aveuglement positiviste, il importe de faire plusieurs constatations.

Tout d’abord les disciplines que nous venons de citer ne se contentent nullement de faire des observations et des expériences rationnellement irréfutables; elle les utilisent... comme base d’extra­polation continues et permanentes. Si bien que finalement et malgré qu’on en ait, on invoque sans cesse l’expérience pour pouvoir mieux se passer d’elle, en croyant aller *au-delà.* Bref, on n’explique plus: on raconte; on ne raisonne plus: on *affirme...*

1 “Epître aux Colossiens”, N. Hugedé, Labor et Fides, p. 119.

50

Si bien que la science a fini par devenir une gigantesque machine à fabriquer des mythes... qui manient une terminologie impression­nante pour le profane, terminologie à laquelle on demande incons­ciemment non pas d’expliquer les faits, mais de les *remplacer.* Il s’agit là d’un véritable procédé d’intimidation intellectuelle et de manipulation de la raison.”1

On s’en doute, l’évolutionisme est ici particulièrement visé par M. Jean Brun. Cependant sa constatation nous semble applicable à beaucoup de raisonnements des partisans des médecines parallè­les. En apparence, leurs démonstrations tiennent à la fois de l’ima­ginaire et de cette énergie baptisée cosmique, ce mot servant à pallier l’absence d’explication. Les Forces célestes n’en ont cure, puisque l’important c’est que leur pouvoir soit reconnu et servi. Et il l’est de toute évidence.

*Deuxième clavier.* Aux fins d’établir leur hégémonie, les reli­gions apportent tout le poids de leurs aliénations. Rien n’est plus trompeur, rien n’est plus asservissant que la superstition et les cultes nombreux que les hommes de tous les temps, dans leur ignorance du vrai Dieu, ont cru devoir rendre aux divinités.

Au coeur de l’homme pécheur, la peur instinctive a naturellement partie liée avec la mauvaise conscience et les culpabilités qu’elle engendre. L’homme en conclut: “Mon sort ne saurait être que malheureux. La divinité ne saurait être animée envers moi que de réprobation”.

Usant de ce poids d’insécurité et de menace, la divinité invoquée — autrement dit : les Puissances célestes — mène le double jeu d’une offre d’interventions bénéfiques assorties d’exigences qui servent une fois de plus leur hégémonie. En pratique, cela se traduit par le schéma bien connu : l’homme religieux se soumet à des règles, à des observations, à des abstinences, à des gestes, à des sacrifices, à des œuvres, à des rites, qui appellent en retour l’intervention des Forces célestes bénéfiques mais qui maintiennent l’homme dans leur dépendance. Une guérison progressive ou même miraculeuse peut s’inscrire à la clef de cette musique des Puissances angéliques. Elles y consentent volontiers et elles en ont le pouvoir. (L’Ecriture nous le dit clairement, cf. Matth. 24.24; 2 Thess. 2.9). Car comme

1 Revue Réformée, no 105/1976/1.

51

au temps de pharaon, ce qui importe encore aujourd’hui aux Prin­ces du cosmos, c’est qu’ils se sachent servis, craints, recherchés, même adorés par le grand nombre, alors que le vrai Dieu lui-même est ignoré et rejeté.

On aimerait pouvoir écrire ici que l’Evangile du Seigneur Jésus- Christ, cette bonne nouvelle de la grâce et de l’amour de Dieu, a libéré l’homme de ces tabous et des légalismes qui leur servent de support. Ce serait mal connaître les ruses de l’Adversaire. Il joue ici sur un :

*Troisième clavier.* Quand il ne peut plus contrer l’Evangile, il s’en sert en le déformant. Les moyens de le faire ne lui manquent pas et il trouve toujours nombre d’ouvriers, théologiens lorsque c’est possible, pour mener à bien cette besogne. De tout temps, elle fut florissante avec des réussites et des échecs. A l’heure actuelle, même si le procédé est ancien, il connaît un regain de fortune.

Il prend prétexte de certaines paroles de l’Ecriture (exemples: “Nous sommes ouvriers avec Dieu”, ou bien “Nous travaillons avec Dieu”, paroles sorties de leur contexte) pour faire entendre un nouvel Evangile. Dans la grâce de Dieu — ( il serait difficile de passer cette dernière sous silence; mais sans la repentance à laquelle elle conduit, elle n’est plus véritablement une grâce salutaire) — il appelle les hommes à imiter Jésus-Christ présenté comme l’Homme idéal, l’Homme exemplaire, l’Homme social, l’Homme révolution­naire, en bref l’Homme religieux s’il en fut. Sous l’égide de cet Homme modèle, au gré des idéologies en cours, avec le concours de toutes les forces que le ciel peut mettre à notre disposition, nous sommes appelés à défaire le monde et à le refaire. A cette fin nous sont offertes toutes les techniques spirituelles, toutes les sciences secrètes, toutes les panacées orientales, occidentales, trans­cendantales, efficaces et salvatrices, qui constituent l’éventail des médecines parallèles.

\* \* \*

Comme nous l’avons déjà relevé plus haut, dans la dépendance du Dieu créateur et de la Seigneurie du Christ, les Puissances célestes gardent leur rôle éminent au service de la création tout entière.

52

Pour exemple: le Temps. Il préside au déroulement des saisons, il marque de son empreinte les étapes de l’Histoire de l’humanité, y compris les étapes de l’Histoire du salut souverainement ordonnée par Dieu. Il imprime dans nos vies un “aujourd’hui” et un “demain” un “maintenant” et un “après” qui, dans la dépendance de Dieu, sont riches de sens, mais qui, hors du Seigneur et sous l’hégémonie de la seule Puissance du Temps, peuvent paraître simplement oppresseurs et l’être en vérité.

Autre exemple encore: Nous récusons toute prétention de l’astrologie à vouloir nous donner connaissance de notre sort présent et à venir. Au reste, compte tenu de ce que l’on sait au­jourd’hui de la génétique, si les astres devaient influencer notre destinée, le jour et l’heure de notre conception seraient à retenir et non ceux de notre venue au monde. Cela dit, il serait difficile de nier que les Puissances angéliques, dans la main du Créateur, parti­cipent à la formation de nos personnes, de nos caractères particu­liers. Comme l’écrit le Dr André Schlemmer: “La connaissance de l’être humain par l’étude de son visage, de ses formes, de ses mains et de son écriture, donne au public l’impression d’une divination prodigieuse. Or, il n’y a là aucun mystère; il y a une loi de la nature vivante qui fait que les tendances de l’esprit et de l’instinct, pour chacun, s’expriment dans les gestes et les formes de son être corporel. Ce qui est immatériel s’inscrit dans la matière en le modelant.”1

Cette vérité est applicable à la création tout entière. Mais hors la lune et le soleil aux influences réelles et bien connues, les astres en tant que tels ne sont pas des instruments qui modèlent nos per­sonnes. La croyance populaire, égarée par l’astrologie, leur attribue ce pouvoir déterminant et même fatal: elle veut en conjurer les effets ou en corriger le cours par les pratiques dont se réclament quelques-unes des médecines parallèles. Mais ce n’est qu’une distor­sion supplémentaire de la vérité. Sous couvert de l’astrologie, les Puissances angéliques en rébellion contre Dieu gardent l’homme dans leur stricte sphère d’influence, font servir à leurs propres fins son ascendance sur la création, le soustraient à la Seigneurie du Christ et à la libération qu’il nous apporte. Ce qui justifie en les

1 Revue naturiste, 23e année, 1/1952.

53

explicitant les nombreuses interdictions formelles de l’Ecriture à l’égard de toute pratique qui nous rendrait volontairement dépen­dants des Forces célestes ou nous ferait rechercher leur concours. Si nous nous réclamons de la souveraineté du Christ, c’est une folie de recourir parallèlement à des Forces déclarées ennemies.

Le mystère de leur nature, de leur pouvoir réel et de l’étendue de leur action, ne nous est pas entièrement dévoilé. Mais ce que nous en avons appris suffit à notre connaissance et nous permet de donner maintenant une réponse aux questions posées au début de ce chapitre.

\* \* \*

Dans l’exposé de leurs théories et de leurs pratiques, quelques- uns des protagonistes des médecines parallèles reconnaissent plus ou moins ouvertement leur recours à une “énergie cosmique”. Ils ne sont pas unanimes dans les définitions de cette “énergie”. Certains la tiennent pour un influx en rapport avec le champ magnétique et notre propre magnétisme humain. D’autres lui reconnaissent une origine divine sans la confondre pour autant avec le Saint-Esprit, et pour cause! D’autres encore, incertains quant à cette origine divine, l’assortissent d’éléments propres à la biophysique.

Devant le flou de ces explications, comment discerner si, peu ou prou, cette “énergie” participe de l’étendue du champ magnétique, emprunte des éléments à la biophysique, ou fait appel à une autre “énergie”? Pour notre part, jusqu’à plus ample informé, nous attribuons une part de son dynamisme aux Forces célestes, à ces Eléments du monde dont le Christ a triomphé. Une parole de l’apôtre Paul, non encore citée, nous en apporte la confirmation. Il écrit aux Ephésiens1 : “Vous étiez morts par vos offenses et selon le Prince de la puissance de l’air qui agit maintenant dans les fils de la rébellion”.

L’espace céleste ou cosmique est déterminé dans l’Ecriture com­me le lieu où, certes, Dieu est à l’œuvre. Mais non pas seul. Cet es­pace est également animé par des Forces spirituelles, invisibles à nos yeux et non décelables par la science. C’est elles, nous le croyons, qui prêtent à ceux qui y font appel, l’énergie dont elles disposent.

Comme l’écrit Charles Masson à propos du texte des Ephésiens

1 ch. 2 v. 1.

54

traitant du “train de ce monde” et de son “Prince”: “Il est peu de passages du Nouveau Testament qui laissent affleurer à ce point l’arrière-fond démoniaque de l’existence et qui portent sur la con­dition de l’homme non-chrétien un jugement aussi pessimiste. L’auteur en parle sans crainte parce qu’il lui oppose l’acte rédemp­teur de Dieu en Jésus-Christ.”1

Hors cet acte rédempteur, la réalité demeure sous la grâce per­manente de Dieu. Déjà dans la nature, l’homme trouve ce qui est nécessaire à sa subsistance et, quand il le faudrait, à sa guérison momentanée. Dieu nous a donné l’intelligence. Les sciences aux­quelles elle a accès lui permettent de travailler lui-même à son maintien, à son développement et à sa sauvegarde. La science médi­cale s’inscrit dans cette providence. Et Dieu met le comble à son amour pour l’homme et la création en lui révélant l’Evangile de Jésus-Christ.

Or, dans sa volonté d’autonomie, l’homme préfère aux lois divi­nes ses propres lois. Il refuse l’Esprit saint et la Parole du Seigneur. Il idolâtre l’Esprit de rébellion et ses fausses doctrines. Il se détour­ne de la puissance de l’Evangile pour accorder son crédit entier à la science (divinisée, allô- ou homéo-pathique), aux Energies Cos­miques, certes présentes et agissantes, mais dévoyées et passagères comme le monde auquel elles sont liées.

Lorsque dans la dépendance de Dieu et notre soumission à sa sainte volonté ces Forces œuvrent sur la terre, leur énergie active ne saurait être néfaste dans ses effets. Le Seigneur y veille.

Mais lorsqu’en dehors de la médiation de Jésus-Christ et sans l’accord de la volonté divine, cette même “énergie”, fût-ce dans de bonnes intentions, est sollicitée par l’homme, les Eléments libres d’agir à leur guise répondent volontiers à la demande, mais ils de­viennent maîtres du champ où ils opèrent, maîtres aussi de ceux qui se soumettent à leur action.

Notre conclusion: Cette action peut avoir des apparences béné­fiques. Mais nous sommes fondés à craindre qu’il en résulte finale­ment un asservissement renouvelé à celui qui mène le train de ce monde et se fait volontiers ermite ou samaritain pour mieux le dévoyer.

1. “Commentaire du N.T. Epître de Paul aux Ephcsiens” de Ch. Masson, Ed. Delachaux

Niestlé, p. 158.

55

La question fondamentale reste celle de “l’énergie” à laquelle recourent beaucoup de médecines parallèles. L’aspect “inexpliqué” “non scientifique” de cette énergie ne la range pas d’office sous le terme “occulte” ou “Puissance dévoyée”.

A la lumière de l’Ecriture, en soi l’action de cette énergie n’est pas néfaste. Ce qui est condamnable, c’est de la diviniser, c’est de diviniser les Puissances qui s’en emparent ou la régissent. C’est de leur laisser la liberté et le pouvoir de déterminer nos choix, d’ordonner notre vie et notre santé, alors que le seul droit en re­vient au Seigneur notre Dieu.

Cela est certes applicable à la médecine allopathique. Mais cela concerne au premier chef les médecines parallèles parce que cha­cune d’elles, peu ou prou, à un moment donné ou à un autre, selon l’expression de J. Ellul, laisse l’action de cette énergie, “excéder les capacités humaines de résistance et de contrôle”.

Ce que nous constaterons dans le chapitre suivant.

56

CHAPITRE IV

Réflexion critique

A ce stade de notre démarche, je me dois de prévenir un malen­tendu. Agnostiques ou athées restent sourds lorsque, à l’appui d’une affirmation, d’une argumentation, d’une critique, nous nous en référons à l’autorité de la Parole de Dieu, c’est-à-dire à l’autorité de l’Ecriture sainte. Pour eux, elle n’est pas une autorité.

Quant aux “croyants”, certains d’entre eux n’ouvrent jamais leur Bible. Pour autant, ils ne se gênent pas d’affirmer que l’histoire ou les histoires qu’elle raconte, si passionnantes soient-elles, sont d’un autre âge. Ils croient savoir qu’on y trouve des doctrines inté­ressantes mais dépassées, des personnages plus ou moins inspirés ou inspirants. Et ils laissent aux spécialistes le soin d’en faire le tri et d’en parler, le dimanche en particulier.

Par ailleurs, il est de nombreux lecteurs passés maîtres dans leur manière de ramener la Bible à l’épaisseur de quelques pages choisies à leur convenance. Car pour eux, il y a la vie, la science, les arts, la technique, les sports, l’information tous azimuts, l’histoire con­temporaine avec ses heurs et malheurs. Ce qu’ils liraient dans la

57

Bible est en marge de ces réalités importantes. Aussi réservent-ils leurs pages choisies à ce qu’ils reconnaissent être une part occasion­nelle ou permanente de leur existence: leurs aspirations religieuses.

C’est là une position dualiste courante. Il n’est pas inutile de dire que nous la récusons absolument.

Disciples du Christ Sauveur et Seigneur, l’Ecriture sainte est pour nous la Parole de Dieu, c’est-à-dire la révélation par Dieu lui-même de sa Personne, Père, Fils et Saint-Esprit; de son dessein créateur et rédempteur; du passé, du présent et de l’avenir de l’homme et du monde. Pour nous donc, cette Parole fait autorité.

En conséquence, la vérité sur toutes choses n’est pas une théorie, une science, un idéal hors de la vie quotidienne, ou à côté, ou au- dessus, ou malgré elle. Elle n’est pas non plus une réalité ou une existence à venir que Dieu nous promettrait et vers laquelle nous tendrions, tandis que notre aujourd’hui connaîtrait des aléas sous notre seule responsabilité, Dieu y intervenant quand nous ferions appel à lui.

La vérité, c’est l’expression de notre existence d’hier, d’aujour­d’hui et de demain, esprit, âme et corps, terre et ciel, dans l’entière dépendance du Dieu révélé en Jésus-Christ, par l’Ecriture précisé­ment, une Ecriture qu’il a pleinement inspirée.

Son amour nous est assuré. Sa présence nous environne, nous soutient, nous protège. Sa Parole nous éclaire, nous instruit, nous transforme, nous renouvelle, nous guérit.

Nous écartons tout ce qui se déroberait à l’autorité de cette Parole, tout ce qui contreviendrait à ce qu’elle interdit, à ce qu’elle promet, à ce qu’elle ordonne, à ce qu’elle révèle. Non seulement nous l’écartons, mais nous le refusons. Notre amour pour Dieu, notre respect de sa volonté, mais aussi notre liberté et la qualité de nos relations avec lui ou avec le prochain, en seraient altérés.

En d’autres termes, nos choix — en particulier nos refus de ce que d’autres agréent, nos désaccords devant ce que d’autres admet­tent, nos censures à l’égard de ce que d’autres approuvent — ne tiennent pas à un parti pris, à des préférences personnelles arbi­traires, à des vues sectaires, à des craintes imaginaires et encore moins à je ne sais quelle volonté de ne pas faire comme tout le monde.

58

C’est donc sur le terrain d’une fidélité à Jésus-Christ, d’un accueil à tout ce qu’il inspire et qui porte le sceau de son Esprit, parallèlement, d’un refus de tout ce qui contesterait sa vérité et son autorité, que nous examinerons à nouveau, une à une, les différentes thérapies déjà présentées au chapitre deuxième.

L’acupuncture.

L’acupuncture est donc promue au rang de médecine enseignée dans certaines cliniques universitaires (mais pas en Suisse!). Elle est aussi recommandée par des Revues chrétiennes.1 On lui attri­bue de réels succès. Elle guérirait son seulement des maux passa­gers comme le rhume ou des embarras gastriques, mais des mala­dies plus graves, comme les maladies du cœur, les allergies, les infections, les “dérèglements glandulaires”,2 les rhumatismes, etc. Elle libérerait même de la drogue. On nous informe aussi qu’il y a plus de mille acupuncteurs en France, plus de mille cinq cents en Allemagne. La Suisse aurait quelque retard, mais des médecins travaillent à combler ce déficit. Et parallèlement se développent partout les branches annexes que sont la réflexologie, l’acupressure, l’auriculopuncture.

Ce qu’il faut dire d’abord: Les Chinois font remonter au 30e siècle avant Jésus-Christ l’art médical qui, en occident, a pris le nom d’acupuncture (du latin *acus =* aiguille et *punctus* = point).

Cet art était aux mains de prêtres qui, dans leurs pratiques, évoquaient par oracles le secours des divinités et attribuaient une partie des maladies à l’action des dieux et des démons. L’action des aiguilles visait d’abord ces derniers, contribuait à les expulser du corps, croyait-on.

L’évolution de la culture chercha l’explication des principes de l’acupuncture dans l’astrologie, présente également dans l’établisse­ment des diagnostics. Puis se développa la méthode des pouls à la recherche des causes de la maladie et des moyens d’y remédier. Mais la note générale et fondamentale demeure: toute manifes­tation heureuse (santé) ou mauvaise (maladie) en nos personnes

1 Par exemple “Ichthus”, revue réformée évangélique, no 109/1982.

2 Exemple typique d’un jargon pseudomédical derrière lequel aucune maladie ne se cache !

59

comme en la nature procède de l’énergie cosmique, du rythme qui la caractérise, contrôlé par le yin et le yang de la similitude existant entre le macrocosme (l’univers et ses forces) et le micro­cosme, l’homme corps, âme, esprit.

Bien évidemment, de telles assertions embarrassent de nombreux médecins qui non seulement ne veulent rien savoir de telles expli­cations mais qui en trouvent de nouvelles dans un vocabulaire dont l’apparence sinon la réalité est scientifique. Ils parlent de “stimula­tion du système sympathique” commandant la vie organique en général, ou encore de “stimulation du système végétatif’ qui innerve les viscères. Ou bien ils expliquent1 : “que la douleur causée par la piqûre de l’aiguille est supérieure à la douleur interne patho­logique et la fait disparaître,” ce qu’Hypocrate avait déjà exprimé : “De deux douleurs simultanées, la plus forte obscurcit la plus faible”. Singulière explication! Ce n’est pas parce qu’une douleur chasse l’autre que l’organe malade est nécessairement guéri !

Ils expliquent aussi que la piqûre de l’aiguille libère des substan­ces dont les effets en chaîne “soutiennent et stimulent l’effort de l’organisme dans son auto-défense.” Peut-être !

Autre explication: L’aiguille d’acupuncture cause un stress qui détermine une impulsion électronique... “apportant à l’organisme des ions négatifs dépolarisants et le déchargeant ainsi de ions po­sitifs en excès.”

Que croire? Qui prendre au sérieux?

D’abord il faut relever ce fait singulier : les douze méridiens par­courant le corps humain de la tête aux pieds sont tenus pour des lignes de forces... hypothétiques.2 On est donc bien loin de la science !

Ensuite, il apparaît à la lumière de plusieurs études sérieuses: d’une part que l’efficacité de l’acupuncture n’est que légèrement supérieure à celle d’un placebo,3 d’autre part que cette efficacité la range dans la plupart des cas parmi les analgésiques (supprimant ou atténuant la sensibilité à la douleur) et non parmi les médecines à même de guérir.

1 “La médecine chinoise’’, Georges Blau, Ed. du Seuil, 1976, p. 112.

2 JAMA Suisse, tome 1, no 7/81, p. 140.

3 JAMA Suisse, tome 2, no 4/82, p. 150.

60

Enfin, lorsqu’une équipe de chercheurs prétend avoir découvert le mode d’action des aiguilles utilisées en acupuncture, aussitôt d’autres chercheurs contestent la valeur scientifique de cette affir­mation.

La simple vérité: les acupuncteurs sont bien loin d’être una­nimes quant à leur propre science. Si les uns refusent toute expli­cation hors le vocabulaire scientifique,1 si d’autres n’ont aucun scrupule à y mêler l’astrologie, d’autres encore s’indignent qu’on puisse s’écarter des principes du Tao en vigueur depuis des milliers d’années.2 De même, il y a désaccord: quant à l’usage d’aiguilles en acier plutôt qu’en argent ou en or; quant à leur nombre, à leur grosseur, à leur longueur; quant à l’usage des unes plutôt que des autres. Ces divergences apparaissent aussi quant à l’étendue de l’impact de l’aiguille, quant à la nature de l’énergie qu’elle met en mouvement. On tend maintenant à donner — sans certitude encore — des explications se réclamant non plus d’une énergie cosmique, mais d’un réflexe de la peau sous l’action des aiguilles. On attribue à une substance connue appelée *endorphine,* secrétée par le corps, en réaction aux piqûres, les effets bénéfiques de ces dernières.3 Certains cherchent la solution du côté de l’hypnose, de l’auto-suggestion...

Autre constatation embarrassante: l’implantation de l’aiguille, pour la même maladie atteignant le même organe, varie suivant le patient ou encore suivant l’état d’âme de ce patient.

Dernier recours dans l’espoir d’une explication valable: les recherches actuellement en cours permettraient qu’un jour pro­chaine!), on puisse interpréter scientifiquement les succès ou les échecs (il y en a aussi !) de l’acupuncture.

Après cela, comment ne pas dire avec le Dr Samuel Pfeifer: “Avouons que sur le plan scientifique en tout cas, l’énigme reste entière”. D’aucuns diront qu’elle est partielle !

Remarquons aussi avec lui que les aiguilles de l’acupuncteur sont sans effet dans les cas de maladies graves, telles les affections, les paralysies, les cancers, les scléroses. Au contraire — et là notre

1 “Méthode de guérison ésotérique”, R. Schwarz, Rheinbeck, 1977, p. 36.

2 Cité par S. Pfeifer. “Gesundheit um jeden Preis?” Brunenverlag 1980, p. 46.

3 Effet prouvé concernant l’analgésie par acupuncture.

61

attention est éveillée — ces mêmes aiguilles agissent, en tout cas momentanément et à la manière de certains remèdes allopathiques, quand le patient a des troubles fonctionnels, donc en relation avec les tensions ou les perturbations de son psychisme.

Voilà qui oriente partiellement notre conclusion.

D’une manière plus ou moins heureuse dans ses effets,1 l’acu­puncture “scientifique” agit à la fois sur le système nerveux central et sur le système nerveux sympathique, moins peut-être par les aiguilles elles-mêmes que par les effets réactifs ou suggérés que produit leur implantation. Une telle pratique n’a en soi rien de répréhensible, en tout cas rien de diabolique dans la mesure, bien sûr, où celui qui l’exerce est un médecin... et non un praticien auto-didacte qui s’est découvert un don ou s’est trouvé un gagne- pain après quelques mois de formation. Car là nous sommes déjà à la frontière du charlatanisme, ou alors à la frontière de l’occul­tisme. Tout médecin sérieux le dirait avec nous, même s’il ne partageait pas notre scepticisme quant à l’aspect “scientifique” de l’acupuncture. Mais, en dépit de ces premières remarques positives, je ne saurais pour ma part recommander à qui que ce soit, chrétien ou non, le recours à l’acupuncture. Pourquoi?

1. Parce qu’en dépit des avis favorables à cette médecine, elle comporte des risques rarement reconnus par ses praticiens. Inter­rogé par L. Lederrey,2 le Dr R. Sarrasin, spécialiste ORL mais aussi acupuncteur à ses heures (il se dit en cela faux-frère aussi bien pour les Chinois que pour ses confrères occidentaux!) ne dissimule rien du caractère aventureux de cette médecine.

Il dit ouvertement que beaucoup d’acupuncteurs n’ont aucune formation de base alors que des soins à un malade impliquent un minimum de connaissances anatomiques et logiques dans divers domaines médicaux. Sans quoi on peut faire plus de mal que de bien, même des dégâts qui peuvent être considérables.

Il reconnaît que si l’acupuncteur agit sur trois systèmes diffé­rents (le système neurovégétatif, le système du sang, le système de l’énergie), on ne sait pas très bien ce qu’est exactement ce dernier!

1 Des réussites là où la médecine classique a échoué : certaines allergies, sinusites chro­niques, certains cas de tabagisme, etc.

2 Journal de Pully, no 43, du 19.11.82.

62

Il avoue en parlant de l’acupuncture particulière qu’est la sympa- thicothérapie (stimulation punctée de la queue du cornet inférieur du nez): “Ils ne savent pas très bien où ils vont dans ces explora­tions nasales... ils parlent d’heureux résultats... Qu’ils disent donc aussi un peu leurs échecs!”

Qui s’étonnera delà conclusion de l’interviewer à propos de cette thérapeutique : “Il faudrait aussi tenir compte du psychisme du malade, de l’horaire et de la saison du traitement acupuncteur, du thème astrologique du patient... et donc des cycles qui — selon les Chinois — joueraient un rôle déterminant dans cette pratique millénaire. Pas facile!”

Ces réflexions éclairent et corroborent les nôtres. Nombreux sont les acupuncteurs qui mêlent à leur tâtonnement scientifique des adjuvants occultes. Ils ont du reste de qui tenir! C’est sous la plume d’une femme médecin qu’on peut lire: “De nos jours, le médecin a même perdu les clefs de cette science sacrée qu’est l’astrologie. Devenue “prétendu savoir”, cette grande Dame fait pourtant de plus en plus le trottoir, offrant, dénaturée qu’elle est, plus de maux que de sagesse. Il ne saurait en être autrement tant qu’elle restera complètement détachée des connaissances et du mode de penser qui doivent lui servir de contexte. Paracelse1 était médecin astrologue accompli...”2 En d’autres termes, méde­cine et occultisme ont à retrouver leur heureux compagnonnage.

On s’étonne que des chrétiens avertis consentent à se soumettre à cette sphère d’action. Car, sous l’étiquette “cosmique”, ne se placent-ils pas dans la dépendance des Forces auxquelles le Christ est venu les soustraire? Ne se découvriront-ils pas un jour liés par elles? On reprendrait volontiers à leur adresse, la parole sévère de Paul aux Galates, enclins eux aussi à une telle dépendance: “Insensés, vous vous laissez envoûter”. Autre traduction: “Vous vous laissez ensorceler”. Le Christ et sa révélation sont sans accord possible avec les enseignements religieux de la philosophie orientale ou occulte. Les Eléments du monde usent de cette philosophie et de ses implications dites médicales pour garder ou ramener sous leur dépendance ceux que le Christ vient guérir et libérer.

1. Paracelse (1493-1541) est un des “pères” de la médecine se réclamant de correspon­dances entre l’organisme humain et le monde extérieur, donc cosmique.
2. “Deux visages de la médecine”, Catherine Monod, Ed. ALS, 1981, p. 60.

63

1. Autre réponse (à supposer que le praticien ne recoure à aucun adjuvant occulte et admette d’user d’une pratique inexplicable scientifiquement): parce que l’acupuncture n’est qu’un analgésique. A ce titre, elle peut atténuer certes la douleur, voire la supprimer momentanément. Mais c’est un leurre. Tôt ou tard, le patient se retrouvera avec son mal véritable que l’acupuncture aura contribué à masquer... peut-être même dangereusement.

On nous a rétorqué: “Vous traitez de la question avec légèreté et parti pris”.

Nous sommes tenus de répondre que le parti pris est d’abord chez les défenseurs de cette médecine. Ils agréent une théorie — celle du yin et du yang — et s’appliquent à nous persuader qu’elle est la seule à pouvoir expliquer les phénomènes de l’acupuncture. Pour l’accréditer, puisqu’elle est sans fondement scientifique,1 ils rappellent “que toute connaissance scientifique est faite de vérités historiquement relatives”. Ils pensent démontrer ainsi qu’une hypothèse passagère “peut être satisfaisante pour une conduite thérapeutique”.

Nous reconnaissons à tout “chercheur” entière liberté de faire des hypothèses. Nous nous étonnons par contre qu’elles soient publiquement présentées comme si elles étaient des vérités acquises et démontrées absolument.

Nous nous étonnons aussi qu’au nombre des défenseurs de l’acupuncture, tel docteur fasse confession de sa foi en “l’autorité suprême de la Parole de Dieu inspirée” et trouve parallèlement satisfaisante une conception générale du monde propre au Tao, source connue de la théorie du yin et du yang.2

Nous reprenons volontiers à notre compte une remarque con­clusive d’un article étudiant les procédés paramédicaux, l’acupunc­ture en particulier: “Les adeptes de ces méthodes, médecins ou guérisseurs, recherchent de nouveaux procédés ou propagent des notions dépassées de médecine populaire, dans l’espoir de pouvoir surpasser les résultats de la médecine scientifique... Trois faits y

1 Leurs pratiques reposant sur les principes “binaire et quinaire” tendent à rééquilibrer le yin et le yang, donc tiennent compte d’une visualisation d’un corps psychique, selon une vision taoïste de l’univers.

2 “Aimer et servir”, Bulletin de l’Union évangélique médicale et paramédicale,

F-76230 Bois-Guillaume, 3e trimestre 1980, p. 12-19.

64

jouent leur rôle... et sont appliqués pour guérir des maladies inter­nes : besoin d’aide, désirs pris pour des réalités et auto-suggestion. La référence à des pratiques inspirées de la sagesse orientale... l’invocation de la complexité infinie des processus psychosoma­tiques universels et de leurs dépendances cosmiques peut amener par suggestion les malades en quête de guérison à une dépendance totale. Inutile de discuter, la foi obnubile la raison.”1

Ce serait tomber dans la fausse objection que de comparer ces “pratiques médicales” à celles évoquées dans 1 Corinthiens.2 Dans cette épître, Paul donne une claire réponse aux chrétiens inquiets à la pensée d’avoir à manger des viandes sacrifiées aux idoles. Cette offrande sacrificielle aux faux-dieux est un signe d’ignorance, leur dit-il, elle ne comporte en soi aucune conséquence. Nous ajoutons: il n’en est plus de même si, par le biais d’une “pratique médicale” nous requérons l’aide des Forces célestes. Une telle sollicitation ne reste pas sans effet. C’est pourquoi l’apôtre Paul concède la li­berté de manger des viandes sacrifiées mais interdit de participer aux banquets idolâtres au cours desquels ces Forces sont invoquées.

Il y a lieu de relever ici que Paul saisit l’occasion de la question posée parles Corinthiens pour les instruire quant à l’existence réelle d’êtres faussement appelés dieux alors que, même s’ils ont qualité d’habitants célestes, ils ne sont que des créatures.

Dans un commentaire sur ce sujet, J. Ellul3 écrit: “Ces faux- dieux et seigneurs... existent réellement. Ils font partie de ces puissances qui se prétendent toutes-puissantes ou salvatrices, etc. et qui attirent l’amour et la croyance religieuse des hommes. Ils existent... mais la représentation... sensible de ces puissances n’a aucune valeur... Je pourrais dire par comparaison: l’argent, lui certes existe, mais un billet de banque n’existe pas. Il n’est jamais qu’un morceau de papier. Et voici le paradoxe : Parce que l’idole peut faire entrer une Force spirituelle dans la réalité, dans le visible, dans le concret, elle n’existe précisément pas... Pour avoir tendu à obtenir une existence indiscutable (hors la Parole de Dieu qui la

1 “Médecine et hygiène”, 40.3698-3705,1982, C. P. 229, 1211 Genève 4.

2 ch. 8 v. 1 à 13.

3 “La Parole humiliée”, Jacques Ellul, Ed. Seuil, p. 100.

65

lui donnerait), elle n’a exactement aucune sorte d’existence. Elle n’existe pas, mais elle aliène celui qui la fabrique.”

Et nous ajoutons: elle aliène celui qui recourt à elle comme à une Force confondue avec celle de Dieu.

Les réflexologies.

Nous l’avons dit, la réflexologie est une forme d’acupuncture, avec cette différence pourtant que les pieds et non pas le corps sont l’objet de massages particuliers. Ces massages s’accompagnent de pressions des doigts du masseur sur des endroits précis des plantes ou des côtés des deux pieds. Cette thérapie a la même origine que l’acupuncture et fonde ses données sur les mêmes principes, vala­bles également en auriculothérapie (utilisation des zones-réflexes des pavillons auriculaires à des fins thérapeutiques). Le refrain est connu: Le microcosme est influencé par le macrocosme et vice versa. Agir sur l’un, c’est agir sur l’autre. Dans une partie de l’être se reflète le tout. Comme le pavillon de l’oreille, les pieds sont un des tableaux de bord de l’ensemble des méridiens sur lesquels circule la Ki énergie. Chaque organe y est inscrit et peut être atteint — littéralement manipulé — à partir de sa zone-réflexe pédieuse ou auriculaire.

De plus, on nous assure que dans la grande circulation universelle d’Energie cosmique, les pieds, par leur contact avec la terre, jouent un rôle à la fois de relais, de condensateur et de diffusion.

Et si vous interrogez pour savoir où se trouvent les canaux et ramifications conduisant des organes jusqu’aux zones-réflexes des pieds, on vous répond que la science matérialiste ne peut les discer­ner. On vous assure même que ce réseau emprunte parfois d’autres canaux que les méridiens de l’acupuncture.

A croire sur parole !

Comme il faut croire sur parole la déclaration de cette thérapie, savoir: toute maladie ou toute douleur est un appel d’énergie. Le réflexologue est le répondeur.

Fort bien ! Mais nous restons en droit de nous interroger sur les vraies qualifications de ces répondeurs. Surtout lorsqu’on sait que certains ont, pour tout bagage, une connaissance acquise après

66

quelques semaines de cours pratiques en plus des études de méde­cine classique chez les uns, sans aucune formation médicale réelle chez d’autres. Au sens ambigu du terme, ne sont-ils pas des mani­pulateurs? Au service du macrocosme dont ils se réclament, ne sont-ils pas, eux les premiers, les médiateurs manipulés par une Energie cosmique incontrôlée quant à sa nature ou à ses effets?

Ce n’est pas de l’imagination. Le Dr Samuel Pfeifer, déjà cité, raconte dans son livre1 que le “cours de massage de zones-réflexes des pieds” auquel il souhaitait participer n’eut pas sa visite. En effet, les deux Instituts auxquels il s’adressa lui offraient, en complément des renseignements donnés, la pratique de moyens occultes.

Il est notoire aussi que les guérisseurs recourant à des dons “fluidiques” ou “magnétiques” agissent par passe légère ou appli­quées des mains sur le patient. Autre fait intéressant à noter: Certains maîtres réflexologues invitent leurs élèves à ne jamais appliquer la méthode sans une concentration permettant une efficacité agrandie de l’Energie passant au travers d’eux. Cette citation tirée d’un livre d’une célèbre réflexologue allemande dit l’essentiel de ce que nous déplorons: “Nous nous occupons de toute la personne du patient alors que ses pieds sont dans nos mains... C’est à la fois notre dynamique et notre rythme accordés à ceux du cosmos qui contribuent à réordonner le dynamisme et le rythme perturbés du patient... Il est important de savoir que l’attouchement des zones-réflexes des pieds n’est pas une action en réponse à un symptôme ou à une indication, mais une intervention agissant sur la personne tout entière considérée comme une entité énergétique”.2

Certes il serait faux d’appliquer à tous les réflexologues les parti­cularités de quelques-uns. Il n’en reste pas moins vrai que lorsque s’expriment les rares médecins intéressés à la réflexologie ou à l’auriculothérapie, ils nous disent à la fois la complexité, les limites restreintes, le caractère empirique de cette thérapie. Ils en font plus une technique de soulagement de certaines douleurs ou d’action momentanée sur les troubles fonctionnels qu’une véritable thérapie.

1 Opus cité, p. 66.

2 Marquardt H. “Reflexzone Arbeit am Fuss”, Heidelberg 1, p. 78,63 et 65.

67

En d’autres termes, il est illusoire de compter sur une guérison par la réflexologie. C’est de la naïveté que d’attendre d’un amateur qui s’improvise réflexologue une intervention efficace. Mais quand elle le serait, il y aurait lieu de se demander sérieusement si, par les attouchements pédieux d’un tel thérapeute, nous ne permettons pas à ce dernier d’entraver notre vie spirituelle par des liens occultes. En effet, nous l’avons dit: l’Energie dite cosmique ou céleste n’est pas nécessairement neutre. En aucun cas, elle ne saurait être assi­milée au magnétisme humain ou au magnétisme terrestre. Un tel réflexologue prétend conjuguer Energie et magnétisme. Une fois de plus, sous un vocabulaire trompeur, ces praticiens n’allient-ils pas leur activité à celle des Eléments, dominateurs de ceux qui ne reconnaissent pas l’autorité du Seigneur? Nous pourrions citer ici le témoignage d’un couple chrétien à l’insu duquel un de leurs enfants fut confié au traitement d’une réflexologue. Leur fillette manifesta aussitôt des réactions psychiques et spirituelles qui révélèrent aux parents bouleversés l’action des Eléments manipu­lateurs. La réflexologue en était le médium inconscient mais efficace.

Les sophrologies, la méthode Coué.

Leur succès et leur crédit peuvent s’expliquer en partie par le besoin auquel elles semblent apporter une réponse heureuse. Ce besoin est à considérer sous son triple aspect :

D’abord un *besoin de paix et de sécurité.* Dans un monde angois­sant à beaucoup d’égards, il est rassurant de se laisser persuader que la santé et le bonheur nous appartiennent, que la réussite est dans notre poche et que nous avons déjà sur le front les palmes de la victoire. Avec un tel billet dans la poche, le train de la vie peut nous emmener loin.

Les sophrologies nous l’affirment du moins.

Ensuite, même si l’expression peut nous étonner, *un besoin d'être “materné”.* Ce monde est rempli de violence et de mépris; cette civilisation de fer et de béton nous opprime à peine avons- nous vu le jour. Ces grandes cages que sont tant d’appartements et

68

ces grands couloirs par lesquels on en sort, conduisent à d’autres cages en fer que sont l’auto, ou le métro, ou le bus; ils nous dé­versent dans de grandes boîtes que sont l’école, le bureau et l’usine. Dans ces allées et venues, aucune voix ne nous berce ou lie nous réchauffe. Et quand père et mère rentrent et auraient du temps pour nous — s’il leur en reste vraiment — leur voix est elle-même trop fatiguée pour que les mots qu’elle prononce soient communi­cateurs de la tendresse et de l’amour dont nous avons un besoin jamais assouvi. Dans la peau, dans le cœur, dans l’esprit, nous en sommes malades sans le savoir. Et voici qu’avec une voix douce, presque aimante, accompagnée parfois par une musique qui en accentue les résonnances intérieures, quelqu’un nous dit des mots accueillants, des phrases berçantes, des paroles enveloppantes. Peut-être même n’en avons-nous jamais perçu de pareilles. Quel bien-être que de se les répéter, de se laisser convaincre de ce qu’elles disent, de se regarder dans le miroir qu’elles nous tendent et de se reconnaître en cette personne qu’elles nous décrivent et à la­quelle nous aurions toujours voulu ressembler... !

Ainsi agissent les sophrologues.

Enfin un besoin de se *réinstaller en soi.* Si tant est que nous nous y soyons jamais trouvés! Dans sa création, Dieu avait prévu le couple, la famille, la vie communautaire, sur la base d’un amour qui, ainsi encadré et ordonné, devait nous aider à nous identifier nous-même, à reconnaître notre originalité et à agréer celle des autres. Mais vous connaissez l’histoire de ce siècle qui divise, désunit, désagrège, démolit, nivelle, “matricule”, au point que les mots les plus beaux : père, mère, frère, sœur, ont perdu l’essentiel de leur contenu et de leur saveur; ils sont remplacés par ceux de crèche, nurse, garde, animateur, technicien, surveillant, pion, et j’en passe... Nous en sommes malades. Et nous voici en compagnie de quelqu’un qui se propose de mettre en valeur nos personnes enfouies et mutilées, qui travaille à nous extirper de notre moi caché ou clair obscur, qui nous fait émerger dans une réalité dont nous apprenons à reconnaître les mouvements et les états jusqu’ici inconscients, à maîtriser sous toutes ses faces extérieures et inté­rieures notre notabilité. Jusqu’ici — et pour cause — nous l’avions méconnue.

Tels seraient les bienfaits des sophrologues.

69

Qu’y a-t-il à objecter? Ne faudrait-il pas applaudir, encourager, développer même...? C’est bien ce que font toutes les instances qui — devant un tel programme et de telles perspectives — veulent cet “office” et ne savent plus envisager de service public ou privé sans l’apport de la sophrologie !

Dans cette euphorie, au risque de peiner ou d’irriter des hommes ou des femmes que par ailleurs je respecte profondément, je ne sais s’il faut du courage ou du simple bon sens pour oser dire notre désaccord, agrandi à la mesure de tout ce que je lis, entends, cons­tate depuis quelques années. Car ce n’est pas à l’instant d’écrire que, sous l’angle de la vérité et de la charité chrétiennes, m’est apparu à l’évidence le leurre des sophrologues.

Dans les limites de ces pages, je dois resserrer certains développe­ments, condenser les remarques qu’il y aurait lieu non seulement de faire mais d’éclairer, d’étayer, d’illustrer par des exemples nom­breux. Je les ramène donc aux quelques aspects que voici :

1. C’est dans un état d’acceptation passive créée parla relaxation, l’ambiance musicale, la tonalité de la voix du thérapeute, que le patient s’approprie des pensées et des sentiments qui, dans la “réussite”, deviendront des certitudes. Son état premier devient donc un état second, auto-suggéré parle patient lui-même ou intro- jecté par la suggestion de la personne traitante1. En d’autres termes, le patient reçoit cette sorte de soulagement appelé une prothèse. Bien sûr, on peut agréer qu’à défaut de la guérison d’un membre, on se réjouisse d’avoir une prothèse. Mais, outre le fait qu’elle peut être fragile, provoquer tôt ou tard un phénomène de rejet aggravant l’état du malade, il me paraît nécessaire de remarquer que l’âme de quelqu’un — c’est-à-dire sa vraie personnalité — n’est ni une jambe, ni une dent, ni une rotule. Un psychisme “prothésé” est-il un psychisme guéri? Et quand le patient le croirait, n’y aurait-il pas lieu de s’interroger et de se demander en particulier dans quelle mesure cette “prothèse”2 ou “état second” sera l’obstacle majeur à la vraie guérison qui pourrait être proposée à ce “malade” par le Christ?
2. Parlons à la première personne: dans ce climat d’auto-sugges­tion ou d’intro-jection apparentée à l’auto-hypnose ou à l’hypnose
3. La psychanalyse reconnaît l’action du psychisme du médecin sur celui du malade par l’in­termédiaire du langage.
4. En ce sens également, les médicaments agissant sur le psychisme (psychotropes) sont des prothèses.

70

tout court, j’insensibilise ou laisse insensibiliser progressivement mon état premier, anxieux, apeuré, hésitant, complexé, etc. — par un “nouvel état” que je déclare ou que le sophrologue déclare apaisé, confiant, assuré, libéré. La comparaison peut paraître irrévérencieuse envers les sophrologues: Je connais des patients qui, par nécessité, arrivent à ce “nouvel état” en buvant un ou deux wyskies ou trois verres de rouge ! On me dira que les remèdes sont aussi une drogue et qu’à suivre mon raisonnement, je devrais con­damner également toute forme de pharmacothérapie. Ce serait un sophisme. En effet, quand un patient prend une pastille, il sait — pour le moins devrait savoir — qu’il s’agit d’un adjuvant artificiel et momentané. Il en viendra à s’inquiéter s’il constate qu’il ne peut plus s’en passer. Mais ici, le patient, à longueur de séances, est persuadé que la parole qu’on lui communique n’est pas artificielle mais vraie. Même s’il est déplaisant d’évoquer cette frontière, l’in­sensibilisation d’un mal premier par une parole persuasive visant le subconscient touche à cette pratique inquiétante et de plus en plus répandue appelée le “lavage de cerveau”.

1. Il y a aurait beaucoup à dire sur l’importance de la douleur accompagnant l’apparition de la maladie. Outre sa gravité, le cancer comporte fréquemment cette traîtrise supplémentaire : il surgit et peut se développer absolument à notre insu. Très souvent, aucune douleur, aucun trouble ne l’a signalé jusqu’à l’heure où son effet est irréversible. Une âme malade, ordinairement, signale ses maux, même s’il arrive qu’elle se les cache à elle-même et en aggrave les effets en les refoulant. Le processus sophronique visant à s’opposer à la douleur, à en éliminer progressivement et volontairement la sensation ne tient-il pas de la médecine antibiotique (ce mot est équivoque, puisqu’en son sens premier il signifie: anti-vie, alors qu’en vérité, c’est la vie des bactéries qu’il s’agit de détruire!). Elle guérit momentanément mais contribue en même temps à modifier le terrain biologique, de manière telle qu’elle le rend parfois plus vulnérable à une nouvelle infection. Il existe aussi le cas bien connu des résistances bactériennes suscitées par les antibiotiques.
2. Cet état “second”, fruit d’une réussite du traitement, établit le patient dans une condition nouvelle qui, artificiellement, lui est devenue personnelle. On l’a même assuré qu’il est maintenant au bénéfice de possibilités qu’il n’avait jamais envisagées jusqu’ici

71

parce que, en son état premier, certains crans d’arrêt propres à son caractère, à son tempérament, à son psychisme le lui avaient in­terdit. Aurait-il, par bravade ou orgueil, dépassé les limites de sa retenue intérieure, certains clignotants avertisseurs se seraient allumés au tableau de bord de son intuition naturelle. Quel change­ment véritable s’est donc opéré en lui? Dans le meilleur cas, les troubles de son caractère ou les anxiétés de son âme ont été apaisés, mais par le traitement qu’il a suivi, il se trouve équipé d’un tableau de bord différent, n’enregistrant plus les signaux avertisseurs. La parole entendue l’a établi dans une sécurité et une confiance qui ont progressivement réduit au silence ses appréhensions ou ses réserves initiales. Cette même parole et ses suggestions ont éliminé les freins de sécurité de son être véritable. En apparence, il est en état de marche renouvelé. En fait, il n’y a plus de contrôle assuré. L’usure pourra s’installer à son insu, et la panne suivante sera sans doute sans équivalence jusqu’alors.

1. On doit aussi prêter attention aux remarques instructives du Dr Abrezol. La première: “Le sophrologue doit réaliser qu’il manipule la psyché de ses patients... Il doit être conscient de ses possibilités d’action en profondeur sur l’être humain...” La seconde n’est pas moins inquiétante : “Il se produit entre le sophrologue et son patient un échange énergétique difficilement compréhensible... Quelque chose passe de l’un à l’autre. Le sophrologue est directe­ment investi dans la thérapeutique qu’il dirige... S’il est désé­quilibré, l’énergie transmise à son patient est déstructurante et nocive”1 II n’est besoin ni de noircir le tableau ni de forcer notre imagination pour percevoir la dépersonnalisation du patient à laquelle peut conduire le traitement manipulateur. Et devant “l’échange”, voire “l’absorption du mal du patient” par le sophro­logue (Dr Abrezol dixit), nous sommes alertés une fois de plus. Quelle peut être la nature de l’énergie transmise du traitant au traité? Ce que l’homme pourrait insuffler de lui-même à un autre homme ne sera jamais que charnel au sens biblique du terme, c’est-à-dire contaminé ou altéré. Ces modifications de l’un par l’autre sont-elles une guérison? Sous le couvert de ce mot magique — “la guérison” - ne sont-elles pas plutôt un leurre momenta­

1 Bulletin “Sophrologie” no 5/1980

72

nément efficace, voilant l’aliénation qui en résultera, le sopho- logue ignorant lui-même la nature de l’Energie dont il est le médiateur?

J’ai tout lieu de le craindre: A de telles remarques, on me répon­dra que les pasteurs — dont je suis — par leur parole, dans leur cure d’âme ou relation d’aide, eux aussi affirment, rassurent, certifient, convainquent, apaisent, exhortent, entraînent, soutiennent, persua­dent, et je ne sais quoi encore...

Avec fermeté je ne peux que refuser pareille comparaison. Et si un pasteur en venait à donner son accord à la sophrologie, je l’en blâmerais, parce qu’à la faute d’y consentir, il ajouterait le blas­phème de laisser croire que cette thérapie est chrétienne.

Qu’on m’entende bien! Je ne suis le juge de personne. Je m’en prends à des méthodes, à des techniques, à leurs présupposés et à leurs effets, et non à des hommes ou à des femmes qui, de bonne foi et avec de bonnes intentions, se veulent au service des autres. Cette bonne foi, cette intention de servir le prochain, voire l’huma­nité entière, a été et reste celle du créateur de la sophrologie, le Dr. Caycedo. A Recife (Brésil), en 1977, il a prononcé une solen­nelle *Déclaration des Valeurs de l’homme* en 19 points. Il y fait “appel à toutes les personnes responsables qui veulent participer à la lutte pour la sauvegarde des valeurs de l’homme... à la recherche de nouvelles techniques capables d’une action préventive face à la désintégration que vit l’homme de notre temps, tant au niveau individuel que familial, social et collectif.”1

Au vu de l’importance que prête à la sophrologie nombre de responsables de nos Hôpitaux, Ecoles, Instituts d’éducation et de formation, il vaut la peine de cerner encore mieux ce qu’est cette technique, son origine et sa visée.

Dans sa biographie, M. Caycedo use d’une comparaison instruc­tive: “Un débutant au jeu des échecs a tout d’abord la préoccupa­tion d’apprendre les règles du jeu... Sa conscience n’a pas encore appris la pluridimensionnalité. Familiarisé avec le jeu, alors, brus­quement son mental s’ouvre à la pluridimension, c’est-à-dire à la vision d’une série de coups possibles chez l’adversaire et dans son propre jeu...”2

1. “L’aventure de la sophrologie’’, par Alfonso Caycedo, Ed. Retz, p. 204.
2. Opus cité, p. 23.

73

Application : “Les structures de l’individu sont telles que, éveillées, entraînées, développées, elles lui donneront une autre dimension, une possibilité de conscience extraordinaire digne de l’humanisme universel et transcendantal qui est la philosophie de la sophrologie.”1

Cette seule phrase est tout un programme... religieux, même s’il s’en défend !

Pour M. Caycedo, nous ne sommes plus des êtres asservis aux puissances du mal et de la mort. Nous ne sommes plus des “perdus” que par le Christ Dieu libère de leur condition mortelle et aliénée. Non! A partir de nos possibilités métaphysiques et à condition de les développer, nous pouvons atteindre de nouvelles dimensions et ainsi échapper à celles qui sont présentement les nôtres. En fait, selon une vision hindouiste (donc païenne) de notre être, nous pou­vons “conscientiser” les possibilités de notre corps et l’entraîner nous-même vers sa guérison et sa libération, plus encore, promou­voir une libération de l’humanité entière. Citons l’auteur: “La sophrologie considère l’homme comme un être indivisible, original et transcendant, doté dans les bases mêmes de son existence d’une force intégratrice de tous les éléments et structures psycho­physiques que nous appelons conscience... La dite conscience vit deux possibilités existentielles : une première qui est d’altérer ses structures et d’habiter le monde pathologique; une deuxième qui consiste à développer, à conquérir des structures sous-jacentes pour construire et habiter le monde sophronique.”2

Si vous savez bien entendre, vous comprendrez que ce nou­veau (?) monde est celui que nous allons construire grâce à la sophrologie. Dépassées et devenues caduques notre attente et notre marche vers le Royaume de Dieu !

Il est significatif du reste que la méthode nous donnant accès à ce monde sophronique soit la résultante d’une lente élaboration à l’école des maîtres qu’a suivis M. Caycedo en personne. Tout à

1 Opus cité, texte au dos de la couverture de la biographie du Dr. Caycedo.

2 Opus cité, p. 48.

74

l’origine: Platon;1 puis les techniques de l’hypnose, y compris celles d’une auto-anesthésie (par exemple avant l’extraction d’une dent; soit dit en passant, c’est de là que vient l’intérêt de beaucoup de dentistes pour la sophrologie’); puis des techniques yogiques (vibrations, méditations, mantras) apprises aux Indes; puis celles en relation avec la réincarnation, apprises chez les moines tibétains; enfin celles du Zen apprises au Japon. M. Caycedo de nous dire: “Tant dans le yoga que dans le Zen, j’ai trouvé certains procédés d’une valeur extraordinaire, capables de développer la personnalité et, avec tout le respect qu’il se doit, je les ai adaptés à ma méthode de relaxation dynamique.”2

Quand les sophrologues nous certifient que leurs techniques ne doivent absolument rien à la métaphysique orientale, sont-ils bien informés?

\* \* \*

A ce sujet, une question importante doit être posée. La sophro­logie a ses larges entrées en obstétrique et y développe différentes “Ecoles” au service de l’accouchement “sans douleurs”.3 Ce n’est pas le lieu de décrire cet enseignement, mais c’est peut-être l’occasion de s’interroger quant aux risques possibles de la sophro- relaxation obstétricale.

Nous ne mettons en cause ni la respiration contrôlée, ni l’heu­reuse et intelligente participation de la parturiente à la naissance de son enfant, et encore moins l’atténuation possible des douleurs accompagnant la dilatation et l’expulsion. Par contre, telle Ecole, dans les pratiques qu’elle propose, nous paraît engager ses élèves dans un chemin n’offrant plus les garanties d’une route sûre. Pourquoi? Parce que ses enseignants ne nous cachent pas qu’ils obéissent à une “certaine mystique”. Ce que recouvre ce mot est assez particulier pour qu’on s’y arrête. On y apprend :

1 II est considéré comme le précurseur de la sophrologie. Homère déjà nous parle des trois formes de l’épodé (couplet lyrique formé de deux vers inégaux). La première est magique, c’est-à-dire exorcisante; la deuxième demande l’aide de la divinité; la troi­sième est utilisée par Platon dans son dialogue entre Socrate et la jeune Charmidès. C’est une parole “beau discours’’. M. Caycedo en fera une parole “dirigée” avec une intention curative à cet endroit où se joignent le mental et le corps (cf. opus cité; p. 94)

2 Opus cité, p. 154.

3 “La pratique médicale”, no 45/1982.

75

A entrer en “hypovigilance”, c’est-à-dire à entrer et à rester dans cette zone où disparaissent les notions d’espace et de temps qui nous ligotent dans la conscience ordinaire, mais en évitant de tom­ber dans le sommeil. A cet état sophronisé sera conjointe une repré­sentation mémorisée des organes tels l’utérus et le col. Par une focalisation mentale, la parturiente agit sur ces organes (cette action consciente et dirigée est aussi pratiquée dans le yoga ou dans la méthode de Schultz). Comme le dit l’auteur de la méthode : “La conscience sophronique donne accès aux couches les plus profon­des de la personnalité, les barrières deviennent “poreuses”, les cui­rasses “vulnérables”. Et il ajoute : “Non seulement l’inconscient personnel, mais aussi l’inconscient collectif peuvent transsuder (faire irruption) dans le subconscient ou le conscient du sujet et intervenir dans les comportements, les symptômes et toutes les manifestations psychosomatiques. C’est un monde fascinant qu’il ne faut aborder qu’avec prudence...”1

Que l’obstétricien lui-même reconnaisse les risques de la “vulné­rabilité” qu’il a ainsi créée chez ses particuliers, cela est déjà symp­tomatique. Il mesure sans doute où peut mener et aboutir en la personne ouverte à cette “transsudation”, telle pensée, telle sugges­tion ou pression de quelqu’un ou de l’inconscient collectif repré­senté ici par l’équipe qui entoure l’accouchée au moment décisif. Ce qu’il ne dit pas nécessairement mais qu’il me paraît juste d’ajouter, c’est que cette vulnérabilité peut faire le jeu, combien dangereux lui aussi, des “esprits méchants”.

A cet envahissement possible, séducteur ou corrupteur, il faut ajouter tout ce que ce processus peut opérer au sens d’une modifi­cation du terrain psychosomatique de la personne.

En effet, dans cette “mystique“, prennent autorité sur la per­sonne, une liturgie de l’image conjointe à une musique appropriée et à une parole enregistrée sur bande (celle du sophrologue ou du mari préparé à ce service). Habituellement la relaxation a pour fin la détente, le repos. Ici, elle devient un moyen.

D’abord elle entraîne la rupture avec le monde extérieur (où la Parole créatrice et rédemptrice du Seigneur est à l’œuvre).

1 “La pratique médicale” no 45/1982.

76

Ensuite, elle installe la personne dans un monde intérieur où l’image (“la représentation des choses”) mentalement focalisée et chargée d’une efficacité quasi surnaturelle reçoit une valeur pure­ment fictive puisqu’elle émane d’un mécanisme n’ayant d’autre réalité que celle qu’on veut bien lui donner.

Dans la durée, cet exercice renouvelé n’entraînera-t-il pas une modification de la psyché rendant progressivement la personne incapable d’entendre la vraie Parole qui, elle, sans image, met en relation le Dieu réel et transcendant avec l’être réel et immanent?

\* \* \*

En conclusion, encore une fois en m’en prenant à des méthodes et non à ceux qui les utilisent, je dis ouvertement que la sophro­logie m’apparaît telle une hasardeuse contrefaçon de la psycho­thérapie chrétienne.1 En voici la preuve:

1. Dans son ministère et la part qu’il nous en confie, le Christ médecin libérateur n’endort pas le mal. Il ne l’ôte pas sans le dévoiler. Il en met à nu les racines, héréditaires, circonstancielles, délictueuses, déliquescentes, personnelles, conjugales, familiales, sociales, physiques, psychiques, spirituelles, charnelles, diaboliques. Il ne nous chloroforme pas afin que nous nous laissions faire et que tout se passe indépendamment de nous, voire malgré nous. Il nous appelle à une décision lucide, volontaire. Il requiert notre libre consentement et notre entière responsabilité.
2. Il est vrai que sa Parole guérit. Mais il s’agit bien de sa Parole. Notre responsabilité est justement de ne pas lui opposer la nôtre — faillible, limitée, impuissante — mais d’exprimer la sienne, véritable, éternelle, accomplie, opérante, éclairante, guérissante, purifiante, cicatrisante, régénératrice, apaisante, littéralement “probiotique”, si j’ose forger ce néologisme. Et il ne suffit pas que nous l’expri­mions, même et surtout dans la puissance de l’Esprit. Dieu ne force aucune porte, ne viole ni ne manipule aucune âme. Il faut que notre interlocuteur “la reçoive comme une parole de Dieu qui agit en ceux qui croient”.2 La sophrologie est une pâle imitation de ce ministère.
3. Cette remarque pourrait être faite aussi au sujet d’autres psychothérapies.
4. 1 Thess. 2.13.

77

1. Il faut dire davantage: Elle en est une dangereuse contrefaçon. Elle est en effet la liturgie — encore une imitation — en musique et en parole d’une Energie qui ne saurait se réclamer du Seigneur et de son Esprit Saint mais qui cherche et trouve ses sources soit dans le magnétisme humain, soit dans l’inconscient individuel ou collec­tif, soit dans les Forces cosmiques dont nous avons révélé la nature asservissante. Ou peut-être dans les trois à la fois! Elle agit tel un dynamisme que l’on croit réparateur. Mais son action momentanée insensibilise le mal sans l’extirper. Progressivement elle modifie le terrain de notre être intérieur, le rend allergique à la seule vraie Parole qui est celle de Dieu, à la seule guérison que la grâce, en vérité et en esprit, apporte pleinement à ceux qui l’accueillent.
2. Nous devons le redire: nous ne voulons provoquer aucune suspicion envers qui que ce soit qui, séduit ou simplement intéressé par toutes les promesses des diverses sophrologies, en a épousé la technique, en est devenu l’instrument, l’élève volontaire ou obligé. En revanche, nous tenons pour aveuglés les chrétiens qui s’en feraient les propagandistes parce qu’ils mettraient sous la même enseigne la guérison, œuvre de l’Esprit Saint et la sophrologie. En ce cas, ils seraient davantage disciples de Monsieur Coué que du Seigneur. La méthode du premier donne la clef de la guérison non pas à la volonté de l’homme de s’en saisir lorsqu’elle lui est offerte, mais à l’imagination tenant pour vrai ce qui lui convient.

Et nous dirions victimes du même aveuglement des chrétiens qui consentiraient à l’auto-hypnose ou à cette “livraison d’eux-mêmes” au pouvoir d’un hypnotiseur, ce dernier fût-il même un médecin.1 Pour dire les choses en peu de mots: comme ce malheureux enfant que je connaissais et qui a trouvé une fin tragique, ils jouent au jeu de la pendaison et découvriront un peu tard que l’énergie hypno­tique les a en effet définitivement guéris d’eux-mêmes, mais pas de la manière dont ils l’entendaient.

1 Je n’ignore pas que l’hypnose, utilisée en psychiatrie, peut n’avoir aucun fondement métaphysique pour ceux qui l’utilisent et rester dans les limites des connaissances actuelles des phases de la conscience et du sommeil. Il n’en demeure pas moins que le recours à l’hypnose comporte des risques réels pour le patient... mais également pour le soignant!

78

Le Zen, l’Instinctothérapie.

Sa philosophie vise donc à remplacer un Evangile “impraticable et périmé”.

A entendre une telle réflexion, nous dirons que les adeptes du zen ont peut-être mieux écouté cet Evangile... que certains christia­nisés qui, eux, l’ont apprivoisé, domestiqué, occidentalisé, et, sous cette mouture convenable, le trouvent “praticable”.

A Monsieur Nicodème pourtant professeur en théologie, Jésus a dit : “Il faut que vous naissiez de nouveau”.1 L’Evangile n’est “viable” qu’à partir de cette régénération par le Christ. Notre gué­rison réelle, esprit, âme et corps, en est partiellement l’expression.

A l’évidence, cela est différent d’un équilibre à trouver entre le yin et le yang. Mais il est bien connu que les spiritualités acroba­tiques, par leurs exigences et leurs subtilités, plaisent mieux à l’homme que le pain ordinaire de l’Evangile. Car la médication des premières nous permet de tourner autour de nous-même. D’abord en nous assurant que nous sommes d’essence divine. C’est encou­rageant ! Et puis en nous invitant à nous dépasser jusqu’à nous promouvoir vers un Tout dont nous ne serions qu’une infime partie. Et c’est éblouissant ! Et cela nous épargne l’humble repentance et l’humble marche par la foi sans lesquelles, en effet, l’amour de Dieu, des autres et de nous-même est impraticable.

Disons-le aussi: Par les techniques du zen macrobiotique, nous nous occupons une fois de plus de notre “divinité” précieuse, de ses maux véritables ou de ses bobos! Nous quittons le pain quoti­dien, la cuisine ordinaire, la table communautaire, pour rejoindre dès maintenant et à toujours la clinique culinaire où, par dosages savants et raffinés, nous entrons pour une durée indétei minée en état progressif de guérison et de divinisation !

\* \* \*

En toutes choses, retenons ce qui est bon. Entre le *yin* de “la bouffe” des uns et *le yang* de la “famine” des autres - ce qui les rend tous malades — il y aurait certes place pour une alimentation diététique. L’Evangile nous l’enseigne. Elle se résume en quatre recettes :

1 Jean 3.7.

79

Premièrement, c’est “la foi et le contentement avec la piété”'. Quelle que soit notre situation, notre vie ne tient pas d’abord à nos circonstances, mais au Seigneur.

Deuxièmement, c’est “la sobriété” quia pour corollaire “l’hospi­talité généreuse”.1 2 Elle est facteur de guérison puisqu’elle nous enseigne pratiquement le bonheur de donner. C’est en effet revi­gorant !

Troisièmement, c’est la liberté de “manger de tout, car la terre et tout ce qu’elle contient sont au Seigneur”.3 Avis aux fervents disciples du régime x ou y, anxieux à la simple idée de le trans­gresser, obnubilés par les grammes à prendre ou ne pas prendre, colporteurs et témoins infatigables de ces régimes... plus que du Seigneur !

Quatrièmement, “l’homme ne vit pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu”.4 Ce petit-déjeuner- là nous garde dans une ligne elle-même facteur de bonne santé !

Avouons que les chrétiens négligent souvent cette diététique et s’en trouvent effectivement malades. Aller chercher dans le zen macrobiotique le remède à leurs maux est un “dopage” supplé­mentaire qui insensibilise au vrai mal et, sans le guérir, modifie le terrain que Dieu voulait assainir.

La clinique culinaire du zen, comme l’instinctothérapie de M. Burger, sont des légalismes. Rien de plus. Ils nous asservissent aux Eléments du monde. Ils disent : “Ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas; tout cela pour des choses qui se décomposent à l’usa­ge et qui sont des commandements et des doctrines d’hommes... Ils font figure de sagesse alors qu’ils ne contribuent qu’à la satisfac­tion de la chair”.5 Quand cette chair naturellement religieuse est ouverte aux Forces cosmiques, elle s’endurcit et devient imper­méable à l’Esprit Saint.

Les chrétiens sont souvent inconséquents, irréfléchis. Le Christ est venu affranchir l’homme de son asservissement aux légalismes, y compris celui des nourritures et des régimes religieusement

1 1 Tim. 6.6

2 1 Pierre 4.7-9

3 1 Cor. 10.25

4 Matth. 4.4

5 Coloss. 2.23

80

observés. Faire du zen macrobiotique ou de l’instinctothérapie des démarches favorisant la libération en même temps que la guérison de l’homme mortel, c’est se moquer de l’Evangile du Seigneur, c’est remplacer la grâce et la foi par des œuvres culinaires, et le pain de vie descendu du ciel par des nourritures terrestres.

La scientologie.

Entre toutes les philosophies religieuses à l’arrière-plan des médecines parallèles, celle dont se réclame la scientologie répond en tout point à cette définition: “L’imagination seule est au pouvoir”. En effet, cette médecine part d’a priori déclarés vrais. Objecterez-vous que l’expérience prouve l’inanité de ces a priori, il vous sera répondu que votre objection à elle seule atteste combien vous avez besoin de la scientologie. Car vous êtes “déréglé”, c’est- à-dire : votre “réactif’ est malade. C’est ainsi qu’un échafaudage de raisonnements établis à partir de prémisses aussi gratuites qu’incon­trôlables est déclaré juste. Exemple : Quand vous dites que la mort existe et qu’il serait insensé d’en nier la réalité, il vous est répondu: l’homme étant un dieu en devenir, il ne peut pas mourir. La réalité n’est pas ce que vous voyez, mais ce que je vous dis.

Il faut avouer que semblable pilule vous reste à la gorge, même si l’on vous recommande de l’avaler avec un gros verre de crédulité.

Cela dit, ce serait nous montrer superficiels à notre tour que de ranger la scientologie dans les rayons avoisinant la Méthode Coué ou le Training autogène de Schultz. Il ne suffit pas non plus de montrer ses ressemblances avec la sophrologie et de déclarer qu’elle en est une imitation structurée par d’autres techniques. On peut dire cela, certes, mais ce n’est pas l’aspect le plus controversé de cette prétendue médecine.

C’est sous deux autres aspects que nous devons en dénoncer les méfaits. Tout en prétendant soigner les gens, elle anesthésie leur conscience et travaille à les “déresponsabiliser”. Autant dire qu’elle en fait à toujours des infirmes. Voyez plutôt.

1. “Vous êtes né bon”. Ce certificat d’origine, à vos propres yeux ne tient pas ses promesses. Vous le voyez au contraire entaché de vilenies de toutes sortes et quelquefois de la pire espèce. Vous en souffrez. Pour le moins, vous en faites souffrir les autres.

81

Tranquillisez-vous. Vous n’y êtes pour rien. Votre “analytique” originel, de qualité irréprochable, est toujours actif en vous. Ce que vous voyez “entaché de vilenies” ne tient pas à lui, donc pas à vous! C’est votre “réactif” qui s’est émotionnellement déréglé. Sinon à votre insu, en tout cas malgré vous, il marque de son em­preinte délétère votre bonté naturelle. Que faire? Reconnaître vos torts? Avouer votre méchanceté? Confesser votre goût inné pour la suffisance ou votre penchant naturel pour le mensonge? Ce serait encore un signe du dérèglement de votre “réactif’. Laissez-vous au contraire entraîner par la “dianétique” proposée. Bientôt vos états psychiques et leur conséquence douloureuse au niveau “biologique” conscient et physique seront progressivement apaisés. Vous aurez une compréhension corrigée de vous-même et ne tarderez pas à goûter à la libération attendue. Ce qu’avec tourment d’esprit vous teniez pour des vessies, à la gloire de M. Hubbard et pour votre béatitude sera transformé en lanternes!

2. Mais il y a mieux. Car ce n’est là qu’une guérison superficielle. Vous n’avez fait que les premiers pas de votre rétablissement. Par une erreur encore imputable à votre “réactif’, vous avez cru que vous étiez une petite lumière sur la terre. Erreur! Laissez-vous soigner encore. La “dianétique” aura l’effet d’une fulguration de votre pensée et vous amènera à la vérité entière: Vous êtes un candélabre dans le ciel !

Et ce n’est là qu’une parole bien imparfaite des résultats aux­quels conduit normalement la scientologie. Car sa “dianétique” a pour vertu première d’abréger le cycle des réincarnations qui vous guérissent de votre “humanité” et de vous intégrer plus rapidement à votre “analytique” d’essence divine, vous assurant dorénavant déjà sur la terre, la maîtrise de votre présent et de votre avenir.

Simple question : Est-il nécessaire d’épiloguer longuement sur de telles données? Je veux bien qu’on dise de la bêtise humaine qu’elle est la mesure de l’infini. Notre étonnement toutefois, c’est qu’une telle philosophie trouve des adeptes. C’est que des gens en difficulté de vie usent des deniers de leur détresse pour consentir à de tels traitements, s’entraîner à de telles techniques.

Il va sans dire que l’Evangile contredit absolument de telles données. Il nous déclare créatures d’essence humaine et non divine. Il nous révèle la cassure originelle dont nous sommes effectivement

82

tous malades et dont la création tout entière souffre avec nous. Il inet tout en œuvre pour alerter notre conscience, notre intelligence, notre cœur, notre esprit et même notre corps, de l’état mortel qui nous aliène et de la responsabilité que nous portons tous solidaire­ment. Il met tout en œuvre également pour nous assurer, par le Christ et sa Parole, d’une entière guérison. Nous sommes person­nellement responsables de la vouloir, de nous en saisir avec ses effets, parfois momentanément limités, parfois immédiats et com­plets, de toute manière prometteurs de conséquences universelles et éternelles.

Il dénie absolument que nous soyons animés d’une vie divine altérée, guérissable par la dianétique et, au besoin, récupérable par des réincarnations successives.

La scientologie se garde du reste bien de nous expliquer com­ment et pourquoi notre essence divine et notre bonté originelle se sont altérées et comment et pourquoi il a fallu tant de siècles d’histoire pour que naissent M. Hubbard et la scientologie capables enfin d’inverser le processus.

Cette vision de l’homme et de son histoire est un leurre. Elle est un mythe, paré d’un langage modernisé, à la fois philosophique, religieux et psychanalytique.

La scientologie est à sa manière un antalgique. Psychiquement, elle assourdit la douleur et laisse croire au déclenchement d’un processus de guérison. Telle la cocaïne, elle excite mais en même temps stupéfie. Ses techniques d’injection du mythe et la “déres­ponsabilisation” qui l’accompagne jusque dans le subconscient, pré­parent le patient à un “réactif’ en effet parfaitement corrigé. Il sera capable dorénavant de nouvelles décisions. Elles ne seront plus les siennes propres. Je discerne que les techniques utilisées le mettent en symbiose avec les Pouvoirs qui se prétendent divins alors qu’ils ne sont que célestes.1 Les Eléments, leur “loi”, leur “esprit”, ne mêlent-ils pas leurs exigences aux lois divines et humaines, qui en­traînent le patient sur un chemin de libération illusoire?

La scientologie nous promet une promotion à un état divin. Sa philosophie de l’existence et ses guérisons assoient l’homme à la table vide d’un faux dieu dont M. Hubbard est le prophète.

1 Tout ce qui est céleste n’est pas nécessairement divin.

83

Le yoga et la Méditation Transcendantale.

Nous avons hésité. Fallait-il, ou non, au vu de la brièveté de notre propos, retenir l’attention du lecteur sur ces deux techniques de la maîtrise de soi et de la guérison? Ne fallait-il pas simplement renvoyer les personnes intéressées aux deux livres1 qui, de manière approfondie, traitent largement de ces sujets et donnent toutes les informations souhaitables?

Deux raisons majeures nous incitent à maintenir ces paragraphes en dépit de leur brièveté.

Premièrement, la propagande en faveur du yoga et de la M. T., largement soutenue par les media, laisse croire à toute personne mal informée qu’il s’agit d’une gymnastique du corps et de l’âme. Elle apparaît même d’autant plus recommandable qu’elle est présentée d’abord comme une forme d’éducation physique et psychique qui équilibre à tous égards, ensuite comme un remède souverain pour ce risque ou ce facteur de maladie connu de toutes les couches de la population laborieuse et studieuse : le stress. Mais une étiquette aussi hautement colorée et accrocheuse correspond- elle au contenu?

Deuxièmement et devant cette dernière question, nos lecteurs mal informés, n’ayant nulle connaissance de ce que disent les deux livres parus sur ce sujet, pourraient déduire de notre silence que yoga et M. T. ne sont pas du nombre des panacées en vogue et à suspecter.

En réalité, elles sont au nombre de celles dont il faut se détour­ner absolument. En dépit de toutes les vertus dont elles se parent et de tous les exemples et témoignages positifs par lequels elles se prétendent recommandables.

*Le yoga* n’est pas une gymnastique. Il est un ensemble de pos­tures étudiées et exercées à des fins précises: une captation (ou réception des ondes) de l’Energie céleste appelée “prana”, en concomitance avec une respiration elle aussi captatrice de ce même “prana”, réglée de manière à communiquer cette énergie vivifiante à toutes les parties de notre corps, à chacun de nos organes en particulier. Mais, parallèlement, le yoga nous entraîne, par étape,

1 Editions Ligue pour la lecture de la Bible : “Non au yoga” Maurice Ray.

“Radiographie chrétienne du yoga, de la M. T. et de la réincarnation” Denis Clabaine.

84

vers une extase ultime, sorte d’explosion de soi-même caractérisée comme une fusion de notre être dans l’unique et multiple Dieu Impersonnel qui n’est “ni Dieu ni non Dieu” mais 1’“Eternel Absolu” dont l’impassible Bouddha est le reflet pétrifié.

*In cauda venenum* Z1 L’expression est ici à sa juste place, sauf qu’en l’occurence la pointe n’est pas l’aboutissement d’un ensemble de données nous injectant finalement et à notre insu le poison qu’elle comporte. Non! La pointe est au départ; au périnée, à la hauteur de notre coccyx. Là serait lovée une énergie dénommée *kundalini,* en attente de libération. Le yoga la lui apporte et l’accompagne dans le cheminement extatique auquel elle conduit. Quand, après sept étapes — notre colonne vertébrale en recèle les paliers ou chacras — elle atteint la huitième (au sommet du crâne), la fusion avec l’Etre universel est consommée.

Cette *kundalini,* déjà dans son état latent aux effets limités, a son propre dynamisme néfaste. L’Ecriture nous en avertit: “La chair a des désirs contraires à l’Esprit... L’affection de la chair, c’est la mort”.2 Car cet état naturel est un état souillé, corrompu et corrupteur. Jésus-Christ ne nous appelle pas à spiritualiser la chair. Il nous appelle à nous en séparer, à la laisser à la place définitive qu’il lui a attribuée: crucifiée avec lui sur la croix. A la place de la chair, il nous offre d’accueillir en lui donnant pleine autorité: l’Esprit Saint qui rend à notre esprit, à notre âme et à notre corps l’intégrité de santé, de vie et de liberté à laquelle nous aspirons tous.

En dénégation à cette révélation évangélique, le yoga comme la M. T. visent la divinisation de la chair. Par la respiration, les poses, les mantras, assujettissant l’esprit, l’âme et le corps à cette visée, l’homme est appelé à devenir un “surhomme”, finalement un petit dieu qui fusionne avec l’impersonnel Dieu.

En réalité, sublimer la chair et la conduire à l’extase, ce n’est pas parvenir à un état de haute spiritualité, c’est au contraire parvenir à cet état de haut angélisme dont Pascal a dit justement qu’il était la fusion avec la bête, imitation satanique de l’Agneau qu’est le Seigneur. Précisons-le encore : en aucun cas et sous aucune forme,

1 Dans la queue, le venin !

2 Gai. 5.17; Rom. 8.6.

85

notre rachat et notre promotion à l’état d’homme rempli de l’Esprit ne nous identifient avec Dieu. Par grâce et non par nature, nous communions avec le Créateur qui nous réconcilie avec lui et avec toute sa création. Mais cette communion nous laisse à notre place d’homme et ne nous confère aucune divinité. De plus, nous sommes en communion d’amour personnel avec un Dieu que nous connais­sons aussi dans la richesse de sa personnalité : Père, Fils et Saint- Esprit, et non avec la Vacuité silencieuse et éternelle de son Essence Impersonnelle.

Mais le poison du yoga et de la M. T. s’inocule aussi d’une autre manière : au niveau du corps et de l’âme par les poses et la respi­ration, au niveau de l’esprit par les mantras et les yogas du rite et de la connaissance. Le patient qui souffre de ses complexes d’infériorité, de ses difficultés relationnelles, de ses angoisses devant son sort mortel, s’entend promettre l’acquisition de pou­voirs supérieurs. Il lui est assuré la possibilité de se maîtriser psychi­quement, la faculté de se dépasser en retrouvant, avec l’équilibre et la santé, une harmonie qui le rendra participant d’une existence éternelle.

Une seule condition : parvenir à un état de médiumnité, c’est- à-dire travailler à passer de l’état déterminé qui est naturellement le nôtre à un état dépersonnalisé, désintégré. Comme le disait l’exemple cité,1 passer d’un état conscient à un état d’absence ou de vide de soi, d’un état solide à un état gazeux. Par ce processus dont les exercices yogiques ou encore les répétitions de mantras sont le mécanisme, on parvient à l’extase, c’est-à-dire à cette con­dition où notre être tout entier passe sous contrôle non plus de la conscience, mais du subconscient, non plus de la force de notre volonté propre, mais de la force de la volonté énergétique cos­mique.

Le tour est joué, et il n’est pas besoin d’être grand clerc pour en comprendre l’astuce. L’anesthésiant s’avère rapidement efficace. Une béatitude relaxée, dé-stressée, dé-contractée, pour un temps limité en tout cas, résulte de cet euphorisant. Les adeptes du yoga et de la M. T. le reconnaissent et même s’en réjouissent. Progressi­vement apaisés, détendus, ils sont véritablement entrés dans une

1 Fin p. 24, début p. 25.

86

nouvelle condition d’existence. Ils ne sont pas encore dans le ciel. Ils sont sur la terre, mais baignent dans un état céleste intériorisé qui, tout en les dominant, les soustrait à la réalité et les harmonise avec les Forces cosmiques.

Un lion en cage, en effet, a perdu tout stress. Il peut vivre décon­tracté. Son avenir est assuré. A tous égards. Mais un lion en cage est-il encore un lion? Les dompteurs l’assurent. Les yogis et autres Maharischis certifient aussi à leurs patients que le cirque cosmique est leur vraie liberté. Il y a de singuliers rapprochements à faire entre un yogi en pose de lotus ou d’arbre... et un lion drogué (dompté) assis sur un tabouret, les pattes en l’air, salué par les applaudissements des spectateurs. Les Eléments du monde organi­sent bien leur spectacle !

Il est tout de même dérisoire d’avoir à faire un tel constat et de se souvenir en même temps de l’autre réalité. Jésus-Christ est venu en ce monde pour affranchir l’homme et, en le guérissant, lui rendre le goût de l’aptitude à une liberté responsable. A cet effet, il a mené bataille contre les Forces et les Puissances célestes acharnées à enfermer l’homme dans un déterminisme aliénant et mortel. Et l’apôtre de dire i1

*A vec Christ Dieu nous a rendu la vie.*

*Il nous a pardonné toutes nos fautes.*

*Il a annulé le document accusateur que les commandements de la loi divine retournaient contre nous.*

*Il Va fait disparaître.*

*Il Va cloué à la croix.*

*Il a dépouillé les Autorités et les Pouvoirs célestes.*

*Il les a publiquement livrés en spectacle.*

*Il les a traînés dans le cortège triomphant de la croix.*

Et que voyons-nous aujourd’hui? Une réalité inverse. Les hommes se détournent de la vérité pour croire au mensonge et apportent à l’enseigne du yoga et de la M.T. cette démonstration: sous l’autorité des Eléments, avec l’applaudissement des media et même parfois l’approbation d’ecclésiastiques, ils se laissent berner jusqu’à devenir, par leurs poses, leur respiration contrôlée,

1 Coloss. 2.13-15.

87

leur récitation rituelle de mantras, les acteurs consentants d’un spectacle attestant leur aliénation et la revanche des Forces célestes vaincues par le Christ.

En conclusion, citons Denis Clabaine : “Tous les programmes de ces Forces ‘nirvaniques’ sont des programmes de désévolution, de déstructuration, de dissolution, de la différenciation propre au vrai moi et à tout ce qui est qualitatif. C’est comme si l’on introduisait une horloge ou une automobile dans un haut fourneau : ça c’est de la fusion ’. Mais il ne faut pas demander ensuite le moindre service à la mécanique une fois fondue. Les techniques du nirvana (Forces cosmiques) sont des hauts fourneaux du psychisme. Toute propor­tion gardée, bien sûr. La substance de l’âme et ses facultés essen­tielles sont indestructibles. Et le corps ne peut être trop mal mené sous peine de mort trop rapide. Mais il peut y avoir entre l’âme et le corps ce type de divorce qu’on appelle l’aliénation; et les formes et degrés en sont fort divers, depuis la banale distraction jusqu’à l’hébétude et la catalepsie. Les belles spéculations métaphysiques de l’hindouisme (et compagnie) pâlissent quelque peu quand on les voit sous leur véritable jour... Quand Dieu a dit : “Que la lumière soit’.”, il a séparé la lumière des ténèbres... Il a ensuite séparé “les eaux d’en haut” et “celles d’en bas”. Il a séparé la mer et la terre, etc. Le vieux serpent veut toujours séparer ce que Dieu a uni, mais aussi unir ce que Dieu a séparé : il fait toujours le contraire de Dieu. Et en tâchant, si possible, d’avoir l’air de faire ce que Dieu fait...

Le yoga est l’un des moyens les plus efficaces pour éteindre la lumière de Dieu dans une âme. On ne s’en méfie pas, car il ne sem­ble hostile ni à Dieu, ni au Christ. Mais il “pompe l’air” de l’âme et la lumière de l’air avec lui. L’âme perd sa ressemblance avec le vrai Dieu dont elle ne reçoit plus la lumière, et qui lui devient totale­ment étranger et inaccessible. Tandis que le serpent (à l’arrière-plan des Forces cosmiques) lui en tient lieu et l’entortille à sa ressem­blance et à son image...”1

Les Rosicruciens.

Il pourrait paraître étonnant que nous rangions ce mouvement à l’enseigne d’une “médecine”. De toute évidence, elle n’en est pas une. Elle est avant tout une philosophie et une religion.

1 “Radiographie chrétienne du yoga”, Ed. Ligue pour la lecture de la Bible, p. 130-132.

88

Nous avons cependant de bonnes raisons d’en laisser apercevoir ici quelques aspects. L’une d’elles tient au fait que notre informa­tion sur les médecines parallèles sera lue par de nombreux chrétiens africains. Or, le continent noir est sans cesse confronté au mouve­ment A.M.O.R.C. (“Ancien et mystique ordre rosae crucis”) et par­mi les chrétiens beaucoup se sont laissé séduire par ses propositions alléchantes.

L’âme africaine, en cela semblable à celle de beaucoup d’Euro­péens, est naturellement intéressée aux pouvoirs de la sorcellerie appelée “magie blanche”. Là-bas comme ici, elle tient une grande place dans la médecine populaire. Et les Rosicruciens sont vivement intéressés au développement des pouvoirs parapsychologiques, au service, disent-ils, d’une guérison de l’homme, également au main­tien de sa santé. De fait, ses orientations nous invitent à une com­préhension approfondie de nous-même, de nos besoins psychiques et spirituels, dans le cadre et par le recours simultané d’une part des Energies cosmiques, d’autre part des pouvoirs latents qui sont en l’homme.

Dans une époque où le désarroi est la règle générale, comment ne pas s’intéresser à une métaphysique qui vous assure :

* le salut face au mal, à l’échec, à la mort,
* la maîtrise de vous-même et des autres par l’acquisition de pou­voirs extraordinaires,
* la libération et la guérison de vos inhibitions ou autres infirmités intérieures,
* une protection surnaturelle nous mettant à l’abri de toutes les forces maléfiques,
* une communion avec le monde invisible et la révélation des richesses que nous pouvons en recevoir.

De quoi mettre au cœur de tout homme souffrant le désir de ces médications, valables même pour les bien-portants !

Pour ne rien cacher, précisons qu’une des raisons du succès de ce mouvement, c’est que tout adhérent ne voit sa candidature agréée que s’il consent à l’initiation préalable, laquelle le met au courant de secrets révélés aux seuls initiés. Le voilà promu au rang d’une élite. En soi seul, c’est attirant. Pour le moins, la sottise hu­maine le croit, celle d’Afrique autant que celle d’Europe.

89

On s’étonne que des chrétiens puissent mordre si facilement à l’hameçon rosicrucien.

D’abord parce qu’au niveau de la simple vérité historique, ses affirmations concernant les origines des Rosecroix et leur haute tradition assurée universelle reposent sur des déclarations péremp­toires mais sans preuve aucune. Un exemple tiré de la “Profession de foi rosicrucienne de San José” (1930) dont les sept articles commencent par: *Je sais* et non *je crois:* “L’homme est un segment de l’âme divine, à travers des incarnations successives.” Et tout ce qu’ils prétendent savoir de Jésus est à l’enseigne — tenez-vous bien — de “la vérité simple et précise qui découle de toutes les archives rosicruciennes”, secrètes bien entendu !

La “magie blanche” — soit les techniques de guérison de certai­nes médecines parallèles — sans user de ce vocabulaire, recourent en fait aux mêmes principes de communication et de collaboration avec les Forces cosmiques.

Pour la plupart, elles s’interdisent ce langage d’initiés ou appa­renté à une quelconque religion. Elles veulent garder leur force de crédibilité et pour cela mettent en valeur avant tout leur apparence purement scientifique. Leur vocabulaire évite donc toute coloration métaphysique et se limite à la description détaillée de techniques d’intervention.

Cependant, il leur serait difficile de faire totalement abstraction de ce qui déborde du cadre de la stricte rigueur scientifique. Aussi, à défaut d’explication, emploient-elles l’affirmation. L’existence des “Forces cosmiques” est constatée et cataloguée à l’arsenal des causes. Elles sont du reste actives et nul ne saurait le nier. Après quoi, on décrète, une fois pour toutes, comme feu Monsieur le Professeur Monod, que tout tient du “Hasard et de la Nécessité” et que les mots ayant été prononcés, la réalité leur correspond nécessairement. La Science est Dieu, n’est-ce pas, et quand elle perdrait un peu de sa Force, on la revigore en agréant qu’elle soit un peu ésotérique sans pour autant perdre même une bribe de sa pure qualité scientifique.

Les Rosicruciens n’ont pas ce réflexe de pudeur... ou plutôt de fausse honorabilité. Ils ont certes, eux aussi, forgé pour leur usage un très beau mot. Ils parlent de *’TEgregore”,* d’un “rassemble­ment des entités terrestres et célestes”. Mais ils ont le courage et

90

la loyauté de reconnaître que ce Haut Conclave formé d’Autorités invisibles peut agir sur la terre en collaboration avec des personnes qui se prêtent volontairement à leur action. Elles la recherchent même. Aussi, les Rosecroix disent-ils ouvertement ce que d’autres refusent de reconnaître, par exemple que le magnétisme humain, limité dans ses effets, peut recevoir en retour d’un compagnonnage avec les Entités célestes une dynamisation exceptionnelle, aux consé­quences exceptionnelles elles aussi.

Et ce secret initiatique est la note générale non seulement de tou­tes les doctrines mais de toutes les activités du Mouvement.

Comment donc des chrétiens peuvent-ils concilier ce secret avec leur foi en Christ qui, lui, déclare : “J’ai parlé ouvertement au monde, j’ai toujours enseigné... et je n’ai rien dit en secret”.1 Que n’entendent-ils l’apôtre Paul s’écriant: “Nous avons dit non aux procédés secrets. Nous ne falsifions point la Parole de Dieu... C’est en manifestant la vérité que nous cherchons à gagner la confiance de tous les hommes...”2

Las ! Quelle communion entre l’Evangile offert à tous, sans dis­tinction de race, de classe, de titre, de personne, et cette métaphy­sique “supérieure à tout ce que peuvent enseigner les religions courantes” et accessible à une seule élite?

Quel rapport des chrétiens pourraient-ils jamais établir entre le Dieu de Jésus-Christ et le “Dieu ENERGIE infinie, Conscience Universelle qui réside en toutes ces choses”?

Quelle commune mesure trouveraient-ils entre Jésus-Christ fils du Dieu vivant et le Jésus rosicrucien (Joseph de son vrai nom) “initié aux techniques spirituelles du Thibet, des Indes et de l’Orient en général... réchappé de la croix grâce à l’intervention ultime de Pilate et réanimé grâce aux Forces cosmiques des médecins esséniens?”

Comment des chrétiens peuvent-ils célébrer Vendredi Saint et Pâques et professer que, selon une loi universelle de compensation (appelée le khàrma), l’homme pécheur doit se racheter dans cette vie déjà, et s’il le faut par une ou plusieurs réincarnations où il paiera le solde de ses culpabilités?

1 Jean 18.20 - 2 2Cor.4.20

Ces deux citations pourraient être mises en exergue à l’ensemble de mon livre!

91

Mais ce qui nous paraît devoir être relevé plus particulièrement ici, c’est l’affirmation, *non secrète celle-là,* que les membres de l’Ordre et leurs maîtres sur la terre sont en communication avec le conclave (l’Egregore) supraterrestre de Maîtres invisibles et hiérar­chisés. Ce “sanctum céleste” serait “un point focal des radiations cosmiques de santé, de paix, de joie et d’éveil intérieur”.

Le magnétisme physique est une réalité terrestre. En parapsycho­logie, il caractérise la transmission de pensées déclarée “cosmique”. Cela fait scientifique, et c’est rassurant pour les naïfs. Les Rosicru- ciens, eux, n’en ont cure, car dans ce domaine ou dans d’autres, ils disent ouvertement recourir au “conclave des Puissances invisibles”.

L’Ecriture a donné leur véritable nom à ces Puissances et a souli­gné leur autorité et leur capacité d’action. Mais, contrairement aux Rosicruciens, elle nous invite à ne jamais requérir leur appui, parce qu’il se solde au prix que nous connaissons : notre aliénation.

Le crédit d’honnêteté que nous avons attribué à l’A. M. O. R. C. ne nous fait approuver pour autant ni ce mouvement, ni sa doc­trine, ni son recours à l’astrologie et à la magie blanche au service du maintien de la santé du corps, de l’âme et de l’esprit. Tout au plus nous aide-t-il à mettre en lumière ce que sont les Forces cosmiques dont se réclament les médecines parallèles, mais sans l’étiquette d’Egregore ou d’Entités célestes que leur accolent les Rosicruciens.

Ces derniers nous disent, par expérience renouvelée, que “le point focal des radiations cosmiques” est ouvert à qui désire entrer en contact avec lui. La médiation du Seigneur n’est pas requise. On voit mal, en effet, comment le Seigneur, qui a triomphé de ces Puissances et les tient captives de sa volonté, deviendrait l’intermé­diaire de leur concours. C’est donc avec le seul appui de sa propre volonté que l’adepte peut rechercher cette énergie. Les Rosicru­ciens nous assurent qu’une fois le contact obtenu, tout adepte reçoit “un influx d’illumination et d’inspiration qui établit et main­tient une liaison permanente entre lui et sa conscience cosmique... Dès lors il est même imprégné d’un pouvoir aux effets régénérateurs aussi bien du corps que de sa pensée”.

On ne nous cache rien, là non plus. Sauf qu’on ne nous dit pas le véritable prix payé pour cette imprégnation et cette liaison dorénavant permanente : notre être conscient et responsable entre

92

en “état second” et laisse la première place à un “Soi” plus grand, céleste nous dit-on. En réalité, notre subconscient maintenant incontrôlé, avec ses pulsions et automations, est librement offert aux Forces cosmiques. Leur dynamisme sera effectif, leur thérapie souvent efficace et réelle. Elles auront même des attentions envers cet instrument maintenant docile en leur pouvoir. Le patient guéri — dynamisé par l’Energie céleste — sera dorénavant sur la terre et à leur bénéfice le medium actif et consentant, pour le moins dans les limites de leur persévérante dénégation du Dieu créateur et souverain, et dans leur volonté d’être, elles, reconnues comme souveraines.

En ce cas, et sous certains aspects, médecines et Rosicruciens sont véritablement parallèles!

L’iridologie.

Elle a derrière elle une histoire très ancienne puisqu’on la trouve pratiquée par la médecine chinoise et chaldéenne plus de mille ans avant Jésus-Christ. Elle se réclamait à l’époque déjà d’une double affirmation :

La première, commune à de nombreuses mystiques anciennes et modernes : notre destin est inscrit dans le grand cosmos; nous en découvrons le sens par l’astrologie, c’est-à-dire l’étude de la confi­guration des astres au moment de notre naissance et tout au long de notre existence.

La deuxième, propre à l’iridologie : l’homme est constitué d’un grand nombre d’organes dont l’ensemble est comparable au grand cosmos. L’état de cet homme, soit aussi ses maladies ou ses accidents et leurs séquelles, est repérable entièrement dans ce microcosme qu’est son œil. Cette double affirmation, vous le concevez sans peine, permet d’établir des rapports “intéressants” entre l’astrologie et l’iridologie. Ce n’est pas le lieu d’en discuter. Nous signalons simplement cet “intérêt” afin d’attirer l’attention des lecteurs sur cet aspect non négligeable (et non négligé!) de l’iridologie. Bien entendu, la science iridologique, qui se veut pure­ment scientifique, se désintéresse absolument de cet aspect-là.

93

A l’enseigne de la seule science, nous devons à la vérité d’ajouter aussitôt que l’iridologie, c’est-à-dire la technique du bilan de santé par l’examen des yeux, est contestée par de nombreux médecins. Ils vont même jusqu’à refuser à l’iridologie la moindre connotation scientifique.

Et leurs raisons ne manquent pas d’être tout de même impres­sionnantes. Encore faut-il les entendre en connaissance de cause.

Avec M. Jausas, faisons donc un petit “essai” d’iridologie: “Commencez par vous rappeler que les poumons se localisent à 9 h. dans l’œil droit et à 3 h. dans l’œil gauche (en considérant l’iris comme le cadran d’une montre, 12 h. sont en haut). Et plus facile­ment encore les reins, qui sont à peu près situés dans les deux yeux à 6 h. Regardez des iris clairs dans votre entourage (sous la loupe ou éclairage spécial) et voyez si des taches coïncident avec ces localisations d’heures. Interrogez et vous verrez combien de fois votre diagnostic est juste...”1

Ces quelques lignes nous ont fait découvrir la technique du diagnostic: l’étude de l’œil — la coloration de l’iris, son relief, sa pigmentation, ses taches, ou encore la dilatation de la pupille, la configuration de la colerette, etc. — révèlent “des anomalies elles- mêmes rattachées à des troubles fonctionnels ou à des lésions des différents organes du corps”.

Suit alors l’analyse des signes observés: il y a leur hiérarchie d’importance, il y a ceux qui nous parlent de l’état de santé passé, il y a ceux qui concernent le présent, et les déductions qu’on peut en tirer quant au rétablissement de la santé. Ces signes indique­raient aussi un mal passager, ou alors un état chronique, ou une menace d’aggravation irréversible. Et à partir des signes, il y a la localisation de l’organe atteint.

M. Jausas précise : “Il n’y a aucune part de voyance dans l’inter­prétation iridologique que nous exposons. Nous ne nions pas que certains iridologistes ont obtenu ou obtiennent des résultats remar­quables grâce à ces phénomènes de voyance.”

Nous apprécions l’honnêteté de cette information.

A signaler encore que l’iridologue dans sa topographie irienne utilise une illustration connue par l’auriculothérapie. Il imagine un

1 “Traité pratique d’iridologie”, Ed. Dangles Paris, p. 10-11

94

homme debout dans le cercle de la pupille. A noter qu’une autre école place dans cette pupille un fœtus ayant la tête et l’extrémité des pieds à midi, les vertèbres cervicales entre 10 et 1 1 h., le coccyx à 6 h., les genoux à 3 h. L’auriculothérapie fait donc de même, sauf que le fœtus a sa tête dans le lobe charnu au bas du pavillon auriculaire; son dos épouse la forme arrondie de ce même pavillon, son coccyx étant dans la partie supérieure de cette courbe. Là encore, il y aurait des rapprochements “intéressants” à faire entre le diagnostic de l’iridologie et le traitement par l’auriculothérapie.

Soyons honnêtes nous aussi. Et disons sans plus que les “signes” déclarés précis, contrôlables, exacts, correspondants, sont contestés absolument par la médecine officielle et scientifique. Certes, elle discerne, par l’examen de l’œil et non seulement de l’iris, des maladies connues telles la jaunisse, l’hypertension, ou le diabète, certaines affections des reins, etc. Mais pour le reste... tests, preuves et contrepreuves à l’appui, elle ose affirmer “que le diagnostic par les yeux et les affirmations des iridologues sont privés de fonde­ment scientifique”.

Dans un article du Dr alémanique U. Senn,1 on lit cette impor­tante remarque : “Les iridologues n’ont pas le droit de se plaindre si les praticiens de la médecine scientifique les répriment ou les ignorent... Des examens sérieux ont été faits dans les hôpitaux par des hommes de science exempts de préjugés, pour voir s’il n’y avait pas quand même quelque chose là-dedans. Si l’efficacité de cette méthode avait pu être démontrée, il serait du devoir de tous les médecins de l’appliquer à leurs patients. Qui se donnerait la peine de soumettre les malades à des examens longs et pénibles selon les méthodes classiques, s’il suffisait, pour arriver au même résultat, de scruter à la loupe la profondeur de leurs yeux?”

Avec le même souci d’honnêteté, nous devons ajouter que le Dr Samuel Pfeifer rapporte une autre constatation troublante. “Les iridologues nous assurent constamment qu’il n’y a qu’une seule clef ou tabelle d’interprétations des signes observés dans l’œil. Or, un ophtalmologue allemand connu en a compté jusqu’à... 19 !2

Quelles conclusions devons-nous apporter?

1. Revue ‘Appel de minuit”, Foyer 37, Le Locle
2. Opus cité, p. 93. A la page 98, il rajoute une liste impressionnante d’expériences et conclut que dans aucune de ces expériences, les iridologues ne purent étayer leurs affirmations de résultats conséquents.

95

1. J’ai entendu personnellement M. André Roux, naturopathe et iridologue français déclarer qu’en Allemagne il y a une trentaine d’années, à l’hôpital municipal de Karlsruhe, un test portant sur six cents cas, aurait démontré l’exactitude de l’examen clinique par l’iridoscopie. Il serait tout de même souhaitable pour les pa­tients que les médecins pro ou anti iridologues s’accordent aussi sur l’exactitude de leurs affirmations ou leurs dénégations.
2. L’iridologue peut être un chercheur et un observateur au ser­vice d’un art qu’il veut rigoureusement scientifique, même si des “confrères” se sont détournés de cet art parce que convaincus qu’il n’en est pas un. Gardons-nous donc de déclarations et surtout de condamnations elles aussi souvent infondées. Dire que tout irido­logue est un occultiste usant d’un stratagème satanique serait user d’une même stratégie. Et un chrétien ne peut se permettre de telles généralisations. Elles seraient non seulement injustes mais scan­daleuses.
3. Il est possible que consciemment ou inconsciemment des iridologues longuement formés à l’observation et à l’expérimen­tation à laquelle elle les conduit aient acquis un savoir qui, pour n’être pas scientifiquement “démontrable” n’en est pas moins réel, même s’il doit l’essentiel de sa connaissance à une intuition ou à un don personnel. La sûreté du diagnostic d’un médecin de méde­cine générale, elle non plus, n’a pas toujours la science pour seul critère. Dans une préface à un important traité d’irido-diagnostic, le professeur Jean Brossy de la Faculté de médecine de Montpellier reconnaît l’effort des iridologues pour “relier les connaissances scientifiques à l’empirisme de la méthode”. Cet empirisme est évident. Il explique donc la suspicion dont elle est l’objet. Au mieux donc, cette méthode d’examen doit être complétée et contrôlée par telle autre méthode moins empirique.
4. Il ne faut pas confondre l’iridologue et l’ophtalmancien. Le premier limite son examen clinique à l’établissement d’un bilan de santé, c’est-à-dire des dispositions pathologiques du patient. Il veut donc ainsi prévenir la maladie. Et s’il découvre une anomalie, il établit le diagnostic par d’autres méthodes d’investigation connues de toute médecine. Par contre, hors ce bilan de santé ou le discer­nement des maladies évoquées plus haut, tout diagnostic par les yeux tient de l’ophtalmancie, c’est-à-dire de la divination. En effet,

96

il est des iridologues qui ont constaté les “intéressantes” coïnci­dences existant entre la carte iridologique d’un œil... et la carte zodiacale. Cette dernière, sous forme d’un cercle semblable à un œil partagé en douze portions ou maisons, dira elle aussi que la tête et les pieds sont à midi, les dernières vertèbres à 7 h., etc. Un éminent astrologue, M. Barbault, “a constaté une concordance parfaite d’environ 70 pour cent entre la localisation des signes iriens et la position des planètes”.1 Cette voie étant ouverte à l’astro- iridologie, beaucoup d’iridologues, empiristes plus que médecins, l’empruntent avec un grand “intérêt”. Est-il besoin de dire qu’ils ont alors franchi une frontière et qu’ils appartiennent non plus à la confrérie des médecins mais à celle des occultistes... (à ne pas con­fondre avec celles des... oculistes!).

Dans ce cas, un chrétien ne peut que refuser de se laisser exami­ner par un tel iridologue. Car il n’est plus chez un médecin mais chez un magicien ou un devin, au sens biblique de ces termes.

L’homéopathie.

C’est la médecine la plus difficile à cerner avec la certitude de rester objectif et de ne pas porter préjudice à ceux qui s’en récla­ment ou, au contraire, à ceux qui la condamnent. Car elle est hautement prônée par des médecins sérieux et ouvertement décriée par des médecins tout aussi sérieux.

Si l’on en croit l’information donnée, elle est officiellement en­seignée en France dans les Facultés de pharmacie, et trois milliers de médecins l’inscrivent à l’enseigne de leur art. “L’Institut na­tional homéopathique français groupe actuellement onze Ecoles: Paris, Lyon, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Dauphiné-Savoie, Marseille, Toulouse, Limoges, Strasbourg, Nantes et Montpellier... Depuis 1976, un organisme les fédère sous l’appellation: ‘Ecole française d’homéopathie’... Elle délivre un diplôme national aux candidats reçus après trois ans d’études homéopathiques effectives dans l’une des filiales.”2 En Allemagne, il en va de même, et il faut

1 “Traité d’irido-diagnostic”, René J. Bourdiol, Ed. maison neuves, 57 Sainte Ruffine.

2 “L’homéopathie sans masque", D. Démarqué, Ed. Doin, p. 195.

97

ajouter à ces praticiens plus de 3’000 “guérisseurs” autorisés qui soignent par l’homéopathie. Nos recherches ne nous ont pas permis d’établir de statistiques semblables pour la Suisse.

Constatons ce fait. Alors que durant de très nombreuses années la médecine homéopathique est restée tout à fait séparée de la mé­decine allopathique officielle, aujourd’hui cette ligne de séparation s’estompe. Beaucoup de médecins sont favorables aux deux théra­pies, même s’ils ne sont pas encore nombreux à avoir été formés à l’une et à l’autre école.

A l’étonnement du profane, c’est d’abord le fondement dit scien­tifique de la médecine homéopathique qui est formellement con­testé par certains.

Il faut savoir que ses principes essentiels peuvent être ramenés à quatre propositions :

1. *La loi de similitude,* tenue pour la pierre angulaire de la doc­trine du fondateur allemand Samuel Hahnemann (1755-1843): “Similia similibus curantur”, c’est-à-dire: “Les semblables sont guéris à l’aide des semblables”. En pratique : “Tout agent qui produit chez l’homme sain certaines manifestations peut faire disparaître chez l’homme malade des manifestations identiques”. Ou encore : “Il faut donner aux malades la substance qui provo­que des symptômes semblables aux siens chez l’homme en bonne santé”.

L’homéopathe explique que la vertu thérapeutique “n’appar­tient pas au médicament lui-même, mais plutôt à l’organisme dont la substance ingérée stimule les défenses”. Le processus de guérison est une recherche de rééquilibre de l’harmonie de la santé. Les microbes, eux aussi, création du Seigneur, ne sauraient être consi­dérés comme “mauvais”. C’est le “dysfonctionnement” de notre organisme marqué par la chute qui leur confère momentanément un pouvoir débilitant ou même mortel. En réalité et dans le langage de Hahnemann, le remède agirait sur “l’énergie vitale animant la partie matérielle du corps humain... l’affliction dynamique faible étant éteinte par une plus forte si elle lui est semblable”.

Or, cette loi de similitude est aujourd’hui contestée. Citons le Dr J. Lecomte: “La loi de similitude n’a aucune base expérimen­tale; elle n’a aucun caractère de généralité ni aucune valeur prédic­

98

tive... Que ce soit en pathologie, que ce soit en thérapeutique, il n’y a pas de loi de similitude”.1 On ne peut guère être plus formel.

1. *L’individualisation du malade.* Il est connu que nous ne réagissons pas tous de même manière à un incident ou même à un accident. Hahnemann a étendu cette observation et établi une sorte de répertoire des symptômes et manifestations de la maladie en rapport avec des types de malades définis selon leur tempéra­ment et leur comportement.

Cette médecine de la personne a eu, avant Hahnemann et après lui, d’autres défenseurs et illustres praticiens. Et nous ne saurions objecter à ce souci de traiter le malade et non pas seulement la maladie. Mais il convient alors de faire deux remarques:

Premièrement, cette approche personnelle du patient se rencon­tre aussi chez des médecins allopathes, et n’est pas une particularité propre à la seule homéopathie.

Deuxièmement, l’individualisation ne saurait, sans danger pour le patient, éviter les vérifications qu’offrent les techniques actuelles développées par la médecine allopathique. L’homéopathe obnubilé par la connaissance de son patient d’une part et sa clarification des symptômes d’autre part peut tomber dans le simplisme des ana­logies.

1. *L'individualisation du remède.* Elle découle du principe pré­cédent. Et c’est sur ce point précis que se définit véritablement l’art du médecin homéopathe. Car si la symptomatologie oblige déjà à une interprétation en soi difficile des causes, il convient, en plus, de définir, en fonction du patient — de son histoire, de son état présent, de ses réactions perçues ou supposées — le processus de la guérison qui vise, non à supprimer la cause seulement, mais à assainir le terrain rendu ainsi capable, dorénavant, de résister à la maladie. Nous n’avons rien à redire à cela sinon que la logique du système a pour corollaire une science de l’observation subjective et non plus scientifique. En outre, c’est une manière d’échapper à toute analyse scientifique de l’homéopathie puisqu’il n’est jamais possible d’effectuer des études comparées, statistiquement signi­ficatives. On nous objectera que des tests ont été établis à partir d’expériences faites avec des animaux, notamment avec des rats.

1 “Revue médicale de Liège”, vol. 35 no 9, mai 1980.

99

Comment concilier cette objection avec ce propos lu sous la plume d’un homéopathe dont j’ai oublié le nom: “De l’animal à l’homme, il y a un véritable abîme comportemental.”1

1. *L’atténuation de la matière médicamenteuse,* ou dilution obtenue “par des passages successifs d’un milieu concentré à un deuxième plus détendu dans le solvant, et ainsi de suite”. Cette dilution est littéralement infinitésimale puisque “elle est de l’ordre du millionième de picogramme, le picogramme étant le millième du milliardième de gramme.” Ajoutons que la vertu du médicament choisi d’après le principe de la similitude et de la dilution est scien­tifiquement contestée. Il serait prouvé, par exemple, que certaines hautes dilutions ne laisseraient même pas trace d’une seule molécule du remède ou “simile”. A quoi les homéopathes répondent qu’il ne s’agit pas d’une simple dilution mais “d’une procédure nommée dynamisation ou potentialisation par des secousses répétées entre chaque dilution”. Et lorsque, désireux d’une information plus précise, ou mieux plus scientifique, on demande quelle est la nature de cette potentialité, l’explication donnée s’en réfère, sous la plume de M. G. Hahnemann lui-même, à l’énergie vitale (ailleurs, nommée Energie cosmique!) à laquelle les chocs répétés lors des dilutions successives, le remède emprunterait sa force invisible.

Est-il nécessaire de relever qu’une semblable explication laisse sans parole l’homme de science et donne même le vertige à des homéopathes convaincus.2

Par souci d’objectivité, on doit reconnaître, à la suite du Dr Pfeifer, que l’homéopathie ne saurait être classée sous une étiquette unique. Certains homéopathes contestent eux-mêmes semblables explications. Ils se rangent en vérités sous trois écoles distinctes.3

1 Un autre homéopathe, le Dr J. Jouanny, cité par la documentation des Laboratoires Boiron, 69110 Sainte-Foy-lès-Lyon, “Principes de posologie homéopathique”, p. 12, dit: “Ces guérisons (d’animaux) ne peuvent faire figure de preuve scientifique d’acti­vité: Le phénomène scientifique n’est admis comme tel que lorsqu’il est reconnu statistiquement significatif et reproductible”.

2 Comme D. Démarqué qui intitule un chapitre important de son livre “le vertige de l’infinitésimal” et reconnaît que l’action du médicament homéopathique reste “une énigme”.

3 L’homéopathie, Dr H. J. Bopp NE, dans la revue “Mission, Foi, Evangile!” F. 45160 Olivet.

100

* Il y a l’école fidèle à Hahnemann, fidèle en tout cas à ses principes, aux explications qu’il en donne et aux applications qu’il en tire. Tout au plus ont-ils modernisé le vocabulaire usité, tout en sauvegardant le contenu original.
* Il y a ceux qui gardent les “principes” mais récusent plusieurs des théories médicales défendues par Hahnemann. Ils les rempla­cent par d’autres explications et applications, comprenant par exemple l’astrologie, l’usage du pendule, ou autres recours à l’occultisme.

D. Démarqué, dans son ouvrage déjà cité, relève: “Une confu­sion persistante existe encore dans le public entre les médecins homéopathes, docteurs en médecine comme tous leurs confrères, et la masse des illégaux de la médecine, les guérisseurs. Pendulistes de bonne foi... charlatans sans scrupules, nombre d’entre eux s’arrogent le droit de prescrire des médicaments homéopathiques dont ils savent qu’ils ne font pas courir de risques aux malades.”1

En voici deux exemples, tirés d’une enquête parue sous le titre: “Guérisseurs et compagnie”.2

“Mme S. explique qu’elle a un don de double vue, mais établit ses diagnostics à l’aide de son pendule... et prescrit des médica­ments homéopathiques...

Le Dr R. n’a pas étudié la médecine en suivant la voie officielle. Il s’est penché sur les secrets de l’acupuncture et de l’homéopathie. Sa préoccupation : le fond de mes yeux, dans lesquels il plonge à l’aide d’un appareil plutôt sophistiqué qui ressemble à celui utilisé par les oculistes. Deux minutes lui suffisent pour déceler dans \_la pupille mes nervosités et tensions. Pour en découvrir la position exacte, il ausculte l’oreille gauche à l’aide d’un bâtonnet relié à un appareil électrique... Suit l’implantation d’aiguilles d’acupuncture dans les points stratégiques repérés sur le pavillon de l’oreille.”

* Il y a enfin ceux qui, sur le fondement des quatre principes, excluent tout recours à l’ésotérisme, toute dynamisation par des dilutions extrêmes. Ils veulent sauvegarder, avec les quatre prin­cipes, un caractère de “fiabilité” du remède et ne dépassent pas la dilution maximale de 6.
1. Opus cité, p. 163.
2. Journal “Construire” du 17 février 1982.

101

C’est à cette dernière école que nous nous intéressons d’abord, les deux autres manifestant clairement leur étiquette, soit ésoté­rique soit occulte, donc suspecte à nos yeux. Or, nous devons à la vérité de dire que cette école-là est elle-même absolument contestée par certains. Pour seul exemple, le rapport de la “Commission” dite des “Académies de médecine de Belgique” concernant l’inté­gration de l’homéopathie dans la sécurité sociale :

“L’efficacité thérapeutique des procédés homéopathiques ne possède aucune base scientifique. Aucun résultat de pharmacologie expérimentale ou clinique longuement conduite ne peut être fourni en faveur de l’efficacité du traitement homéopathique... Après 150 ans, aucune preuve n’a donc été fournie scientifiquement quant à l’efficacité réelle des médicaments homéopathiques.”

Tout aussi formelle est la conclusion de l’étude sérieuse du Dr Lecomte : “Le discours homéopathique sur la maladie ne peut rester qu’un discours. Il est étranger à l’expérimentation. Celle-ci est d’ailleurs sollicitée non pour la faire progresser mais pour y vérifier l’exactitude de sa formulation même. L’homéopathie — qui n’est pas une science — échappe aux méthodes scientifiques”.1 Les homéopathes eux-mêmes confirment ce verdict lorsqu’ils écri­vent : “Actuellement, nous ne connaissons pas exactement le mode d’action des dilutions infinitésimales”.2

Cette même évaluation négative sous l’angle de la science se retrouve sous la plume du Dr Bopp: “Jusqu’à ce jour, il n’existe aucune étude contrôlée qui prouve une action efficace sur un grou­pe de malades traités par l’homéopathie. Les résultats d’une série d’études scientifiques faites en Allemagne ont tous été très décou­rageants pour la méthode de Hahnemann et ont confirmé l’incapa­cité de prouver l’effet significatif du traitement homéopathique.”3

Pour en rester aux explications scientifiques, on ne saurait non plus évoquer à l’appui de l’homéopathie ce qui paraîtrait en être une copie conforme : la vaccination. En effet, celle-ci, en inoculant le microbe atténué ou sa toxine, stimule notre organisme dans son auto-défense par la production d’anticorps spécifiques contre un

1 Publié dans “Promotion médicale 1975” Cité par Dr Lecomte dans Opus cité, p. 358.

2 Principes de posologie homéopatique, Laboratoires Boiron 69110 Sainte-Foy- les-Lyon.

3 Opus cité Dr Bopp, p. 9.

102

microbe. L’homéopathie reconnaît le mécanisme naturel mais ne s’en réclame pas. Il en va de même du mécanisme connu en rapport avec une allergie, mécanisme qui n’est pas identique à la méthode homéopathique.

Il faut donc chercher ailleurs qu’en science une justification de l’homéopathie. Trois remarques nous conduiront vers une conclusion.

1. Les études sérieuses évoquées plus haut faisaient déjà cette constatation importante à notre avis: l’efficacité\*de l’homéopathie ne se prouve pas lorsqu’elle est appliquée à un groupe de patients, mais uniquement lorsqu’elle concerne une personne soignée indivi­duellement. C’est donc que cette efficacité tient non pas d’abord au remède, mais au rapport entre le soignant et la personne soignée, soit aussi à la thérapie personnelle qu’implique ce rapport. On nous rétorque volontiers que des expériences ont été faites sur des animaux. Ce qu’on se garde de relever en de tels cas, c’est que de telles expériences n’ont pas trouvé leur équivalence démonstrative dans un groupe d’hommes. Et les homéopathes eux-mêmes ont la loyauté de reconnaître que de telles guérisons ne sauraient être une preuve. Nous l’avons déjà relevé, “le phénomène scientifique n’est admis comme tel que lorsqu’il est reconnu statistiquement significatif et reproductible”. En l’occurence, les maladies graves traitées chez des rats (intoxications, diabète) ne l’ont jamais été chez un groupe d’hommes.
2. On connaît le mot de Galilée à ses détracteurs contestant son affirmation que le soleil et non la terre était le centre de notre système planétaire: “Et pourtant elle tourne!” On pourrait dire aussi avec les homéopathes: “Et pourtant nos malades guérissent!” Il serait évidemment difficile de contester ce fait. La question est alors posée de savoir quel est, en vérité, l’agent de guérison lors d’un traitement homéopathique si le médecin appartient à la troi­sième école susmentionnée?

Pour cette catégorie de médecins-/à fie souligne ce dernier ter­me), il n’y a pas une multiplicité d’explications possibles. Dans les limites de notre connaissance actuelle, une seule explication peut être donnée. Elle paraît du reste confirmée par le facteur déjà relevé d’une réussite lorsqu’il s’agit d’un patient et non d’un groupe de patients;

103

Le médecin est la vertu efficace première du médicament qu’il prescrit. A l’appui de cette constatation, le fait avéré que “l’homéo­pathie marque son pouvoir chez qui le psychosomatisme domine”. Autrement dit : chez des patients dont la souffrance ne tient pas à un accident ou à une infection caractérisée et connue, mais à un état maladif chronique, mal défini, dont le mal-être n’a trouvé aucune réponse chez le médecin allopathe, précisément parce que ce mal-être n’est pas physique d’abord mais psychosomatique.

L’origine psychique de nombreuses maladies est aujourd’hui largement reconnue. Le bon sens populaire le sait bien qui dit d’une personne soucieuse qu’elle se “fait de la bile” ou “se ronge les sangs”. L’ulcère duodénal est, entre autres, l’expression physi­que d’une tension psychique. Ce qui revient à dire que l’explica­tion première du succès de la médication homéopathique est due au placebo (remède sans substance médicamenteuse), la foi du malade dans ce remède et dans le médecin qui le lui prescrit jouant le rôle efficace attribué à la prétendue science “homéopathique”.

En rapport avec la médecine psychosomatique, Coué avait cons­taté: “L’image mentale peut, dans certaines limites, se substituer à la vertu d’un médicament. Cette imagination possède un pouvoir réalisateur capable d’orienter certaines activités de la vie en norma­lisant ou en perfectionnant nos fonctions et nos facultés.”1

Cela est reconnu par deux pharmacologues cités par le Dr Bopp: “On peut admettre l’utilisation des substances homéopathiques dans un but de suggestion, parce qu’elles ne possèdent ni effet direct, ni effet secondaire”.2 Le professeur Schwartz de Strasbourg partage le même avis dans son cours de pharmacologie : “Aucune étude faite sur l’homéopathie ne paraît sérieuse. Aucun essai ne valide la théorie...” Singulière consolation : “Elle ne fait de tort à personne”.

Et le Dr Bopp de conclure: “Si la sécurité sociale en France rembourse les médicaments homéopathiques jusqu’à la dilution CH9, ce n’est pas en raison de preuves scientifiques de leur effi­cacité, mais parce que le malade semble avoir besoin d’une telle ‘petite psychothérapie’; il veut son remède miraculeux personnel”.3

1 “Tous les moyens de vous guérir” Jean Pailaiseul, Ed. Rob. Laffont, p. 246.

2 G. Kuschinsky : Lehrbuch der Pharmacologie, cité par le Dr Bopp, opus cité, p. 7.

3 Opus cité, p.8.

104

Encore faut-il ici, dans la mesure du respect que nous devons à des chercheurs et à des praticiens sincères, reconnaître une réelle valeur à leur médecine de la personne, à leurs recherches patientes et consciencieuses, visant à rétablir tout patient dans ses possibilités naturelles de réaction à la maladie. Avec la remarque que cette recherche honorable est également celle des allopathes.

Peut-être faut-il même ajouter qu’une médication diluée en rapport avec une anamnèse clairement établie a des effets plus heureux qu’une pharmacothérapie attentive à faire disparaître le mal, mais sans en avoir réellement cherché la cause.

Cela dit à l’égard d’une homéopathie qui, tout en se réclamant de Hahnemann, s’en est distancée. Cela dit aussi dans le seul cadre d’une homéopathie qui, dans ses observations et ses recherches, exclut tout recours à un quelconque ésotérisme et aux moyens occultes qu’il lui arrive de mettre en œuvre.

Mais se pose ici une autre question :

On nous affirme, en effet, que cette activité pharmacotique des dilutions est scientifiquement démontrable. On nous affirme mieux encore : “Les dilutions infinitésimales gardent leur potentialité même si, dans le solvant, ne se retrouve aucune molécule de la substance de base”, soit du simile à administrer.

Voilà qui est tout de même surprenant ! L’explication l’est aussi: “les molécules de la substance diluée créent un arrangement parti­culier avec les molécules du solvant qui se traduit par un nouvel état physique”. Mieux dit encore : “tout se passe comme si le solvant gardait en mémoire, pour chaque dilution, la structure physique de la dilution précédente”.1

Cela revient à dire que le remède homéopathique n’a plus un effet chimique, mais un effet physique.

Admettre cette explication, c’est admettre que le solvant a “une mémoire”.

On comprendra sans peine que devant de telles assertions non démontrées, nous sommes au niveau, non plus d’expérience scien­tifique, mais de la croyance pseudo-scientifique.

Deux remarques encore peuvent être faites ici. La première:

1 Les preuves scientifiques de l’activité des substances à doses infinitésimales, p. 11. Documentation du Laboratoire Boiron, F-69110 Sainte-Foy-les-Lyon.

105

Un certain nombre de médicaments homéopathiques s’avèrent effi­caces. Etant pharmacologiquement reconnus actifs, l’allopathie n’hésite pas à en faire usage. La deuxième m’a été faite par un médecin à la fois sceptique et intéressé devant l’efficace des re­mèdes homéopathiques. En Suisse, me disait-il, ces remèdes ne sont pas encore remboursés par les assurances. Serait-ce une des raisons de leur meilleure efficacité, étudiée bien sûr sous l’angle de la vertu du placebo?

1. Ainsi que nous l’avons relevé au chapitre premier, il existe une autre homéopathie, intéressée, elle, aux adjuvants de l’occul­tisme. Et il faut le dire d’emblée : Hahnemann lui-même n’y était pas étranger. Sa biographie relate son affiliation à la Franc- maçonnerie.1 Sous sa plume, on peut lire une parole significative quand on sait qu’il tient Jésus pour un “superinitié”, quand on sait aussi l’attention qu’il porte aux spiritualités orientales, à Confucius en particulier.2 Il dit avoir accompli son œuvre... “guidé par les pouvoirs invisibles du Tout-puissant”. Son anthropologie n’est du reste pas biblique, mais s’apparente à ce qu’en disait la sagesse de l’Orient. Dans son ouvrage principal: “L’organon de l’art de guérir” (il y développe toute sa doctrine, base de l’homéopathie), il use du vocabulaire propre à ces “sagesses”. Il parle de “l’énergie vitale immatérielle” sur laquelle agirait l’énergie des substances dyna­misées conjointement aux Forces du monde éthérique. Sa notion de Dieu est celle du panthéisme et non celle de la révélation chrétienne.3

Les disciples de Hahnemann ont souvent prolongé ces lignes, élargi leur champ d’action. L’un des homéopathes les plus connus en Suisse alémanique, le Dr A. Voegeli, ne cache pas sa foi en l’astrologie, ainsi que son acquiescement aux philosophies hin­doues, à la relation qu’elles établissent entre l’état de santé d’un homme et son corps astral.

1 Journal suisse d’homéopathie 1/1962, Dr H. Linger.

2 Opus cité, p. 5

3 En 1960, au Congrès international d’homéopathie de Montreux où l’on célébra le 150e anniversaire de “L’organon”, le Dr Gigliardi de Rome disait: ‘‘On a beau refuser tel ou tel des principes énoncés dans l’organon, il en reste toujours assez pour recon­naître l’intuition inépuisable et l’esprit divinatoire de son auteur” (Journal suisse d’homéopathie 4/1960, cité par le Dr Bopp).

106

Le fait est attesté : certains médecins homéopathes établissent ou encore confirment leurs diagnostics en tenant compte du thème astrologique de leurs patients, et usent du pendule dans le choix des remèdes appropriés.1

En France et en Suisse, à côté de “l’Ecole française d’homéo­pathie’’ existent des groupements d’homéopathes représentant des courants idéologiques intéressés à l’ésotérisme, à l’anthroposophie, également à l’acupuncture. Ce qui fait dire à D. Démarqué, adver­saire de tels courants : “Certains d’entre les homéopathes auront à faire un sérieux effort d’adaptation pour abandonner leur mentalité de mages initiés à d’insondables mystères. L’homéopathie n’est pas une religion, ni une science occulte.”2

Certes, la médecine allopathique n’est pas préservée de sem­blables pratiques. Le recours à l’occultisme et à ses pouvoirs ne connaît pas de frontière et ne limite pas ses interventions à l’ensei­gne de certains homéopathes seulement.

Notre explication est peut-être erronée ! Nous en sommes venus à penser que devant la complexité de la thérapie homéopathique et les exigences du savoir étendu et expérimenté qu’elle requiert, certains médecins eux-mêmes mal informés de ce qu’est en vérité l’occultisme, se facilitaient la tâche en recourant à de telles prati­ques. Il ne le crient pas nécessairement sur les toits, sans pouvoir toujours dissimuler ces “usages” à leurs patients. Ils disent alors, dans un langage incompris de la majorité de ces derniers, qu’entre leurs mains le pendule n’est qu’un moyen de vérification branché sur le magnétisme cosmique. Ce qui n’est qu’une petite partie de la réalité. Elle en cache une autre qui, elle, touche à une forme de divination par médiumnité, le pendule ou le thème astrologique servant de support à ce dynamisme “céleste”. Constatons-le. Une telle homéopathie se veut encore médicale, mais elle a quitté le terrain de la médecine pour s’aventurer plus ou moins aveuglément dans celui de l’occultisme. Que faut-il conclure?

Tel médecin cité, le Dr Lecomte de Liège, prend position sous le seul angle de la science et tranche sans appel : “Une fois les idées

1 Si l’on en croit un témoignage sérieux, c’est jusque dans certains laboratoires homéo­pathiques qu’on recourt à de telles pratiques.

2 Opus cité, p. 195 et 201

107

dégagées selon lesquelles les manifestations morbides obéissent à un déterminisme vigoureux, une fois le mouvement lancé de l’analyse de plus en plus approfondie des causes des maladies, une fois leur thérapeutique spécifique dûment assurée, l’homéopathie est condamnée parce qu’enfermée dans son formalisme”.1

Le Dr H. J. Bopp de Neuchâtel, lui aussi, est tranchant: “On voudrait nous présenter une médecine de la personne, scientifique, avec un remède individuel et naturel... L’effort de démystification et le vernis scientifique ne peuvent pas convaincre si on étudie l’origine, la théorie, la pratique et les témoignages d’aujourd’hui. Je déconseille fortement la prise de médicaments homéopathiques, les produits anthroposophiques (Weleda) inclus. Je ne suis pas convaincu qu’ils soient inoffensifs spirituellement.”

Dans un article paru dans *“Expériences”,2* le Dr E. Louédin — il est vrai, sans démonstration à l’appui de son soutien à l’homéo­pathie — nous dit : “La méthode homéopathique est très ration­nelle, consistant à utiliser les effets des microdoses de produits variés pour supprimer les maux et soutenir des terrains déficients”.

Mais D. Démarqué ne partage pas cet optimisme : “Il est anormal que plus de 80 pour cent des malades se figurent avoir reçu des soins homéopatlüques parce qu’un médecin leur a prescrit quelques gouttes de teinture d’une plante médicinale, quelques bourgeons, des extraits d’organes ou de pierres précieuses en dilution. Le plus fort est que certains médecins, ignorant tout de la méthode, croient de bonne foi faire de l’homéopathie en remettant à leurs malades des ordonnances de ce style.”3

Le Dr M. Cousin,4 lui, recommande vivement l’homéopathie et trouve même à cette médecine des résonnances bibliques. Il accepte sans discussion la loi de similitude, tout en reconnaissant “qu’on ne sait pas parfaitement, dans le détail, comment les choses se passent”. Il voit un avantage “à la procédure systématique pour trouver le médicament convenable alors qu’en allopathie, c’est par hasard qu’on découvre qu’une substance atténue tel malaise”. Il apprécie cette médecine de la personne “refusant le matérialisme

1 Opus cité, p. 360

2 Expériences 1/78, centre missionnaire, F-29270 Carhaix

3 Opus cité, p. 10

4 Dans Ichthus no 78/1978

108

mécaniste” dont se réclament beaucoup d’allopathes. Il va jusqu’à trouver une parenté entre les doses infinitésimales et “l’avertisse­ment biblique de ne pas mépriser les petits commencements, Dieu se plaisant à déployer sa puissance — celle de l’Esprit — par le moyen de l’infime”.

Nous devons à la vérité de dire que cette “parenté” un peu singu­lière mais surtout ces propos gratifiants à l’égard de l’homéopathie paraissent ignorer regrettablement les questions fondamentales que pose au chrétien le recours à cette médecine.

Combien plus parlants sont les propos d’un Dr J. Michaud qui, sans cacher “toutes les techniques et sciences plus ou moins occul­tes qui ‘flirtent’ volontiers avec l’homéopathie : l’acupuncture, la vertébrothérapie, la radiesthésie, l’astrologie, l’iriscopie, la chiro- logie et quelques autres... fait du médecin homéopathe une sorte de médiateur.” Ecoutez plutôt: “Entre le malade et son remède qui devrait, l’un étant le reflet de l’autre, constituer un véritable miroir à deux faces, s’interpose un troisième personnage, qui va soumettre à son empreinte le couple remède-malade : le médecin. Et l’on peut presque dire qu’il y a autant de façons de pratiquer l’homéopathie qu’il y a de médecins homéopathes”.

Il précise encore : la dynamisation du remède “développe l’éner­gie médicamenteuse latente et fait la valeur du remède homéo­pathique”. Il souligne lui aussi que la science est en défaut pour expliquer l’action particulièrement puissante des hautes dilutions et se demande s’il faut chercher cette explication dans le mariage matière - énergie, c’est-à-dire “le transfert de la substance maté­rielle en rayonnement énergétique”. Gratuite hypothèse!

Si la prescription homéopathique comporte des remèdes codi­fiés, répertoriés, aux indications parfaitement précises, il ne cache pas que “la prise d’un médicament homéopathique nécessite un double acte de foi : dans le médecin qui l’a prescrit, dans le labora­toire qui l’a fabriqué...”1

Propos parlants, avons-nous dit! Ils confirment en effet cette recherche passionnée et désintéressée de beaucoup d’homéopathes encore incertains quant aux derniers résultats positifs de cette

1 “Pour une médecine différente”, Ed. J’ai lu (Flammarion), p. 21.

109

recherche, mais sûrs de leur art autant que les allopathes peuvent l’être du leur. Ils illustrent ces propos du Dr J. Ménétrier: “L’em­pirisme demeure une nécessité de la pratique médicale où l’indivi­dualité des êtres vivants ne nous permet pas d’établir des lois générales, mais seulement des conditions d’adaptation de chaque individu à une fonction commune d’existence”.1

Est-ce à dire, comme on l’entend trop souvent répéter, que cette médecine volontiers appelée “douce” soit sans risque? Elle se gar­dera bien de le prétendre. Car elle connaît ses limites, autant que la médecine officielle connaît les siennes. Mais à la différence de cette dernière, l’empirisme de sa méthode aux effets supposés mais non maîtrisables peut la rendre plus nocive que la médecine scien­tifique. Sa prétendue innocuité est donc trompeuse.

Quant à la réussite du traitement homéopathique, elle tient en partie à des prescriptions de remèdes codifiés mais essentiellement aussi au double acte de foi du patient, et envers le médecin et envers le remède. Le *pouvoir suggestif* du médecin homéopathe ou non, autant que sa science, est donc facteur de guérison.

Mais les propos du Dr Ménétrier rapportés plus haut jettent une lumière crue sur les “flirts” de l’homéopathie avec les techniques et les sciences plus ou moins occultes. Dans “l’homéopathie sans masque”,2 D. Démarqué, médecin rationaliste et anti-occulte, d’une part dénonce les “nombreuses liaisons dangereuses” et les “tentations de la médecine homéopathique avec l’occultisme”, d’autre part reconnaît que l’aspect scientifique se limite strictement à la notion d’expérience sans référence à une théorie explicative. Tout cela confirme *la part de suspicion que nous avons et devons garder* envers l’homéopathie, plus encore envers ceux de ces prati­ciens pour qui l’expérience empirique est le prétexte et la justifica­tion de leurs pratiques occultes. Car de telles pratiques, à leur insu, mettent patients et médecins dans la dépendance des Puissances célestes aliénantes et, sans qu’on en puisse donner la mesure, mar­quent même de leur pouvoir l’action suggestive bien intentionnée qu’exerce l’homéopathie.

1 “La médecine des fonctions’’ J. Ménétrier, Ed. le François Paris

2 Ed.Doin, 1979

110

Ces quelques considérations soulignent ce que nous avons écrit ailleurs sans avoir pu, à l’époque, l’expliciter: “L’homéopathie n’est pas à suspecter; nous n’en pouvons pas dire autant de certains homéopathes”.

Dynamique de groupe.

En annexe à ce chapitre, il nous a paru nécessaire d’ajouter ces pages qui concernent moins directement la dynamique de groupe que “les centres de recherche et d’expérimentation” qui volontiers s’en réclament et de cette manière, accréditent leur technique de guérison.

Il importe cependant de dissiper tout malentendu. Le terme “dynamique de groupe” peut être appliqué à un rassemblement ecclésial ou à un partage fraternel dans lesquels Christ étant invoqué, chacun prend sa part d’une recherche de la pensée ou de la volonté de Dieu et, librement, exprime devant les autres ce qui lui tient à cœur ou encore ce qui lui serait inspiré.

Nous ne saurions que recommander de tels groupes.

Cela peut être considéré comme une méthode permettant à un chef ou encore aux responsables de n’importe quel groupe de réflexion ou d’activité, ou de thérapie de groupe ou de famille entreprise par un psychiatre,de chercher à résoudre collégialement les tensions et les problèmes complexes de toute vie en commun.

Mais dans “Echec à l’oppresseur” déjà, j’ai mis sérieusement en garde les chrétiens contre cette “dynamique” sans nom précis, opérant dans un groupe, au bénéfice assuré (?) de ceux qui en deviendraient les acteurs... ou les jouets!

Depuis la parution du livre cité,1 ce que nous avons lu, entendu, expérimenté n’a en rien modifié notre mise en question de cette méthode visant à la libération de la personne, le groupe étant con­sidéré comme moyen de guérison et de transformation de celle-ci, ensuite comme moyen de transformation des relations interperson­nelles à l’intérieur du groupe.

On connaît la méthode: “Le groupe se réunit pour la durée d’un week-end, en général dans un endroit tranquille. Les 8 à

1 “Echec à l’oppresseur”, M. Ray, Ed. Ligue pour la lecture de la Bible.

111

15 personnes se réunissent souvent et de façon très intensive (par exemple, le week-end ne comprend pas moins de 14 à 18 heures de travail). Après une phase d’incertitude générale (silence pénible, embarrassé, gêné), les “sentiments négatifs” de critiques commen­cent à fuser vers l’animateur qui, lui, reste d’une passivité inexpli­cable. Son comportement est d’autant plus déroutant qu’il accepte sans broncher toutes les critiques. Peu à peu, un certain nombre de participants émettent quelques idées personnelles, idées qui ne sont nullement partagées parles autres. Les “échanges” d’idées tournent bientôt à la critique. Certains membres du groupe vont plus loin. Avec l’accord tacite de l’animateur, certains participants commen­cent à faire état de leurs problèmes personnels, de leurs sentiments profonds. C’est la *confession en groupe."1*

On le conçoit, cette libération du “moi” tient à la fois de la confession, de l’aveu, ou plus simplement de griefs, d’admiration, d’étalage de ce que l’on est ou de ce que l’on désire être. Aussitôt se discerne(nt) celui ou celle ou ceux qui sont prisonniers de leur mutisme ou de leur refus de se livrer. Ils sont sollicités pour ne pas dire agressés par les autres qui supportent mal ce “quant à soi obstructeur...” On en est... ou alors on en sort. On peut facilement imaginer combien ce rejet peut être traumatisant et insupportable pour certains. Ce refus de la méthode devient un refus de la guéri­son offerte, une manière de jugement et de condamnation de la part du groupe: soit aussi une aggravation de la maladie relation­nelle du patient pour peu qu’il prenne au sérieux cet échec.

Les participants engagés dans le processus, toute confession étant faite, tout grief ayant été extériorisé et reçu, entrent alors dans l’étape dite “constructive”. Sur ce fondement d’une accepta­tion de l’autre reconnu et aimé tel qu’il est, le groupe connaît dès lors un partage d’affection sans jugement, de liberté sans retenue ou contrainte. La communion et la communication peuvent se donner libre cours.

Pour ne pas répéter ce que nous avons dit, témoignage à l’appui, dans “Echec à l’oppresseur”, nous empruntons encore ces lignes à l’article de M. Ranc:2 “Il ne faut pas chercher midi à quatorze

1 Revue Actualité évangélique no 11, juin 1981, P. Ranc, p. 92.

2 Opuscité, p. 95-96.

112

heures pour savoir quelle est la cause des malheurs de l’homme... N’en déplaise à certains, une force destructrice les divise tous: c’est la *dynamique du péché,* obstacle principal à toute réconcilia­tion. Vouloir éliminer les conséquences du péché par des procédés psychologiques, est un projet utopique...

La différence fondamentale entre la réconciliation chrétienne et le consensus de la dynamique de groupe se situe au niveau de l’action souveraine de Dieu en l’homme. La réconciliation chré­tienne présuppose et croit à l’intervention de Dieu dans le cœur de l’homme: l’homme qui est sauvé par grâce est radicalement trans­formé à l’image de Christ. Une vie changée ne peut pas s’expliquer de façon rationnelle. On ne réduit pas l’œuvre de la grâce en des formules hypothétiques.

Quant au consensus de la dynamique de groupe, dont le but est la recherche de l’unanimité du groupe dans la connaissance, dans l’opinion, dans le sentiment ou dans la décision par lesquels le groupe s’exprime, il s’appuie uniquement sur un idéalisme huma­niste, c’est-à-dire sur la volonté de l’homme autonome qui prétend régler par lui-même ses problèmes de relation. La réconciliation est par excellence l’œuvre de Dieu. Vouloir y substituer des moyens humains, n’est-ce pas là prendre un chemin dangereux?”

Ce chemin dangereux, nous en percevons des aspects divers dans une littérature abondante (livres, journaux, revues, informations, cours, tracts, réclames) parée de titres alléchants (exemples : “Asso­ciation pour la santé publique”. Ou encore: “Nouvelle méthode... dans la tradition de la psychologie humaniste”), apparemment affiliée à une Ecole, à un Institut, à un Mouvement régional, national ou international, dont certains, il est vrai, sont patronnés par des offices reconnus.

Expliquons-nous : De toute évidence, liberté de conscience et de croyance, options philosophiques, pratiques de toutes sortes, sont dans notre pays heureusement laissées au libre choix de chacun. Nous ne saurions donc faire grief aux tenants des divers groupe­ments ou Ecoles ou Instituts de nous faire connaître leur méthode d’animation, d’éducation, de libération, de guérison, de réconci­liation, etc. et les “techniques” qui les accompagnent.

Notre remarque ici porte sur le fait que des “chrétiens” voire des “ecclésiastiques” appuient de telles offres, par là même les

113

accréditent comme si elles trouvaient appui dans l’Evangile ou ne s’en détournaient pas fondamentalement. On sait, et pour cause, l’absence de discernement pour ne pas dire aussitôt l’ignorance — elle aussi parfois fondamentale — du grand nombre de ceux qui se disent chrétiens. Si les “offices” reconnus, si les “ecclésiastiques” non seulement ne disent mot mais laissent entendre, ne fut-ce que par leur silence, que de telles méthodes sont recommandables, ils risquent le juste reproche d’avoir laissé s’égarer les brebis.

Nos remarques ne visent donc personne d’autres que les chré­tiens. C’est eux qu’ici nous alertons en les invitant à réfléchir à ce qu’ils lisent, à ce qu’ils entendent, à ce qu’ils voient. C’est eux que nous invitons à ne plus se taire, à ne plus se laisser égarer mais à avertir ceux qui s’égarent. Nous devons nous limiter. Nous ne prendrons que deux exemples.1

Le *premier* est précisément à l’enseigne de l’animation de grou­pe. En vérité, la méthode qu’il propose ne se présente nullement sous l’étiquette “chrétienne”. Elle “s’insère à la tradition de la psychologie humaniste américaine”. Et quel est son postulat premier?

“L’être humain est une personne autonome, libre et respon­sable”. Et l’impératif accompagnant cette première déclaration dit : “Cherche à accroître constamment ton autonomie, ta liberté et ta responsabilité”.

Voilà une dynamique propre à couper le souffle d’un chrétien. “L’être humain, une personne autonome?”

Je croyais, à la lumière de l’Evangile et pour l’avoir constaté mille fois dans la réalité quotidienne, que l’homme est une créature dépendante à tous égards, ne fût-ce que de sa santé, de sa famille, de son prochain, du temps, des circonstances prévues ou imprévues, de lois qui lui sont imposées, de possibilités qu’il ne maîtrise pas ou qui lui échappent, et j’en passe.

“L’être humain, une personne libre?”

Je croyais, à la lumière de l’Evangile et pour l’avoir constaté mille fois dans la réalité quotidienne, que l’homme est par nature

1 Nous taisons les sources et références de cette documentation parce que nous ne désirons surtout pas faire de la réclame, même sous cette forme, au profit de tels groupes ou lieux d’animation. Le moins que nous puissions dire, c’est que cette documentation paraît en Suisse romande.

114

esclave de lui-même, de ses illusions, de ses sentiments contradic­toires, de sa volonté vélléitaire, de ses désirs insensés, et j’en passe encore.

Oui, je croyais que ma folie et mon aveuglement étaient juste­ment de me croire “autonome” et “libre”, et que le premier mot de Dieu venu à mon secours était un appel à la repentance, à une prise de conscience de ma véritable situation et de la guérison urgente dont j’ai besoin.

Selon une vieille méthode qui m’est présentée comme “nouvelle”, vais-je m’endurcir? Dans la tradition de la psychologie humaniste universelle et non pas seulement “américaine”, vais-je, par le re­mède roboratif de cette “dynamique”, accroître cette fausse “auto­nomie” et cette fausse “liberté”?

Comment donc des chrétiens pourraient-ils agréer de telles propositions ou même s’engager dans de tels chemins?

*Le second* se présente sous l’appellation d’un “institut d’hygiène vitale” et participe également de la dynamique de groupe, sauf que l’un ou l’autre des responsables ne se disent plus animateurs mais déjà “thérapeutes” au service d’une médecine de la personne.

Là encore, l’enseigne ne cache rien. Les rencontres proposées touchent à des domaines précis : “la naturothérapie, la diététique, l’iridologie, le massage californien, l’astrologie, les biorythmes...”

Que veulent-elles guérir?

“Nous assistons à une recrudescence1 des maladies de dégé­nérescence telles que troubles cardio-vasculaires, rhumatismes, diabète, dépression nerveuse, cancer, etc. Nous pouvons éviter ces affections en nous conformant à certaines règles immuables qui régissent la nature et notre organisme. Le bon sens favorisant la santé réside dans l’acceptation de ces règles...”

Consultations privées, cours, stages, week-ends, veulent :

* Par la naturopathie “stimuler les forces d’auto-guérison qui existent en chacun, mettre en harmonie la personne, son environ­nement, le cosmos”.
* Par l’iridologie “déceler les faiblesses congénitales qui peuvent, par une accumulation d’erreurs, dégénérer en maladies...”

1 Affirmation tendancieuse et contestable au vu des dernières statistiques de l’OMS.

115

* Parle massage californien “constituerune exploration sensible et consciente de son propre corps et de ce celui de l’autre...”
* Par l’astrologie et “ses lettres de noblesse... expliquer et com­prendre certains faits du passé, prévoir l’orientation du futur grâce à ce merveilleux instrument de connaissance de soi”.
* Parles biorythmes “physique, émotionnel,intellectuel,respec­tivement d’une durée de 23, 28 et 33 jours... expliquer certains événements marquants du passé (accidents, maladies, importantes décisions) mais aussi prévoir, dans une certaine mesure, de telles probabilités et savoir prendre les dispositions qui s’imposent pour diminuer ces risques inutiles...”

On ne saurait être mieux intentionné !

Notre seul commentaire: “Le bon sens favorise la santé”! Le chrétien ne saurait l’oublier, d’autant plus qu’à la lumière de la sagesse de Dieu, communiquée par l’Esprit saint et la parole biblique, il a appris à ne plus être naïf, à discerner les vessies des lanternes, à choisir entre la vérité et l’erreur, à se connaître non dans les reflets de ses propres illusions mais dans le miroir que lui tend le Seigneur.

Comment donc le chrétien pourrait-il se laisser persuader ou entraîner à chercher midi à quatorze heures, ou même à dix-huit heures, et confondre le chemin de la santé spirituelle, psychique et physique avec ces avenues de prophylaxie désignées par de telles enseignes?

La générosité et la sincérité de ceux qui les leur proposent n’est pas en cause. Le discernement spirituel ou le simple bon sens des chrétiens tentés d’emprunter ces avenues, oui!

Ces quelques pages voulaient les y rendre attentifs.

116

CHAPITRE V

Conclusions

En exergue à mes conclusions, le lecteur sera certainement inté­ressé par les remarques parues sous la plume de deux médecins:

“La connaissance scientifique est incertaine par la matière même de sa fonction, quelles que soient les affirmations qu’elle propose périodiquement. Son œuvre ne peut être que relative et constam­ment ouverte à toutes les possibilités qu’elle découvre sans cesse. Son objet est aussi mouvant que son sujet et son but est un mieux qui ne saurait parvenir à un bien... Aucun mode d’examen ne peut prétendre se suffire à lui-même... Il serait vain d’accorder à un de ces moyens une position ou un pouvoir privilégié, car ce serait fixer une évolution nécessaire”.1

“Ce qui en fait divise la médecine, celle tout à la fois de ses diplômés et de ses marginaux, c’est la référence que chacun fait à la signification et au fondement de ses connaissances...

“Pour ma part, je dirais que la médecine est l’ensemble des con­naissances qui ont pour but tout à la fois de préserver la santé et de combattre la maladie; en médecine, les connaissances sont donc liées à des prescriptions qui vont du conseil à l’ordre, de l’ordon­nance aux pratiques magiques, de l’acte chirurgical à l’entretien psychothérapique. Dans ce cadre tout à fait général, je pense que tout homme, faisant appel à certaines connaissances pour atteindre ces buts, peut dire qu’il exerce ‘la médecine’. Parmi ceux qui la pratiquent, on peut distinguer deux groupes; d’une part celui des

1 “La médecine des fonctions’’, Dr J. Ménétrier, Le François, Paris, p. 10.

117

‘diplômés’ c’est-à-dire des praticiens ayant achevé les études pres­crites par l’Etat, d’autre part le groupe de ceux que j’appellerais les ‘privés’ parce qu’ils ne peuvent faire référence qu’à eux-mêmes, à leur savoir personnel et à leurs clients. La question est plus délicate lorsqu’il s’agit de savoir quels sont ceux qui pratiquent des ‘médecines parallèles’; il y a en premier lieu bien entendu les sorciers d’autrefois et d’aujourd’hui aux pratiques plus ou moins mystérieuses ou secrètes. Mais les avis divergent lorsqu’on se de­mande si on doit y englober les tenants de l’homéopathie ou de l’acupuncture; en effet, la plupart d’entre eux sont des médecins diplômés, appartenant donc de facto à la médecine reconnue par la loi, donc à la médecine officielle”.

“Contrairement à ce qu’on pense, les médecines parallèles sont plus ambitieuses, pour ne pas dire plus prétentieuses que la méde­cine dite scientifique. En effet, que ce soit dans le fondement théorique de leurs connaissances ou dans leurs prescriptions théra­peutiques, elles font de façon prépondérante ou systématique appel à au moins un facteur d’un degré de complexité supérieur à ceux dont tient compte l’esprit scientifique; ce facteur ne peut être soumis aux critères d’une expérimentation stricte et échappe donc à toute connaissance scientifique; il peut se manifester de façon diverse selon que, pour guérir, on fait appel à des pouvoirs magi­ques ou que, pour expliquer un processus pathologique, on recourt à des concepts abstraits, étrangers à ces phénomènes particuliers.

“La médecine de type scientifique connaît ses limites et sa fra­gilité, elle témoigne de son ouverture en demandant à d’autres, physiciens, théoriciens de la statistique et de la communication, psychologues, etc. de la contrôler et de l’instruire; enfin elle tient compte du fait qu’elle n’est pas en mesure d’expliquer tous les phénomènes (l’effet placebo par exemple); elle n’ignore pas qu’il y a encore dans le monde plus de mystères que de certitudes, mais elle exige, quand il s’agit de celles-ci, qu’on puisse en donner raison. Ce sont les médecines parallèles qui, lorsqu’elles recourent à des concepts abstraits et à des arguments fallacieux pour expliquer les phénomènes pathologiques ou des succès thérapeutiques, cherchent en fait à acquérir des pouvoirs occultes dont elles pourront user à leur gré; pour se justifier, elles n’ont qu’à invoquer la nature, les influences astrales, les fluides corporels, le “Grand-Tout” et autres

118

attrape-nigauds pour pouvoir ainsi mieux établir leur tyrannie tant intellectuelle que métaphysique.”1

Ces remarques paraîtront tranchantes. Elles le sont en effet. Elles dénotent l’agacement qu’on peut éprouver à la lecture d’ou­vrages tendancieux et d’assertions non vérifiables par lesquelles les médecines parallèles trop souvent accréditent leur “science” et leurs “pratiques”.

\* \* \*

Quant à mes conclusions, si elles sont d’ordre général, elles sont avant tout une interpellation adressée aux chrétiens.

1. A la lecture de nombreux ouvrages et articles de revues expo­sant la diversité et le contenu des médecines parallèles, une cons­tante a retenu mon attention.

Sauf quelques exceptions, toutes évoquent et attribuent le pou­voir premier de la guérison à une “énergie” appelée vitale ou cos­mique. Qu’elle soit reconnue au nombre des forces naturelles ou rangée parmi les manifestations d’essence divine, les mêmes consi­dérations peuvent être faites :

Pour ces médecines, la maladie procède d’un déséquilibre mo­mentané ou constant intervenu dans un système — la vie — soumis à des forces dont il convient de neutraliser les effets ou encore de rétablir l’harmonie.

C’est à croire que pour les uns, l’homme est un robot en révision constante, alors que pour les autres, il est l’une des particules du monde créé sur laquelle la Divinité est capable d’exercer une action réparatrice et rééquilibrante, si l’on entre volontairement dans son champ d’action. Dans l’une ou l’autre de ces interprétations, tout se passe comme suit :

— Ou bien sous l’angle d’une certaine fatalité. Le mécanisme de notre vie s’est déréglé, il est réparable par le savoir du praticien. Il lui appartient, avec le consentement et le vouloir réfléchi et persévérant du patient, de rétablir l’ordre des choses qui consti­tuent habituellement la santé. Allopathie ou homéopathie sont

1 Dr Charles-Alexandre Schild, Les cahiers protestants, janvier 1981, p. 24-30.

119

deux aspects de ce service de réparation, l’essentiel étant de main­tenir aussi longtemps que possible l’instrument en état de fonction ou de marche. Qu’importe donc le lubrifiant ou le mécanicien. Ce qu’on demande à l’un ou à l’autre, c’est d’être efficace!

— Ou bien, sous l’angle d’une évolution dans une création en permanent devenir. L’homme en est un élément, une réduction en miniature, en même temps qu’un prototype perfectible. C’est le fameux: “Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas”. Dans cette évolution aux étapes millénaires, avec des cycles répétés et nécessaires, l’homme est en marche vers sa totale et parfaite réali­sation. Même si cela n’est pas nécessairement indiqué à la clef de cette longue portée, à l’ultime étape il est Dieu. Le terme est certes irrecevable pour certains qui lui substituent celui d’Homme, écrit comme Dieu avec une majuscule. Cela est du reste conforme à la philosophie généralement admise aujourd’hui par l’intelligentsia économico-socio-politico-scientifique, particulièrement celle qui, grâce aux media, répand universellement son savoir assuré. L’hypo­thèse Dieu est en effet reléguée à la boutique des antiquités. L’homme est devenu “adulte”. Il tient en main son passé son pré­sent, son avenir. Quand il disposera de tout ce que la génétique et l’électronique lui permettent d’envisager, il sera maître et arti­san d’une création entièrement soumise à sa domination, cosmos compris.

La question s’impose : Sous l’étiquette d’une médecine allopa­thique ou homéopathique qui robotise l’homme, sous celle d’une médecine qui élève l’homme au rang de Dieu, les chrétiens conti­nueront-ils à se laisser littéralement emballer, c’est-à-dire séduire, ensorceler, aveugler, finalement ficeler et paralyser? Comment accordent-ils leur foi au Dieu créateur, plus encore rédempteur, avec ces théories matérialistes ou religieuses? Comment concilient- ils leur confession du mal, leur aveu d’une nature pécheresse, leur déclaration de la nécessité d’une grâce salutaire par l’unique média­tion du Christ rédempteur... et ce crédit accordé à des médecines qui, dans leurs déclarations et leurs prétentions, sont la négation de la révélation évangélique ou sa contrefaçon?

Les chrétiens reconnaissent à la science son autorité liée à une connaissance, fruit du travail difficile et patient de la communauté scientifique découvrant les richesses de la création. Ils donnent

120

pleine autorité également à la révélation biblique en Jésus-Christ. A lire ce que certains écrivent ou déclarent publiquement, il paraî­trait qu’ils accordent autorité à une *troisième source de connais­sance,* celle des Forces cosmiques liées aux religions de l’Orient.

*Ma question:* Comment peuvent-ils concilier le respect de la con­naissance scientifique, leur foi à la révélation de Dieu en Jésus- Christ... et ce crédit qu’ils accordent à des médecines qui puisent l’essentiel de leurs pouvoirs dans cette troisième source de connais­sance?

1. Dès les premières pages de la présente étude, j’ai veillé à ne pas tomber dans un simplisme qui, par avance, soupçonnerait toute médecine parallèle, pis encore, en ferait une technique au service du diable ! Je l’ai dit et me plais à le répéter dans cette con­clusion : Je ne suis pas homme de science. Je n’ai pu que me fier aux déclarations et aux expérimentations de ceux qui, formés aux disciplines de la science, contestent aux médecines parallèles leurs explications et leurs affirmations “scientifiques”. Ce que j’ai re­tenu de la documentation étudiée me permet de distinguer trois types de praticiens :
2. Ceux qui refusent que leurs pratiques médicales soient explicitées ou s’inscrivent dans le champ du surnaturel, de la méta­physique, de l’ésotérisme, de l’occultisme. A nos questions sur la nature de leurs pouvoirs, plusieurs d’entre eux répondent humble­ment être devant un mystère que la science de demain élucidera.
3. Ceux qui font crédit à l’évolutionnisme, qu’ils tiennent pour une théorie scientifique. D’autres hommes de science contestent absolument la valeur “scientifique” de cette théorie. Ils renvoient donc eux aussi à demain l’explication rationnelle et plausible des phénomènes reconnus et encore inexplicables aujourd’hui.

Cependant et avant d’en venir au troisième type de praticien, je retiendrai de la connaissance professée par ces chercheurs honnêtes ce qu’il importe de souligner. Il est vrai qu’il existe en l’homme des forces naturelles non codifiables par la science, mais non moins réelles. On est bien loin d’avoir découvert toutes les propriétés, donc toutes les possibilités du cerveau humain, égale­ment toutes celles de l’âme humaine. Des facteurs extérieurs connus nous en apportent la démonstration évidente, parfois

121

même inquiétante. Pour exemple: le rythme, la transe, la concen­tration; ou encore les drogues. Ces facteurs démontrent, en les provoquant, les forces latentes en l’homme. On peut leur donner des noms divers: sixième sens, fluide, magnétisme, pouvoirs, etc. Leurs prestations sont souvent sollicitées et reconnaissables chez des êtres qu’on dira “doués” ou “prédisposés”. A l’égal des pen­seurs ou des musiciens ou des poètes, des thérapeutes peuvent, pa­rallèlement à leur science, émouvoir et faire intervenir ces forces latentes dans le processus de guérison. La suggestion, le climat de confiance, un contact bienveillant et rassurant entre le thérapeute et le patient, mobilisent ces forces et les font servir heureusement au rétablissement de la santé. Et nous nous garderons de la confu­sion regrettable qui nous ferait attribuer à je ne sais quel pouvoir occulte ou diabolique cet usage plus ou moins conscient d’une force naturelle latente en tout homme. A la condition pourtant que ce thérapeute garde l’exercice de son art dans les limites d’une science digne de ce nom et refuse précisément de franchir la frontière séparant la connaissance scientifique de la connaissance ésotérique. Car il serait alors au nombre...

1. ...Des praticiens que je veux croire honnêtes mais dont je soupçonne les pouvoirs. Ce que nous avons mis en lumière au troisième chapitre de notre étude trouve ici son application. En effet, que se passe-t-il en vérité lorsque le praticien enseigne et entraîne son patient, momentanément affaibli et perturbé, à re­chercher une dynamisation de son être par un recours à l’Energie cosmique, ou encore s’offre lui-même à être le médiateur de cette Energie?

Voilà notre réponse: cet investissement de crédit et de puissance accordé à cette Force cosmique n’est rien moins qu’une forme d’idolâtrie aux conséquences clairement décrites par l’Ecriture.

D’abord, elle détourne l’homme du Dieu véritable et l’encourage dans une autonomie, grisante par ses apparentes réussites mais dont l’aboutissement sera tôt ou tard un aveuglement spirituel renforcé.

Ensuite, par la sollicitation des forces latentes en lui, elle déve­loppe chez le patient la pensée d’une capacité, d’un pouvoir dont la mise en œuvre agrandit son champ d’action. Jusqu’ici, il le connaissait comme entouré de frontières précises, à l’intérieur

122

desquelles il gardait plus ou moins le contrôle de lui-même. En tout cas, il demeurait responsable de ses pensées, de ses sentiments, de ses actes. Et le voici entraîné à quitter les contours définis de son corps, de son âme et de son esprit, à entrer dans des zones plus fluides, ce que Denis Clabaine appelle “le marché commun du magnétisme vital”. Cela est connu, cela se lit dans de très nombreux écrits: Dans ce “marché”, on vous invite à laisser “parler votre corps”, à “libérer” votre âme, à “élargir votre esprit” aux dimen­sions du rythme cosmique. Qui ne comprendrait qu’on se trouve non sur un terrain de libération ou de guérison mais sur un chemin de véritable dissolution !

Enfin, si l’on se souvient de l’appellation significative donnée par l’Ecriture aux Forces cosmiques animant “le train de ce monde” — les “Puissances de l’air” — on peut saisir qu’une telle “disso­lution de soi” amène inévitablement à la communion avec ces Forces. Elles animent certes la vie matérielle et psychique du “train de ce monde”.1 Mais, *en dehors de la médiation de Jésus- Christ,* elles deviennent pour ceux qui s’allient à elles et recherchent leur dynamisme, des Forces de paralysie et finalement de mort spirituelle.

C’est pourquoi, nous refusons de recourir aux soins de ce genre de praticiens. En effet, notre obéissance — fruit d’une confession de foi qui fait de Jésus-Christ Fils de Dieu et Rédempteur, le véritable Seigneur du cosmos, le véritable donateur de l’énergie vitale et de la puissance dynamique du Saint-Esprit — ne saurait consentir à aucune confusion ni à aucune compromission. Or, elles sont manifestes lorsqu’on étudie ces techniques. Même si elles ne se réclament pas *d’abord* de l’Energie cosmique, la plupart en effet, *à un moment donné ou à un autre,* ouvrent la porte au dynamisme de cette Energie.

Certes, notre époque passionnée de recherches en parapsycho­logie ne recule devant aucune explication rationaliste des phéno­mènes en rapport avec cette Energie. Les théories élaborées, de l’aveu même des hommes de science et de foi capables d’en juger, ont pour appui, non pas des faits scientifiquement démontrés mais une idéologie du progrès et de la science.

1 Eph. 2.2

123

Par ailleurs, ce rationalisme tient du refus obstiné de reconnaître Dieu comme le Créateur et l’Ordonnateur permanent de la vie et du cosmos, et non d’une démonstration vérifiable des explications par lesquelles il cherche à convaincre.

Les praticiens, on peut le comprendre, ne s’en préoccupent guère. La guérison les intéresse davantage que les coordonnées à l’intérieur desquelles elle s’inscrit. Leur loyauté est évidente. Elle ne suffit pas à nous fermer les yeux sur la véritable nature d’énergies hu­maines et cosmiques qui dynamisent leurs patients et les mobilisent eux-mêmes.

1. En prenant connaissance de l’information qui me permettait de rédiger cette étude, j’ai été saisi de vertige à la découverte de la multiplicité effarante des “médecines parallèles” existantes, toutes proposées à la guérison de notre humanité. Celles examinées et mises en cause ici devraient donc être complétées par un très grand nombre de médecines autres, bien que généralement sem­blables, soit par leurs techniques, soit surtout parle cadre général et les coordonnées “cosmo-psychosomatiques” dont elles se réclament.

Cela tombe sous le sens : Si d’une part ces médecines sont en si grand nombre et donnent lieu à une telle surabondance de littéra­ture, si d’autre part ces deux aspects sont en rapport, sinon avec le succès, en tout cas avec l’intérêt qu’elles soulèvent, c’est que notre humanité est bien malade. Mais quelle est sa véritable maladie?

Les remarques ci-dessous ne sont pas *la* réponse. Cependant, elles en éclairent des aspects importants.

1. La santé est un bien précieux. Mais est-elle ce capital à chérir, à sauvegarder avant tout et par-dessus tout? Comme le constatait H. R. Weber, “c’est une conception de vie que nous retrouvons aujourd’hui non seulement dans les compétitions sportives et les concours de beauté, mais aussi dans l’éthique du travail du monde occidental, dans son désarroi face à la souffrance, dans sa jouissance plus que religieuse du plaisir du corps et sa façon de concevoir la santé comme bien suprême auquel il est prêt à tout sacrifier... Certes, dans la Bible, la souffrance ne porte aucune auréole. Au

124

contraire, nous y trouvons une lutte continue pour la santé... La source en est *le souci de la vocation humaine*, menacée par les maladies”.1

Est-il besoin de le souligner? Ce “souci” est aujourd’hui perdu de vue. Chez la plupart des gens, il est remplacé par la seule pré­occupation de lutter contre le vieillissement et de n’avoir pas à souffrir, même pas à l’étape de la mort.

Une ignorance grandissante du sens de notre destinée explique en partie cette angoisse devant toute forme d’épreuves ou de douleurs. Il appartiendrait aux chrétiens de ramener leurs contem­porains à la connaissance de leur vraie prédestination en Christ, accompagnée des moyens de guérison que Dieu promet. Il serait également de leur responsabilité de les mettre en communion avec Celui qui disait à son peuple : “J’éloignerai la maladie du milieu de toi... Je vous donnerai la guérison et la santé”.2 Sont-ils disposés et préparés à un tel témoignage?

1. Certes, une santé déficiente est un sérieux handicap. Par ailleurs et pour des raisons diverses, une authentique vie dans la foi n’a pas nécessairement pour corollaire une santé sans défaillance.

Cependant, en conséquence des promesses et des assurances que Dieu nous donne, la règle serait que le chrétien, pour sa santé comme pour son pain quotidien, fasse confiance au Seigneur, vive un comportement personnel et familial dépréoccupé de soi-même. Or, que devons-nous constater?

Combien nombreux sont les chrétiens qui, semblables à Monsieur tout le monde, ont constamment à l’esprit la préoccupation de leur régime, de leur tonus, de leur bien-être sous toutes ses formes. A cette fin, ils restent à l’affût de toutes les thérapies, les essaient les unes après les autres, se refilent “les bonnes adresses”, se com­muniquent la liste des produits plus ou moins vitaminés qui assu­reront le maintien de leur vitalité. On les assure du reste que s’ils ne s’en préoccupent pas, ils négligent ce qui garantit l’équilibre, la maîtrise d’eux-mêmes, la sauvegarde de leur tonus, la prévention

1 “Quelle médecine demain, pour quel homme”, Ed. Beiger-Levrault, Paris, 1974, p. 9 et suivantes.

2 Exode 23.25 et Jérémie 33.6.

125

devant les risques de maladies... Et lorsque vous rencontrez ces témoins non plus... “du Christ” mais de “la santé”, c’est de cela qu’ils vous parlent constamment. De quoi vous rendre... malades!

1. De quelle maladie est atteint le bon sens des chrétiens qui, sans discernement, se laissent prendre au piège du magisme accom­pagnant souvent le langage ou les formules de beaucoup de thé­rapies?

Un thé “X-Y” mélangé à trois gouttes de perlimpinpin ou d’essence Z, et vous voilà garanti contre toutes sortes de maux !

Quelques respirations accompagnant les petites pilules vertes avalées après quatre minutes de digitopressure de vos deux pieds, et vous verrez disparaître vos dispositions au rhumatisme !

Ne voient-ils pas qu’en l’occurence, les soins qui leur sont pro­posés n’ont qu’un véritable et durable effet : ils soulagent leur porte-monnaie... et garnissent celui de leurs soignants!

1. Je l’ai souligné à maintes reprises dans les pages qui précèdent: Parmi les tenants des médecines parallèles, il est de nombreux thérapeutes sérieux et loyalement au service de leur prochain. Parmi eux, quelques-uns se réclament de Jésus-Christ. C’est à eux que je m’adresse.

Ils se doivent de le reconnaître: Leur “médecine” concerne avant tout des maladies psychosomatiques en rapport avec des difficultés de comportement personnel ou relationnel. La grande majorité de leurs patients auraient donc à être libérés de leur préoccupation d’eux-mêmes. Ainsi seraient-ils mis sur le chemin de leur vraie guérison. Eh bien ! non. Par ces thérapies, ils sont ramenés une fois de plus à l’examen de leur petite personne, au souci de leur corps, aux variations et prévisions possibles de leur bilan de santé. Il est vrai qu’un faux christianisme peut avoir quelquefois conduit quelqu’un à négliger si ce n’est mépriser son corps. Constatons pourtant que cela est rare aujourd’hui. La ten­dance générale va plutôt vers une idolâtrie de notre seule personne physique. Constat regrettable : les thérapies assurées “nouvelles”, “naturelles”, “douces”, et pour toutes ces raisons “recomman­dables” ne font qu’ajouter des notes à la musique “égotiste” dont se bercent ou se laissent bercer aujourd’hui beaucoup de patients.

126

1. Au terme de cette étude, c’est aux chrétiens encore que je m’adresse: Ne se réclament-ils pas d’un Seigneur qui a vaincu la mort? Le Christ n’a-t-il pas attesté cette victoire par une démons­tration préalable et ultérieure, confiée à l’Eglise: un ministère de compassion, accompagné de guérisons innombrables touchant le corps, l’âme et l’esprit, davantage encore, touchant la totalité de la personne réconciliée avec elle-même, réconciliée avec le pro­chain et avec Dieu lui-même?

Relevons qu’une certaine conception de l’homme liée à une révélation de Dieu — celle de l’Evangile — entraîne une certaine conception de la guérison.

Nous nous sommes intéressés aux “médecines parallèles”. Nous ne voulons pas, ici, confronter ces médecines avec celle qu’il y aurait lieu de mettre en valeur : *une médecine chrétienne,* elle aussi intéressée à l’homme tout entier. Mais il est pour le moins quelques réflexions qu’il nous faut faire encore :

*• La première* soulignera la responsabilité de l’Eglise chrétienne — de tous les chrétiens qui la constituent. Le ministère de la guérison, les dons de guérison, appartiennent à l’Eglise. Certes, elle n’a aucun monopole à faire valoir, ni en ce domaine ni en aucun autre du reste. Cependant — nous l’avons souligné déjà — nous devons cons­tater qu’en ce qui concerne les “médecines parallèles”, leur champ d’action s’intéresse avant tout aux maladies psychosomatiques, définies comme autant d’expressions du mal-être de l’homme en particulier et, plus généralement, de la vie toujours plus difficile que cet homme connaît dans la société actuelle.

Qui, mieux que le chrétien et son Eglise, avait vocation d’appor­ter la véritable guérison au mal-être de notre humanité? A discer­ner le développement “surnaturel” (au sens inquiétant de ce terme) des médecines de remplacements que nous voyons partout actives aujourd’hui, nous mesurons que l’Eglise a gravement négligé son ministère.

Avec le salut par grâce, il lui appartenait de manifester dans la communion et la force du Saint-Esprit, une vie de sainteté dont l’aspect premier comporte la rénovation de tout l’homme et de toutes les relations de cet homme avec son prochain. La négligence en ce domaine explique en partie comment et pourquoi ces hom­

127

mes ont cherché et cherchent encore ailleurs, c’est-à-dire dans un ciel cosmique *sans le Christ*, le remède à leurs maux.

Il serait trop facile d’en blâmer ces chercheurs. C’est pourquoi nous devons reconnaître devant eux et devant ceux qui recourent à leurs “médecines parallèles” que, pour une part en tout cas, nous sommes, nous les premiers, responsables de leur regrettable et dangereux engagement dans la dépendance des “Eléments du monde”.

*• Ma deuxième* remarque pourrait faire, à elle seule, l’objet d’un chapitre de ce livre ! Or, cette étude a déjà dépassé de beaucoup les limites que nous nous étions fixées. Par nécessité, je ne fais donc qu’un bref commentaire.

Nous avons déjà cité la parole de Paul aux Colossiens : “Comme vous avez reçu le Seigneur Jésus-Christ, marchez en lui... affermis par la foi d’après les instructions qui vous ont été données... Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie et par une vaine tromperie s’appuyant sur la tradition des hommes, sur les rudiments du monde et non sur le Christ... Vous avez tout pleinement en lui”.

Résumons une fois encore ce riche enseignement: Jésus a travaillé à nous racheter de l’aliénation du mal, de la maladie et de la mort. Libérés, il nous appelle à nous engager dans une vie de sainteté et de santé. Cette vie s’apprend. C’est une marche de tous les instants et de tous les jours. Cela demande de la foi et une persévérance, semblable à celle qu’exige la vie naturelle à partir de notre naissance.

La tentation constante des chrétiens — et ils y succombent, et les thérapies des médecines parallèles les induisent en cette ten­tation - c’est de remplacer cette marche dans l’Esprit et *ses* possi­bilités d’accomplissement de la loi :

*Ou bien par la loi seule.* Cela se traduit par tous les légalismes par lesquels les Puissances ou Rudiments nous conditionnent, nous manipulent, nous asservissent. Tout mortels qu’ils soient, les discours des légalistes marxistes, coraniques, bouddhistes, et même chrétiens — ne touche pas, ne fais pas, ne mange pas, ou leur contraire : touche, mange, fais - sont séducteurs. “Ils indiquent un culte volontaire, de l’humilité, alors qu’ils ne servent qu’à la satis­faction de la chair” (Colossiens 2.23).

128

*Ou bien par les techniques* que nous proposent les médecines parallèles, techniques-ersatz du dynamisme de l’Esprit Saint. Elles nous entraînent dans une autonomie qui contribue à notre éloignement progressif loin de Dieu. Nous devenons autonomes. Nous croyons l’être. En réalité, manipulés par les Forces qui nous tiennent à leur merci, nous travaillons nous-mêmes à nous séparer de Dieu et, comme le dit Paul, à devenir “la proie” des Rudiments.

Reconnaissons-le en passant: légalismes et techniques nous ren­dent inhumains. Les chrétiens le sont souvent. Et pourtant ils se réclament d’un Seigneur qui leur a révélé son authentique huma­nité, sa connaissance et sa compréhension de l’homme. A son école, les chrétiens auraient donc à devenir plus humains que n’importe quel homme.

Nous l’avons déclaré: Qui, mieux que l’Eglise locale, bénéficiaire des dons du Saint-Esprit, peut exercer le ministère de régénération, de réconciliation, de sanctification, de guérison de notre humanité, voire de notre création! Nous avons reconnu qu’elle a négligé cette responsabilité et l’action qui en découlait. Il en résulte, entre autres, une souffrance accrue pour beaucoup d’hommes.

Il serait donc par trop facile de nous en prendre à ceux qui, dans leur mal-être, leur souffrance, voire leur misère, se sont tournés vers les “médecines parallèles”. Ils avaient l’espoir qu’elles leur apporteraient la guérison, pour le moins le soulagement qu’elles promettent. Certains l’ont trouvé, momentanément, en partie en tout cas. Ils en sont infiniment reconnaissants.

A prendre connaissance de mon refus de recourir à de telles médecines, il est compréhensible que ces patients soulagés ou appa­remment guéris soient indignés. D’avance, je pourrais même écrire leur commentaire à mon endroit...

D’avance aussi, je le leur pardonne. Car, de leur point de vue, je puis comprendre leur hochement de tête significatif ou leur colère, quand même j’espère que quelques-uns se laisseront in­terroger...

Cependant, parmi mes lecteurs, plusieurs seront interpellés. Ils auront pris conscience de leur ignorance, de leur crédulité, à cer­tains égards de leur bonne foi trompée parce que jusqu’ici nul ne les avait éclairés quant au contenu réel et aux références religieuses

129

et non scientifiques des médecines parallèles. Ma crainte, c’est qu’ils en restent à je ne sais quelle mauvaise conscience, qu’ils demeurent inquiets devant d’éventuelles conséquences de leurs contacts avec ces médecines, qu’ils fassent même de la culpabilité d’avoir cherché la guérison en recourant à des moyens qu’ils croyaient naturels, même divins.

Faut-il rappeler à ceux-là que la grâce du Christ, Seigneur de toutes les créatures célestes et terrestres vise, non à culpabiliser, mais à éclairer, à libérer, à guérir pleinement. Par sa Parole, le Christ nous invite à mettre en lumière nos égarements et à nous en détour­ner. Il ne nous demande pas de nous présenter devant lui avec un poids de culpabilité. Quand il nous invite à nous repentir, cela signifie en clair: prendre la décision libre et volontaire de rompre avec l’erreur et de recevoir de lui la guérison attendue.

C’est en nous soumettant à sa volonté, en nous reconnaissant ouvertement au nombre de ses disciples qu’en vérité nous échap­pons à l’emprise du prince de ce monde et des puissances qui en affectent l’histoire, la nôtre en particulier.

Donc, loin de faire de la culpabilité, ils invoqueront le pardon du Seigneur. L’ayant reçu comme une grâce réellement donnée, ils reprendront pied avec une vision renouvelée de la santé que Dieu se plaît à nous accorder, ou de la faiblesse, voire de l’infir­mité dans laquelle il nous demande de le glorifier.

Mais il peut arriver qu’à cheminer longtemps dans l’erreur, ou encore à souffrir de certaines conditions d’existence difficiles, ils soient au nombre des blessés de la vie ou de la société, ou de la famille, ou même de l’Eglise. En une telle situation, ils ne doivent pas rester seuls à lutter, à souffrir, à faire front contre les difficultés ou les maladies.

Dieu a institué dans l’Eglise, au bénéfice de tous les malmenés de l’existence (et qui ne l’est pas d’une manière ou d’une autre?) des ministères de relation d’aide, de guérison en particulier.

Donc, à ceux que mon propos aurait troublés ou laissés désem­parés, je dis: Demandez aux responsables de votre communauté ou d’une église proche de votre maison de vous tendre la main secourable à la découverte de votre guérison.

*• La troisième* remarque voudrait prévenir une fausse interpré­tation de l’enseignement que ce livre apporte. Beaucoup mieux

130

qu’une longue explication, un exemple illustrera mon propos.

Un chrétien de santé délicate était de surcroît affligé d’insomnies tenaces, à la pleine lune surtout. Chaque mois, il redoutait les nuits correspondant à cette phase des lunaisons. Il avait lu ce que certaines médecines conseillent et connaissait les somnifères que d’autres médecines proposent. Pour autant ne retrouvait-il pas le sommeil naturel. Jusqu’à l’heure où, éclairé par l’Esprit saint, il saisit que le vrai médecin de notre vie et de nos troubles fonc­tionnels, c’est le Seigneur. En effet, dans ce monde en rupture avec son Créateur, Jésus est venu nous réconcilier non seulement avec l’Auteur de toutes choses, mais aussi avec sa création, la lune y compris! Il est venu nous soustraire aussi à tout asservisse­ment de notre chair dont les Puissances célestent usent à notre détriment.

Un sommeil perturbé par la lune, cela n’est pas selon l’ordre de Dieu. Traité et encouragé par un médecin chrétien, ce patient mit donc sa foi en action. Soumis à la Seigneurie du Christ, il prit position envers sa propre chair inquiète et incrédule. Il fit de même face à la Domination céleste qui, en dehors de la médiation de Jésus-Christ, le persuadait que la lune, à toujours, troublerait son sommeil. Et ce sommeil, il le retrouva, sans médication d’aucune sorte, même à la pleine lune !

Le médecin est serviteur de Dieu. Sa connaissance de notre anatomie et des lois de notre nature lui permet de nous secourir dans nos faiblesses et nos accidents, dans nos hérédités et nos circonstances.

Ce ministère providentiel sauvegarde notre existence terrestre afin que nous atteigne l’autre dimension de l’amour de Dieu : celle de sa grâce nous rachetant de la malédiction du péché et nous réintroduisant dans une communion profonde«avec notre Créateur, avec sa création et toutes ses créatures.

Ce qu’il nous faut entendre ici est donc important :

1. La souffrance, alias la maladie - peut être instrument de la providence divine. Elle est un pédagogue dont il faut écouter les avertissements souvent correctifs et éducatifs. A cette étape-là, toute médecine prématurément interventioniste devient une mau­vaise médecine.
2. La médecine classique - son savoir éprouvé et ses interven­

131

tions compétentes — elle aussi peut exercer ce même ministère correctif et éducatif. En le pratiquant, elle atteste le secours de Dieu, témoin compatissant et agissant au secours de nos faiblesses, de nos misères volontaires et involontaires.

Cette médecine-là, nécessaire comme le toit sur nos têtes, ou, à certaines saisons, comme un chauffage dans la maison, remplit son précieux office quand elle reste dans ses limites de servante du Seigneur. Mais sa science est de mauvais aloi lorsque, idolâtre d’elle-même et de son savoir, de servante qu’elle aurait dû rester, elle passe au rang de maître, jusqu’à faire oublier à l’homme qu’il dépend d’un Créateur, *lui seul* maître de la vie et de la mort.

Fière de cette maîtrise inconvenante, la médecine oublie sou­vent, trop souvent, que l’homme n’est pas vie dans un corps seulement mais qu’il est créature de Dieu appelée à une haute destinée. Elle oublie souvent qu’elle aurait à le lui rappeler, surtout à l’heure où elle doit le soigner et le guérir de ses troubles et dérèglements fonctionnels.

Il fut un temps où les docteurs formés à la médecine classique limitaient celle-ci aux seules références d’un matérialisme scienti­fique. Ils écartaient de leur responsabilité toute dimension spiri­tuelle. Les temps changent. Beaucoup de médecins sont aujour­d’hui d’excellents médecins mais aussi des serviteurs et servantes du Christ, ouvertement déclarés tels. On imagine facilement ce qu’il aurait pu advenir du patient dont nous venons de parler, si le médecin traitant avait été un athée... ou alors un disciple du Tao!

*• Ma quatrième* remarque soulignera le redressement heureux qui s’opère aujourd’hui. L’Eglise du Seigneur — et je me garde de lui attribuer une dénomination — connaît un réveil qu’on pourrait aussi appeler une réforme, un redressement. Va grandissant le nombre des chrétiens profondément unis au Christ vivant et à leur communauté locale: église de maison, assemblée évangélique, groupe de prière dans certaines paroisses ou ailleurs. Remplis de la vie du Seigneur, ils manifestent la guérison qu’elle leur apporte, le dynamisme qui l’accompagne et qui s’exprime dans ce qu’on appelle une thérapie au service des autres. Dans ces groupes ou communautés, le ministère pastoral n’est plus entendu seulement comme une responsabilité de prédication. En de nombreux endroits, ce ministère de berger, avec ou sans titre officiel, est assimilé à

132

celui d’un service capable de “fortifier ceux qui sont faibles, de guérir ceux qui sont malades, de panser ceux qui sont blessés, de ramener ceux qui s’égarent ou deviendraient la proie des bêtes des champs”.1

En de telles communautés, la relation d’aide, nommée ailleurs la cure d’âme, ne fait pas fi de la médecine classique. Elle n’ignore pas les remèdes. Elle ne fait pas abstraction de la psychologie, de la physiothérapie — ailleurs appelée kinésithérapie — et si néces­saire de la psychiatrie. Elle reconnaît la valeur de certains régimes, de certaines cures; elle recommande le jeûne, la sobriété en toutes choses. Mais en même temps, elle sait qu’aucune thérapie ne chan­gera jamais la nature mortelle de l’homme pécheur. C’est pourquoi elle fait connaître à l’homme son véritable état et cherche à l’ame­ner à la rencontre du seul vrai médecin, Jésus-Christ, et à la seule guérison réelle et durable : notre personne rachetée par le Christ, c’est-à-dire soustraite à l’aliénation des Puissances célestes, renou­velée dans sa nature profonde, corps, âme et esprit, rétablie dans sa capacité de résister au mal, rendue apte, par la force du Saint- Esprit, à accomplir librement la volonté de Dieu.

S’il est juste de mettre en valeur cet heureux aspect de la vie de l’Eglise, encore faut-il rester modeste et reconnaître que ce réveil prometteur en est au stade des petits commencements.

*• Ma cinquième* remarque traduit mon étonnement devant un fait souvent constaté.

L’intérêt que j’ai porté dès longtemps au ministère de la guérison m’a conduit à la recherche de l’équipement adéquat. D’abord une connaissance de l’homme; ensuite, dans une vraie compassion pour cet homme, une connaissance du Saint-Esprit et des dons charis­matiques indispensables à l’exercice d’un ministère de libération et de guérison.2

Or, il faut le dire sans détour et dans un souci de vérité : cette même Eglise restée souvent sans réponse et sans moyens efficaces devant la souffrance des hommes, est souvent celle qui, par ailleurs, demeure circonspecte, parfois même très réservée envers toute manifestation de l’Esprit. Que de mises en garde, que de méfiance envers ces manifestations, dans des communautés ou églises qui se

1. Ezéchiel34.4
2. 1 Cor. 12.4-11,27-28

133

veulent justement “évangéliques”! Les motifs invoqués sont certes honorables quand ils s’accordent avec une volonté ferme de fidélité à la saine doctrine. Encore pourrait-on faire remarquer que si cette fidélité était selon l’Esprit saint, elle devrait *s’actualiser,* donc *s’incarner* au niveau de la vie réelle de l’Eglise par des manifesta­tions de grâce, donc de guérison et de libération, évidentes et effi­caces. Cette fidélité serait convaincante, non par ses méfiances et ses mises en garde, mais par ses démonstrations.

Or, que devons-nous constater? Oui, il y a des guérisons. Mais, outre qu’elles sont encore relativement peu nombreuses et restent ignorées, parfois même contestées, le crédit accordé à cet aspect du ministère en règle générale ne retient guère l’attention.

Autre étonnante constatation: la circonspection à l’égard des manifestations de l’Esprit évoquée sous le couvert de la prudence et de la fidélité scripturaire laisse ces mêmes chrétiens “vigilants”... sans mise en cause réelle des “médecines parallèles” et sans retenue devant elles. C’est ainsi que des frères et sœurs en Christ redoutent l’imposition des mains, redoutent la recherche et la pratique des dons charismatiques, restent à l’écart des groupes ou des commu­nautés où l’on enseigne et requiert l’équipement spirituel nécessaire au ministère de guérison — ministère désiré et désirable pour mille raisons. Mais sans l’ombre d’une hésitation, ces mêmes frères recou­rent à l’acupuncture, disent ouvertement les bienfaits de l’homéo­pathie, souscrivent à la sophrologie, en bref laissent entendre que leur foi en Jésus-Christ s’accorde avec les bienfaits de Dieu reçus directement de l’allopathie — ce que l’on peut comprendre — mais tout aussi directement de ces “médecines parallèles” — ce qui ne manque pas de nous étonner.

J’en suis conscient! A dire ces choses, à les écrire surtout, je prends le risque d’indisposer ceux qui, jusqu’ici, ne s’étaient guère interrogés quant aux sources et à la nature réelle du dynamisme des “médecines parallèles”.

Quand tel écrit ou tel frère recommandent ouvertement de telles médecines,1 ne prennent-ils pas un risque encore plus grave, plus lourd de conséquences?

1 cf.Ichthus 1/1983

134

La liberté évangélique ne saurait jamais servir de caution ni à la vanité,1 ni aux apparences de la vérité.2 Si les médecines parallèles ne sont pas toutes et nécessairement “chargées d’une énergie diabo­lique”, elles ne sont pas non plus et pour autant marquées d’un label garantissant le crédit dont elles se réclament.

Ce que le Seigneur demande de nous, quoi qu’il puisse nous en coûter, c’est d’être les gérants fidèles de ce qu’il nous a confié. Depuis fort longtemps, j’ai dit oralement ma profonde réticence à l’égard des “médecines parallèles”. Par ma faute sans doute, je n’étais ni toujours entendu, ni toujours compris. C’est-à-dire qu’à m’entendre, maint interlocuteur restait pensif, mais n’en continuait pas moins à aimer le Seigneur... puis à recourir quand même à toutes sortes de “médecines parallèles...!”

Peut-être ma plume aura-t-elle cette fois une audience diffé­rente, moins fraternelle, mais plus efficace.

1 Esaïe44.8-20

2 Galates5.13;Romains 14.14-16

135

**Postface
à la deuxième édition**

Quand, il y a quatre ans, j’ai publié ce livre, j’ai pris un risque mesuré, mais non moins réel. On sait la popularité, plus encore, la considération dont les médias - soit aussi le grand public - entou­rent les médecines appelées «naturelles», «douces», «parallèles». Or, dans cet ouvrage, j’ai dénoncé les illusions et les mécomptes de ces médecines. Par là même, leurs praticiens et leurs propagandistes étaient mis en cause. L’étaient aussi ceux qui les suivent. C’est-à-dire beaucoup de monde.

Une mise en question.

Une vue superficielle du problème pourrait faire croire à une opposition un peu mesquine entre deux «Ecoles» ou deux «Médecines».

L’une se veut strictement scientifique. Il lui est souvent reproché de ne pas s’offusquer de l’intrusion parfois brutale de sa «chimie», de ses «rayons», de ses «vaccins».

137

L’autre se veut, elle aussi, respectueuse de la science, sauf qu’elle accepte d’en transgresser les limites et d’entrer, à tâtons, sur le ter­rain de l’empirisme. Elle n’a nulle gêne devant le constat que ses découvertes reprennent en compte les allégations de médecines fort anciennes, en particulier celle des Chinois, des Tibétains et des Brah­manes. Elle y trouve même une raison de plus d’être assurée de la valeur de ses «pratiques», en attendant leur confirmation par la science constamment en évolution et en progrès!

S’agit-il d’une querelle de ce type? Seuls peuvent le penser ou l’écrire ceux qui s’arrêtent à une vue superficielle des choses. De fait, cette apparence cache une réalité à laquelle tout chrétien doit porter une attention critique. En effet, les médecines «parallèles» ont un champ d’action qui intrigue et oblige à une sérieuse interrogation.

Il y a l’énigme de «l’Energie» à laquelle elles recourent, sans qu’elles en déterminent ni l’origine, ni la nature. L’appeler «cosmi­que», c’est l’habiller d’un mot. Ce n’est pas en cerner ou en éclairer la source et la nature réelles.

Il y a, parallèlement, les «expériences» dont elles s’accompa­gnent. Pour l’instant en tout cas, leur profil et les explications qu’on en donne restent entièrement de l’ordre de la spéculation.

11 y a enfin le champ d’action de ces médecines et la part qu’elles exercent sur l’inconscient du patient. Dans certaines conditions de passivité ou de disponibilité, la personne voit s’opérer en elle des transformations effectives de santé, de caractère, même de compor­tement. Il est connu qu’une fois acceptée la disjonction du moi per­sonnel et responsable, on entre dans un champ de «Forces» opérantes. «J’ai eu l’impression d’être parcouru par le courant d’une Energie nouvelle et inconnue», dit un patient. Et il ajoute: «Je me suis livré à cette Force et j’en ai été transformé».

Ces expériences «bénéfiques» abondent dans la littérature et les témoignages des «médecines douces». Mais que découvrons- nous lorsque nous explorons après coup l’aspect caché de l’iceberg?

Ses principes et ses processus de guérison situent l’homme dans un vaste champ opérationnel et *macrocosmique,* dont l’homme serait la réplique *microcosmique.* La «dominante» de ce système biologique auto-organisé rencontrerait, en l’homme en particulier, une force contraire, une sorte de pulsion négative, même «morti­fère». Or, si le patient se soumet à l’action positive, réparatrice,

138

équilibrante, de cette dominante — la fameuse «Energie cosmique» — il se voit au bénéfice de deux étonnantes possibilités:

Par la médiation du médecin, ou par celle des médicaments «per­sonnalisés», ou celle des mains du guérisseur, ou celle des aiguilles de l’acupuncteur, des pressions localisées du réflexologue, de la parole du sophrologue, etc., il retrouve l’équilibre d’une santé physi­que, psychique, voire spirituelle. Plus encore et à volonté, il prétend travailler à une métamorphose de lui-même. A la limite, en prolon­geant telles des données de cette connaissance non plus scientifique mais déjà religieuse (ésotérique), il veut travailler à dépasser sa pro­pre mort et atteindre — au besoin par réincarnation — sa stature d’homme éternel, d’homme dieu.

On le discerne sans peine, il s’agit bien d’une opposition entre deux «Ecoles». Le refus que nous continuons d’opposer à l’une d’entre elles, n’a rien d’une obstination aveuglée, ni d’un parti pris d’Académie.

Il tient fondamentalement à notre notion de l’homme, de son être, de sa destinée, tels que nous les révèle Jésus-Christ, Parole et sagesse de Dieu.

Il tient aussi à la nécessité faite à tout chrétien, médecin ou patient, de savoir et de choisir quelle «dominante» a autorité sur toute sa vie.

Des critiques.

Seules, à ma connaissance, deux «Revues chrétiennes»’ ont porté quelque attention à ma contestation des médecines parallèles. La première s’en est tenue à quelques remarques sommaires:

*«Le manque de sens critique de rauteur conduit à une sorte de mani­chéisme... Il a une attitude presque religieuse devant le mot scientifi­que, comme s'il suffisait de dire ce mot pour avoir la garantie d'être dans la vérité... L'amalgame que fait l'auteur entre des pratiques aussi différentes que... le zen ou l'acupuncture tient ou de la naïveté ou de la mauvaise foi... En n'exerçant sa critique que sur une partie de la connaissance, il tombe dans un jugement qui n'a rien à voir avec la révélation».*

1. La Revue Réformée. - Ichtus, Revue de réflexion chrétienne (a cessé de paraître).

139

On ne peut être plus péremptoire. Ce censeur a ignoré délibéré­ment (c’est son droit) la requête formulée dans mon «Avant- propos»; (elle y figure encore). Faisant état de ma faillibilité, je demandais à mes contradicteurs le *bienfondé scientifique* et *biblique* de leurs remarques critiques. Apparemment, les médecines parallè­les ont la faveur de ce censeur. A ses yeux, j’ai donc tort! Et son pro­pos n’est pas une critique, mais un plaidoyer en faveur de ce qu’il pense! Devant une «recension-verdict» de ce type, on ne peut que rester silencieux...

\* \* \*

Par contre, des objections sévères me sont venues de la part de quelques membres de la communauté «adventiste», connus pour le soutien qu’ils apportent à l’une ou à l’autre des «Médecines parallè­les» dans les Publications de cette communauté.

A mon étonnement, ces objections portaient d’abord *sur la dispo­sition des chapitres de mon livre.* Cela me donne l’occasion de préci­ser qu’elle était motivée.

En effet, une description sommaire des thérapies contestées m’est apparue nécessaire. En la plaçant sans commentaires au chapitre 2, j’ai voulu faciliter la connaissance et la compréhension de lecteurs qui auraient ignoré la teneur et la portée de ces médecines. Le chapi­tre 3 conduit ensuite à l’importante interrogation: Quelle est la nature de *ïEnergie cosmique* dont se réclament ces médecines, cha­cune à leur manière? C’ est *la question de fond,* puisque cette Energie est constamment présentée par les thérapeutes comme la clef «natu­relle», voire «providentielle», de leurs interventions.

Ma réponse conduit alors à une réflexion critique et fondée por­tant sur chaque «médecine» en cause. C’est ainsi que chacune d’elles, sommairement décrite au chapitre 2, est examinée au chapi­tre 4, cette fois en profondeur et en détails.

Les remarques qui m’ont été faites portaient encore sur un autre aspect. En réfutation à mes observations, elles soulignaient que tout ce qui n’est pas explicable à l’état actuel des connaissances n’est pas forcément «magique» et ne saurait donc être tenu pour suspect.

Disons d’abord que c’est l’évidence même! Disons ensuite mon étonnement de voir mon livre être caractérisé comme l’expression d’un raisonnement aussi simpliste. Ainsi après en avoir contesté la forme, on en limitait le contenu à une confusion de ce type ! Passons.

140

Surprises inattendues

A l’heure d’envisager cette deuxième édition, deux publications importantes sont venues à ma connaissance:

* La première (une trentaine de pages dactylographiées) a pour auteur M. Michel Ballais, journaliste français, responsable d’une rubrique dans la Revue adventiste «Signe des temps». Ce qu’il écrit au sujet des «médecines parallèles» a alerté ses frères. Au point qu’une commission franco-belge de cette Assemblée s’est réunie, puis a présenté un rapport suivi de recommandations significatives, ô combien !

Constatation: l’alerte de Monsieur Ballais a été mieux entendue que la mienne. Je m’en réjouis beaucoup puisque, de la part de mem­bres de ces communautés, m’était venue l’opposition la plus véhémente.

Je ne transcris ici qu’une seule phrase de ce rapport. Elle dit beau­coup en peu de mots: «La plus grande prudence est de rigueur... Si donc certains esprits peu assurés, craignant la juxtaposition de cer­taines techniques médicales avec des philosophies opposées au chris­tianisme, préfèrent ne pas avoir recours à ces techniques, cela fait partie de leur libre choix.» Dont acte!

* La deuxième est une thèse de doctorat en médecine, soutenue publiquement le 11.12.1986, à l’Université Claude Bernard de Lyon, par M. André Cros. Elle est intitulée: *«Etude critique des médecines naturelles, médecines empiriques de terrain, médecines ésotériques. »*

Cette thèse propose un «mode de jugement des médecines paral­lèles ou naturelles, à partir de leurs doctrines.» Elle met en évidence «leur philosophie commune basée sur la globalité de l’homme et sur la puissance thérapeutique analogique de la Nature»'.

La première partie de cette thèse est consacrée à une présentation de la médecine en général. Elle permet à l’auteur de faire des compa­raisons riches d’enseignement. Car il oppose à la médecine dite offi­cielle, les médecines empiriques de terrain. Il montre que ces dernières, en dépit de leur présentation «scientifique» ont un fond

1. Cette philosophie est connue sous le nom de «monisme». Elle considère l’ensemble des choses comme réductible à l’unité. Elle dit: «Tout est un et l’un est dans Tout»

141

philosophique commun, l’ésotérisme; elles sont donc de nature reli­gieuse. Une dernière partie concerne les jugements théologiques qu’il est possible de porter sur ces médecines à partir de la Bible.

\* \* \*

Ces deux publications — la première, sans s’embarrasser de nuan­ces; la seconde en soulignant, mieux que je ne pouvais le faire, la vérité scientifique contestable des médecines parallèles et leur totale divergence par rapport à la vision biblique de l’homme et du monde — viennent à l’appui de mon opposition aux médecines parallèles. Je n’en demandais pas tant et je n’en tire nulle gloire. J’en ai ce sim­ple contentement de l’esprit, réjoui de lire sous la plume d’hommes, chrétiens certes, mais venus d’autres horizons que le mien, un ensei­gnement de la vérité selon l’Ecriture.

Elle est en partage à l’homme qui se veut strictement et fidèlement homme de science en même temps qu’homme de foi. J’avais à cœur de le souligner à l’heure où paraît cette deuxième édition.

M. R.

Citations

tirées du rapport de M. Ballais et de la thèse de M. Cros (Avec la permission de leurs auteurs)

Au sujet de l’acupuncture

M. Ballais

On veut ignorer que la suggestion «magnétique» exprimée *menta­lement, à l’insu du patient,* produit les mêmes effets neurophysiolo­giques que ceux constatés avec les pratiques hypnotiques classiques, tout en laissant au malade une lucidité lui permettant de s’exprimer normalement!

*«...En fin de compte,* précise Dominique Webb, *que l’on évoque l’envoûtement, le magnétisme, le somnambulisme, l’hypnose ou la sophrologie, on parle toujours de la même chose. »2*

1. Voir «L’hypnose et les phénomènes psy» de Dominique Webb, p. 85-87, Ed. «J’ai lu».
2. op. cit. p. 68.

142

fer

Le magnétisme paranormal, l’acupuncture et ses dérivés reposent sur la *même* base: la notion d’énergie vitale.

«La notion d’énergie (vitale) est essentielle en acupuncture. C’est sur elle, en effet, que repose *toute* la médecine chinoise...»1

Scientifiquement, cette mystérieuse «énergie vitale» reste incon­nue, indétectable en dépit des multiples recherches entreprises. En effet, selon les acupuncteurs les mieux initiés, l’énergie vitale ne sau­rait être confondue avec l’influx nerveux ou les courants électro­magnétiques connus, observés, mesurés au niveau du corps humain depuis longtemps.

Sur ce point, on comprendra mieux l’insistance des acupuncteurs «avertis» quand on saura que la «fameuse» médecine primitive chi­noise «...ne connaît ni système nerveux, ni système glandulaire, ni système musculaire... Elle postule essentiellement, la libre circula­tion du souffle vital (K’i)... et du sang dans un système de canaux (King) mal différenciés (réplique des *nadi* indiens), qui ne sont ni artériels, ni veineux, ni capillaires; les uns affectés à la distribution du yin, les autres à la distribution du yang...»2 3.

Qu’est-ce que l’énergie vitale? Mystère.

Que sont *les méridiens,* hypothétiques transporteurs de l’énergie vitale? Mystère. Et, à ce sujet, les professeurs à la Faculté de méde­cine de Paris, Pierre Huard et Ming Wong nous révèlent la mystifica­tion opérée au 19e siècle, par les traducteurs occidentaux des textes chinois... « *Ce n'est que très tardivement, au début du 19esiècle* préci­sent les deux praticiens, *que cette angiologie\* archaïque inadéquate à ranatomie occidentale a été remplacée par les méridiens* (King-sien), *transporteurs d'énergie... »4.*

Pourquoi ce changement?

Pour valoriser l’acupuncture aux yeux des médecins occidentaux.

L’acupuncture reposant sur des données scientifiquement erro­nées, on a transformé les «king-mô» (vaisseaux supposés contenir l’énergie vitale, le sang, le yin et le yang) en *méridiens* ou *«...système de voies linéaires, pseudo-nerveuses, inconnues en Europe, et par*

1. Le dictionnaire des médecines naturelles, Tome I, p. 15, Marabout Service.

2. Professeurs Pierre Huard et Ming Wong - La médecine chinoise p. 21-22, Collection Que sais-je.

3. Partie de l’anatomie qui traite des organes de la circulation sanguine.

4. Opus cité p. 119-120.

143

*conséquent, plus faciles à faire admettre que les vaisseaux, en majeure partie imaginaires, et, anatomiquement parlant, impen­sables. » ’.*

Après l’énergie vitale et les méridiens viennent... les points d’acu­puncture.

Comment ont-ils été déterminés?

Là encore, le mystère subsiste quant à l’origine, quant à la logique éventuelle qui a présidé à la localisation des points d’acupuncture, localisation qui se perd dans la nuit des temps. Pour Jean Choain, spécialiste de l’antique philosophie chinoise, la détermination d’un certain nombre de points relève incontestablement de *Part divinatoire1 2.*

S’il en est ainsi comment expliquer l’engouement actuel pour l’acupuncture et ses dérivés?

Pour beaucoup, aujourd’hui, seul le résultat compte. Même dans les milieux scientifiques. Et la pratique de l’acupuncture donne des résultats tangibles.

Faut-il s’en étonner?

Absolument pas. L’évidente parenté entre l’acupuncture et le magnétisme paranormal explique les résultats constatés.

Et l’acupuncture est en passe de devenir le trait d’union idéal entre la médecine scientifique et la médecine occulte.

M. Cros

Tous les auteurs d’ouvrages sur l’acupuncture, quel que soit leur souci d’objectivité, finissent par reconnaître leur adhésion au mode de pensée chinois, ce qui, du reste, est logique.

L’éditorial du docteur Cl. Le Prestre dans la Revue «Acupunc­ture» est, à ce titre, caractéristique: rejetant tout d’abord l’assimila­tion de l’acupuncture à une réflexothérapie technique... dépourvue de toute connotation orientale, il poursuit en disant que:

*- «L’acupuncture n’est pas... une simple technique qui s’adresse à la matière, mais l’esprit en est l’étoffe et l’acupuncture... c’est le che­min»* (c’est-à-dire le Tao, la Voie).

1. Opus cité p. 23.

2. Voir «Introduction au Yi-King p. 189, Editions du Rocher.

144

* Les points sont *«ces lieux privilégiés qui contiennent l’universel»* (le macrocosme).
* L’acupuncture doit être pratiquée par la foi avant tout, sans cher­cher *«des lois afin de comprendre comment ça marche»... «Loin des preuves, par nos actes, nous guérissons».*
* Le geste de l’imposition des aiguilles *est une tentative d’équilibre du monde entier présent dans le malade qui vient vers nous'.*
* L’acupuncteur lui-même est *«différent des allopathes»,* possède une perception suprasensorielle, est *«autre»* et *«transformé»1 2.*

L’acupuncture traditionnelle est impraticable sans connaissance des principes du taoïsme qui lui sont inclus.

C. Roustan rapporte la condition suivante, liée à l’acupuncturo- résistance : *«Le succès du traitement dépend étroitement de l’attitude du malade* (confiance, foi) *et de celle du médecin qui concentre son énergie psychique sur les aiguilles* (ce qui rappelle le magnétisme)»3.

Du mariage de la science et de Tésotérisme

L’historique des traditions ésotériques montre deux attitudes vis- à-vis de la science:

Une volonté avouée d’utiliser les connaissances scientifiques dans le seul but de démontrer la doctrine du monisme. Il n’y aurait de vraie science que celle qui se complète de l’intuition.

P. Huard montre que le mode de pensée ésotérique de certaines traditions (hindoue et chinoise) incite à la passivité (ou même au rejet) vis-à-vis d’une connaissance scientifique expérimentale dans le domaine médical4.

La volonté de masquer le manque de preuves scientifiques carac­térise ce mariage. Le professeur Ewerbeck écrit à ce sujet: *«Les méthodes marginales n'ont que faire de preuves. Il y a inversion du devoir de fournir des preuves: ce n'est plus l'inventeur ou l'adepte qui doit prouver l'efficacité, comme c'est la règle en pharmacologie, mais c'est au détracteur de fournir les preuves de l'inefficacité. Leurs inventeurs se limitent - comme au 18e siècle — à placer dans un*

1. «Harmonisation micro-macrocosme, guérison ésotérique» chap. I § C 3.

2. Théories énergétiques. Revue d’Acupuncture - Lyon 1983.

3. Dans son Traité d’Acupuncture, page 10.

4. Dans «les médecines de l’Asie» Ed. du Seuil 1978.

145

*système bien évident basé sur des dogmes, les processus espérés et les relations possibles. Les détracteurs sont réduits à l’état de scolasti­ques puisqu’ils ne veulent pas collaborer à ces méthodes marginales. C’est ici que se pose la question de l’éthique régissant l’emploi des méthodes paramédicales. »1.*

La passivité qui entraîne une ouverture de l’esprit aux influences extérieures débouche sur une augmentation de la suggestivité.

Là encore, cette suggestivité est plus que le simple échange entre deux psychismes auquel les psychiatres se limiteraient dans les états hypnotiques.

En effet, *«la passivité de l’esprit comporte le risque que certaines puissances s’emparent d’un homme et le transforment radica­lement... »2.*

Sir John Eccles, détenteur d’un prix Nobel et savant mondiale­ment connu pour ses recherches sur le cerveau, a parlé du cerveau humain comme *«d’une machine dont un esprit sait aussi se servir»... «Normalement,* explique Dave Hunt, un écrivain connu, *l’esprit qui dirige mon cerveau, c’est ma personnalité; mais, lorsque dans un état de conscience modifié, j’en laisse le contrôle à la puissance que le spi­rite ou l’initiateur à la méditation nomme l’énergie cosmique et que le médium appelle esprit, rien n’empêche alors cet autre esprit de diriger mon cerveau... ».*

S. Pfeifer continue en affirmant que *«celui qui s’ouvre à cette puissance... subit une sujétion occulte. Il se peut qu’il s’ensuive une amélioration de son état de santé mais au prix de l’apparition chez lui de graves troubles psychiques et spirituels... »3.*

On peut dire, par conséquent, que les ésotériques qui croient pou­voir posséder cette énergie et T utiliser à leurs fins sont en réalité et à l’inverse possédés progressivement par celle-ci.

\* \* \*

1. «Médecines et hygiène» du 21.10.82.

2. Dr S. Pfeifer: La santé à n’importe quel prix, Brunnen Verlag, p. 112.

3. Op. cil. p. 112.

146

Au sujet de T homéopathie

M. Ballais

En visite d’information au laboratoire homéopathique Dolisos (Anemasse - novembre 1984), il m’a été confirmé le rôle prépon­dérant de la dynamisation dans la mise au point du remède homéo­pathique. « *Toute Pefficacité du médicament homéopathique dépend de la dynamisation»* m’indiqua avec assurance la directrice de l’éta­blissement. Comme je manifestais mon scepticisme, elle me.confia d’où venait sa certitude. Des médecins homéopathes de la région avaient testé longuement plusieurs centaines de personnes souffrant de maux divers. Ces personnes ont été réparties en trois groupes. Celles appartenant au premier groupe ont reçu chaque jour un médi­cament *placebo* (sans effet thérapeutique). Celles du deuxième groupe, un médicament «homéopathique» dosé et mélangé en une seule fois, c’est-à-dire *non dynamisé.* Celles du troisième groupe, un médicament homéopathique dilué et dynamisé selon la méthode hahnemannienne.

Au bout de plusieurs semaines, un constat a été fait: une amélio­ration quasiment identique chez 20 à 25 % des personnes du premier et du deuxième groupes. Une amélioration supérieure à 60 °7o chez les personnes ayant absorbé un remède *dynamisé!*

Célèbre médecin homéopathe, Alain Horvilleur aboutit à la même conclusion que mon interlocutrice: *«...Entre chaque opéra­tion de dilution au l/100e un temps capital est réalisé: la dynamisa­tion. Le flacon qui va servir à la préparation suivante est secoué mécaniquement d'une façon énergique. Si Ton omet de le faire, il n'y a pas d'action thérapeutique... » '.*

Question: Que pourrait-il se produire de si mystérieux lors de la dynamisation qui fasse échec à toutes les recherches entreprises sur le plan scientifique?

La doctrine homéopathique contient un dogme selon lequel: *«Le contact, par dilution, avec les éléments d'une substance, confère indéfiniment au solvant de cette substance des caractères spéci­fiques.»1 2.*

1. Alain Horvilleur - 101 conseils pour vous soigner par l’homéopathie p. 17 à 18 (collec­tion de poche 1984 - voir aussi «le guide familial de l’homéopathie» p. 285, même auteur, même collection).

2. Jacques Hodler, «Guide pratique d’homéopathe» Ed. Andrillon, p. 42.

147

«Dans la masse énorme de solvant où le remède de base est dilué et étiré, explique Jacques Hodler, il ne subsiste plus qu’à l’état de traces avec cependant des propriétés nouvelles, *un pouvoir énergéti­que absent de la substance inerte.* Cette observation est du reste amplement confirmée par l’action des hautes dilutions qui subissent précisément davantage de fractionnements et de brassages énergéti­ques. Dans cet état, il n’est plus question de masse de remède ou quantité de matière, mais d’une sorte de photographie spécifique et peut-être *de nature magnétique,* comme si le milieu conservait l’empreinte active indéfiniment multipliée du schéma moléculaire. D’où les pouvoirs nouveaux que ne possède pas la substance initiale. Pouvoirs contrôlés chez le malade par tous les médecins homéopa­thes, tous les usagers de ces remèdes.»1.

Le Dr Alain Horvilleur, déjà mentionné, formule la même hypo­thèse: *«Il semble que le frottement des molécules de soluté et de sol­vant ait un rôle capital. »2.*

Question: Au plan scientifique, que vaut ce dogme ou cette hypothèse?

«Si l’on admettait une telle modification, indique le Pr Jean Jac­ques, directeur du Laboratoire d’interactions moléculaires et de sté­réochimie du CNRS, le problème de la dilution resterait... entier. Il faudrait en effet que, dans la solution-mère, les molécules du corps actif, très minoritaires, agissent sur les milliards de molécules du sol­vant. Ce qui est impensable, car cette action hypothétique ne pour­rait porter que sur un petit nombre d’entre elles. De sorte qu’en gravissant l’échelle de dilution, le nombre de molécules d’eau (ou d’alcool) modifiées n’irait qu’en diminuant et jusqu’à s’annuler... à moins d’admettre une nouvelle modification des molécules non modifiées par celles qui l’étaient déjà... ce qui nous place, on le voit, *en pleine magie.* Mais la question n’est pas là. Elle est évidemment dans la modification elle-même: par quel moyen? Radiation? Imprégnation? Mise en résonnance? Rien de tout cela n’est conce­vable dans la physico-chimie actuelle. Et il est encore moins conceva­ble que cette modification puisse se faire au niveau atomique ou au niveau ionique. Pour la simple raison que si les électrons, que l’on trouve à la périphérie d’un atome ou d’une molécule, sont concernés

1. Jacques Hodler, ouvrage cité p. 43.

2. Alain Horvilleur, ouvrage cité p. 17-18.

par une réaction chimique, ils «oublient» immédiatement ces modi­fications si une autre réaction les fait revenir à la situation anté­rieure. A plus forte raison doivent-ils oublier une mise en solution qui laisse les molécules intactes. Imaginez-vous que dans le cycle océan, nuage, pluie, source, l’eau «se souvienne» des sels de la mer?

Essayez par ailleurs d’imaginer ce qu’impliquerait cette modifica­tion: il faudrait concevoir que des molécules différentes, tant dans leur composition que dans leur structure et bien entendu leurs effets thérapeutiques, soient à même de laisser des empreintes différentes à une même molécule: l’eau (ou l’alcool). Celle-ci serait donc capable de conserver des «souvenirs» spécifiques pouvant provenir de sels très simples ou d’alcoloïdes très compliqués. C’est impensable, et ce l’est encore pour une autre raison qui, celle-ci, me semble sans appel: la molécule d’eau est une molécule *symétrique* et l’on ne voit pas comment elle pourrait «se souvenir» de molécules *asymétriques* comme le sont la majorité des molécules naturelles...»1.

Comme on le voit, les *mécanismes* présidant à la mise au point du médicament homéopathique comme les *effets* thérapeutiques de celui-ci demeurent *inexpliqués* après plus de 175 ans de recherches!

*«Le mode d’action du remède homéopathique ne peut faire l’objet que d’hypothèses,* précise le Dr Pierre Vannier, président honoraire du Centre d’Etudes Homéopathiques de France, *les moyens dont nous disposons à l’heure actuelle ne nous permettant pas de les véri­fier expérimentalement. »2.*

Question: Devant le *vide scientifique* que présente l’hypothèse homéopathique, quelle peut être l’attitude du chrétien vis-à-vis de cette thérapeutique?

Aujourd’hui, beaucoup de chrétiens (médecins ou non) raison­nent de la même manière que la plupart des homéopathes : « Nous ne savons pas comment agissent les remèdes que nous prescrivons, mais nous savons qu’ils guérissent. Et pour un médecin, il n’y a que cela qui doit compter. »

Autrement dit: seul le résultat compte.

Peu importent les moyens mis en œuvre pour aboutir à ce résultat...

1. Science et vie - Les médecines parallèles, p. 32-33 (Mars 1985).

2. L’homéopathie p. 125 - Collection Que sais-je N° 677 (Février 1984).

149

En conscience, un chrétien ne peut souscrire à cette formule dia­métralement opposée au concept évangélique! Et ce, d’autant plus que le *vide scientifique —* concernant l’homéopathie — demeure depuis l’origine, depuis la publication en 1810 de «l’Organon de l’art de guérir» de Samuel Hahnemann!

Cette constatation, appuyée par une enquête minutieuse, permet au médecin chrétien Samuel Pfeifer d’affirmer que «...les concep­tions *philosophiques et médicales* des homéopathes contemporains *n’ont changé qu’en apparence;* dans le fond elles sont restées fidèles aux théories de Hahnemann.»'.

En effet, ne pouvant fournir aucun élément scientifique sûr pour justifier la pratique homéopathique et mettant à profit l’engoue­ment actuel pour tout ce qui a trait au *magnétisme* (surtout *paranor­mal),* les tenants de l’homéopathie font davantage appel aux théories d’Hahnemann (fervent adepte du magnétisme *paranormal)* pour valoriser leur discipline auprès du grand public. Evoquant le mode d’action du remède homéopathique, J. Hodler n’indique-t-il pas que celui-ci pourrait être «...de nature magnétique»?1 2 Médecin homéopathe connu du grand public, Colette Guinebert va plus loin: «A notre connaissance, écrit cete praticienne, Hahnemann n’a jamais fourni d’explication quant à la façon dont il a découvert le procédé des «succussions», nous savons seulement qu’il avait de fortes connaissances en chimie et en *alchimie* ...Les détracteurs de l’homéopathie, sans prêter attention au fait que les remèdes étaient *dynamisés,* tentèrent de lui faire une réputation de médecine pla­cebo...» Mais Hahnemann présente la dynamisation *«...comme ayant une analogie avec les propriétés magnétiques, »* ce que nous appellerions aujourd’hui «champ électro-magnétique». Par le moyen des succussions, c’est l’existence de la *Force vitale* que Hah­nemann a voulu démontrer, comme l’avait fait, plus de vingt siècles avant lui, la médecine chinoise, par une démarche différente mais tout aussi originale.»3.

Dans le même ouvrage, à la page 10, Colette Guinebert exprime clairement *l'essentiel* de la conception homéopathique: «L’homéo­

1. Samuel Pfeifer - La santé à n’importe quel prix? p. 82 Editions Brunnen Verlag Bâle, 1983.

2. Jacques Hodler, ouvrage cité p. 43.

3. Colette Guinebert et Georges Vithoulkas - L’homéopathie p. 32-42, Ed. Payot, 1981.

150

pathie, précise-t-elle, repose sur *une vision de l'homme total* qui n’a d’équivalent dans l’histoire de la médecine, que l’homme «corps énergétique» de l’acupuncture traditionnelle chinoise... Dilués et dynamisés, *c'est sur ce «corps énergétique»* qu’agissent les remè­des... Si l’on supprime la notion *d'énergie vitale, de champ magnéti­que,* que reste-t-il? *Plus d'homéopathie en tout cas...»*

Est-il nécessaire de préciser que «le corps énergétique» (ou champ électro-magnétique) mentionné par le Dr Guinebert est aussi «le corps éthérique» des anthroposophes et des spirites. C’est également «le fluide magnétique» ou «l’énergie vitale» des guérisseurs, magnétiseurs, hypnotiseurs, sophrologues, radiesthésistes, acupunc­teurs et assimilés, yogathérapeutes et adeptes du karaté médical.

A ce propos, je suis frappé par *l'étrange ressemblance* qui existe au niveau des conceptions de base et des pratiques prônées par les spé­cialistes du *magnétisme* (paranormal), de *l'acupuncture* et de *l'homéopathie.* Schématiquement, pour les uns comme pour les autres, la maladie se traduit par une mauvaise répartition de «l’éner­gie vitale» au sein de l’organisme. La guérison s’obtient par un «rééquilibrage de cette énergie». Pour y parvenir, le *guérisseur- magnétiseur* effectue les passes magnétiques appropriées ou divers attouchements magnétiques en des points précis du corps ce qui répartirait uniformément l’énergie dans l’organisme. Dans le même but, *l'acupuncteur* pique, presse ou masse divers points du corps; divers points-relais mystérieux qui commanderaient la circulation de «l’énergie vitale». Pour sa part, *l'homéopathe* utilise un médica­ment *dynamisé,* c’est-à-dire porteur d’une énergie immatérielle de «nature magnétique» dosée précisément (le plus souvent entre 1 CH et 30 CH voire davantage selon les pays) qui rétablirait l’équilibre «énergétique» perturbé par la maladie...

Pour le chrétien, la sagesse serait de se tenir à l’écart de ces prati­ques mystérieuses qui reposent davantage sur des conceptions philo­sophiques panthéistes que sur des observations scientifiques sérieuses et méthodiques. Mais le chrétien de la fin du 20e siècle vit dans l’auto-satisfaction et la suffisance spirituelle. Par son compor­tement il montre *qu'il est riche et qu'il n'a besoin de rien alors qu'il ne sait pas qu'il est malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu...»* (Apocalypse 3.17).

151

Instruit par le texte biblique, le chrétien sait que «Satan se déguise en ange de lumière» (2 Corinthiens 11.14), en guérisseur inimitable, en *médecin hors du commun* pour gagner la confiance des humains et, ensuite, les amener à minimiser l’importance de certains concepts bibliques sans qu’ils s’en rendent compte! Les pratiques occultes millénaires (astrologie, divination, nécromancie, voyance, télépa­thie, hypnotisme, magnétisme, radiesthésie, magie, etc.) condamnées sans appel par le Dieu de la Bible (Deutéronome 18.9-14) ressurgis­sent en force aujourd’hui sous des formes nouvelles, enrobées d’un vernis scientifique séduisant, ou habilement dissimulées derrière une théorie suffisamment vague et généreuse pour ne pas éveiller les soupçons du plus grand nombre...

Homéopathe de réputation internationale, le Dr Jacques Michaud a pu dire: *«C'est P homéopathie qui m'a conduit à l'astro­logie dans la mesure où ces deux disciplines reposent sur les mêmes bases philosophiques.* L’homéopathie repose sur la loi de similitude qui n’est que l’application à la médecine de la loi d’analogie, analo­gie entre l’infiniment grand et l’infiniment petit, entre le micro­cosme et le macrocosme. Etant homéopathe et appliquant la loi de similitude, l’analogie entre l’homme et le remède, entre l’homme et l’infiniment petit, il était tentant d’explorer l’autre côté, l’analogie entre l’homme et l’infiniment grand. On trouve là une conception philosophique grandiose, celle de l’être humain pris entre les deux infinis pascaliens.» (Santé magazine 1984).

S’ils conservaient encore quelque lucidité en la matière, des chré­tiens pourraient dire aussi: *«C'est l'homéopathie, l'acupuncture ou layogathérapie qui m'a conduit à la radiesthésie, au magnétisme, à la sophrologie* (hypnose 4- yoga + zen) *ou à la méditation transcen­dantale, parce que toutes ces disciplines reposent sur une conception de l'homme et de l'univers quasiment semblable».*

Plus que jamais, il est nécessaire d’être attentif et de se familiari­ser avec cet enseignement biblique (Matthieu 4.4) pour discerner les *subtilités* qui se développent présentement sous nos yeux.

152

Conclusions de M. Cros

J.-J. Aulas a repris une à une toutes les vérifications successives de pathogénésies1. De 1834 à 1980, huit équipes ont ré-expérimenté cer­taines substances avec des méthodologies variant du simple insu pour les plus anciennes, au double aveugle croisé (méthode la plus fiable actuellement en expérimentation pharmaceutique) pour les études récentes.

Les conclusions sont les suivantes:

1. La méthodologie non comparative de Hahnemann n’est pas scientifiquement acceptable.
2. Les études expérimentant les remèdes à dose pondérale ne recoupent qu’en partie les résultats des matières médicales.
3. Les résultats de l’expérimentation des dilutions infinitésimales sont similaires à ceux du *placebo,* donc sans effet spécifique.
4. Les sujets ayant pris le *placebo* présentent un nombre de symptômes important.

Par exemple, dans la vérification de 1877, les étudiants qui avaient reçu le *placebo* avaient noté en tout 919 symptômes. En 1928, F. Donner remarquait que *le placebo produisait une symptomatologie aussi riche que le remède homéopathique.*

\* ♦ \*

L’expérimentation selon Hahnemann n’est plus actuellement con­sidérée comme fiable.

Et pourtant: une des gloires de l’homéopathie est de proclamer que Hahnemann a découvert sa loi et l’expérimentation cinq ans avant la naissance de Claude Bernard2.

En réalité, les deux méthodes expérimentales n’ont rien de compa­rable. En effet, Claude Bernard met sa foi dans l’hypothèse, qui est abandonnée si l’expérimentation rigoureuse et contrôlée l’infirme.

Au contraire, Hahnemann et les homéopathes mettent leur foi dans la doctrine homéopathique qu’ils appliquent en attendant que

1. L’expérimentation pathogénétique chez l’homme sain, La Revue Prescrire, avril 1985, Tome 5, N° 44.

2. M. Ploin. L’homéopathie pour qui et pour quoi? Gazette médicale, 1985, 92, 30, p. 36.

153

l’avenir la confirme sur le plan scientifique. Et nous n’avons vu que l’avenir n’a pas confirmé, au contraire, l’ensemble d’hypothèses qui constitue la doctrine homéopathique.

L’inventeur de la méthode expérimentale qui fait progresser la médecine et la protège contre l’empirisme et la spéculation, reste bien Claude Bernard.

La connaissance des principes ésotériques (analogie, polarité, vibration, énergie, conception de l’homme...) jette un jour nouveau sur la manière de s’exprimer d’Hahnemann.

De même que F «énergie» éclaire la compréhension de l’acupunc­ture, la doctrine du monisme éclaire tous les points obscurs de l’homéopathie. En particulier, elle révèle le mode d’action des médi­caments qui restait difficilement explicable rationnellement.

L’homéopathie est donc une médecine globale dont le trépied doc­trinal ne peut être appelé scientifique en 1986.

La loi d’analogie ou de similitude, fondement de toute prescrip­tion homéopathique, dont la généralisation est une extrapolation abusive en l’état des connaissances scientifiques actuelles, permettra peut-être de nouvelles découvertes pharmacologiques pour certaines substances, dans un cadre précis.

Le regroupement de toutes ces médecines globales de terrain pré­sente deux risques et tendances qui sont:

1. L’acceptation puis l’adhésion à la cosmogonie et à l’anthropo­logie ésotérique qui se dessine derrière le mode de pensée des méde­cines empiriques de terrain, leur conception des maladies et des traitements par l’analogie thérapeutique à la nature. Cela est parti­culièrement évident pour certains biothérapeutes et homéopathes.
2. Le corollaire de cette voie est le rejet définitif de toute expéri­mentation scientifique rigoureuse au profit des bases doctrinales sacrées des traditions (exemple: l’anthroposophie qui se définit comme une «biothérapie personnalisée»). Car ce qui est global, total, a-t-il besoin et supporterait-il d’être analysé, démembré, réduit?

Lancel résume cette pensée: «Ainsi, les frontières qui sectionnent, divisent les conceptions médicales devront, dans un proche avenir, se fondre sous l’impact d’un puissant appel d’unification.

154

Les prémices de cette médecine globale se montrent chaque jour plus nombreux: introduction très répandue de procédés curatifs empruntés à l’Orient, à la période antique, à l’empirisme...»1.

C’est pourquoi, une vision globale chrétienne de la médecine s’oppose aux médecines globales ou holistiques ésotériques que nous avons étudiées. Pour celles-ci, en effet, la globalité signifie l’amalgame de toutes les techniques possibles permettant de trans­former la matière en énergie spirituelle en vue de la fusion — déli­vrance cosmique.

1. «L’herboristerie de l’an 2000» Paris, Maloine, 1982, p. 7.

155

*Table des matières*

[Avant-propos 5](#bookmark14)

CHAPITRE I

[*Intention et cadre de nos réflexions* 7](#bookmark17)

CHAPITRE II

*Description des thérapies:*

L’acupuncture 11

Les réflexologies

Les sophrologies

L’hypnose

La méthode Coué

Le Zen

L’instinctothérapie

Le training autogène de Schultz

La scientologie

Le yoga

La méditation transcendantale

Les Rose-Croix ou Rosicruciens

L’iridologie

L’homéopathie

La dynamique de groupe

CHAPITRE III

*Quelle "énergie”?*

35

156

CHAPITRE IV

[*Réflexion critique:* 57](#bookmark45)

L’acupuncture 59

Les réflexologies 66

Les sophrologies, la méthode Coué 68

Le Zen, l’instinctothérapie 79

La scientologie 81

Le yoga et la Méditation Transcendantale 84

Les Rosicruciens 88

L’iridologie 93

L’homéopathie 97

La dynamique de groupe 111

CHAPITRE V

[*Conclusions* 117](#bookmark95)

Postface 137

157

*Les adresses de la Ligue à travers le monde*

|  |  |
| --- | --- |
| *Suisse:* | 90, route de Berne, CH-1010 Lausanne |
| *France:* | 15, avenue Foch, 68500 Guebwiller |
| *Belgique:* | 23, avenue Giele, 1090 Bruxelles |
| *Canada:* | 1701, rue Belleville, Ville Lemoyne (Québec) J4P3M2 |
| *Afrique francophone:* | 08 B.P. Abidjan 08, Côte d’ivoireB. P. 15167 Kinshasa 1, ZaïreB. P. 4085 Antananarivo, Madagascar |

*La Ligue pour la lecture de la Bible*

est un mouvement interecclésiastique et international. Son but est d’encourager la lecture quotidienne de la Parole de Dieu.

Par ses publications, elle cherche à stimuler une foi vivante et per­sonnelle en Jésus-Christ. Ses périodiques avec notes explicatives sont destinés à faciliter la lecture personnelle de la Bible.

*Le Lecteur de la Bible Pain de ce jour Partage*

*lre approche de la Bible*

*Rendez-Vous Explorateur Mini Lecteur*

*Tournesol*

158

(en Europe), pour les adultes

(au Canada), pour les adultes

pour les débutants

5 fascicules d’introduction à la lecture de
la Bible

pour les adolescents dès 15 ans
pour les enfants de 10 à 14 ans
pour les enfants de 8 à 9 ans
bandes dessinées pour enfants

Achevé d’imprimer en septembre 1987
sur les presses de

l’Atelier Grand SA, imprimeurs-éditeurs,
au Mont-sur-Lausanne (Suisse)

Médecines parallèles s I

oui ©u non?

La médecine courante dite classique ou scientifique reste au tableau d'honneur. Et pourtant elle inquiète,- par ses coûts,- par son acharnement à prolonger la durée de la vie au détri­ment de sa qualité. On lui reproche aussi d'infecter et d'affai­blir notre organisme par sa chimiothérapie.

Dans cette situation, voici qu'on nous présente des médeci­nes parallèles économiques, douces, naturelles, bénéfiques de toute manière puisque corps et âme y retrouvent en même temps leur santé et leur équilibre. Mais cela ne s'arrête pas là. Les composantes de ces thérapies novatrices nous sont souvent présentées dans le cadre des «énergies cosmi­ques» dont elles seraient une émanation. Nombre d'entre elles nous sont recommandées avec les pouvoirs qui les accompagneraient et nous rendraient aptes à transcender nos limites dans l'espace et dans le temps. En d'autres termes, par ces thérapies nous aurions accès à d'autres dimensions de la vie, en attendant notre promotion dans d'autres vies et d'autres mondes.

Devant ces offres alléchantes, rares sont les indifférents. Les media le savent bien. Pour cette raison, elles leur consacrent beaucoup de leur temps, de leurs enquêtes et de leurs dos­siers.

Les chrétiens, eux aussi, sont intrigués. Ils ont raison de l'être. Avec cette remarque obligée: ils ont peut-être trop tardé à s'interroger.

2® édition - 1O® mille

/ FF 76.-0ÏÏ\

Wlld»/

Couverture. Elisabeth Ray-Ruey. Atelier Orange, CH-126O Nyon



Editions

Ligue pour la lecture de la Bible